

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*MANIKANETISH* (2017) DE NAOMI FONTAINE ET *CHRONIQUES DE  
KITCHIKE. LA GRANDE DÉBARQUE* (2017) DE LOUIS-KARL PICARD-SIOUI,  
DEUX ŒUVRES DES LITTÉRATURES AUTOCHTONES À L'ÉPREUVE DU  
CONCEPT D'EXIGUÏTÉ LITTÉRAIRE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
FABIENNE CORTES

NOVEMBRE 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à mon directeur, Daniel Chartier, pour sa patience et les nombreux encouragements à intégrer les théoriciens autochtones dès les prémisses de ma réflexion.

Merci à Alain pour les corrections méticuleuses. Merci à François qui m'a lue jusqu'au bout et qui m'a aidée à simplifier et clarifier mes propos. Merci à Emmanuelle pour ses encouragements.

Merci à Jean-François Hamel, mon professeur de méthodologie, qui m'a appris à structurer mon travail et qui m'a encouragée dans cette idée de considérer la pratique des wampums dans l'étude des littératures autochtones contemporaines.

Merci à l'ensemble des mes professeurs de l'UQAM qui m'ont fait découvrir André Belleau et Mikhaïl Bakhtine et qui ont largement participé à ma décolonisation.

Finalement, merci à mes amis et à ma famille qui se sont peu ou pas intéressés à ce mémoire, ça m'a fait des vacances.

## DÉDICACE

À mes enfants sans qui ce mémoire aurait été terminé beaucoup plus tôt, mais sans qui je ne l'aurais probablement jamais entrepris.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I DEUX LITTÉRATURES EN HÉRITAGE.....	28
1.1 Des littératures autochtones d'expression française.....	30
1.1.1 La littérature innue.....	30
1.1.2 La littérature wendate.....	35
1.2 Deux œuvres fondatrices.....	40
1.2.1 <i>Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse</i> .....	40
1.2.2 <i>Pour une autohistoire amérindienne</i> .....	43
1.3 Conclusion.....	48
CHAPITRE II LA REPRÉSENTATION DE LA RÉSERVE .....	53
2.1 Revoir le concept de littérature postcoloniale .....	55
2.1.1 Conjurer le vide.....	55
2.1.2 Littérature « polémique » .....	62
2.1.3 Littérature « associative ».....	66
2.2 Lieu et temps de la réserve .....	68
2.2.1 Chronotope et Ohtehra' .....	68
2.2.2 Héros problématique ou Trickster? .....	75
2.3 Conclusion.....	78
CHAPITRE III DES ROMANS COMME DES WAMPUMS .....	80
3.1 L'autochtonisation de l'enseignement.....	84
3.1.1 Sortir de l'exiguïté.....	85
3.1.2 Le discours de Naomi Fontaine.....	87
3.2 L'institutionnalisation de la littérature autochtone.....	90
3.2.1 Le Salon du livre des Premières Nations.....	90
3.2.2 Le discours de Louis-Karl Picard-Siouï .....	95

3.3	Les wampums, objets de littérature.....	98
3.3.1	L'institution du littéraire .....	99
3.3.2	Les wampums dans les littératures orales.....	101
3.4	Conclusion.....	105
	CONCLUSION .....	108
	BIBLIOGRAPHIE.....	115

## RÉSUMÉ

Les littératures autochtones du Québec appartiennent-elles à ce « tranchant de l'écriture mondiale » comme le sont *les littératures de l'exiguïté* (2001), capables de faire « violence à l'hégémonie coloniale et à son métarécit d'épopée glorieuse » ? Je tenterai de répondre à cette question, d'une part, en étudiant la représentation de la réserve dans *Manikanetish* (2017) de Naomi Fontaine et dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* (2017) de Louis-Karl Picard-Sioui et, d'autre part, en analysant le discours de leurs auteurs dans les médias. Le premier chapitre de ce mémoire sera consacré aux deux littératures dont sont issues les œuvres du corpus, soit la littérature innue et la littérature wendate. J'y observerai l'importance de deux œuvres pionnières : *Eakuan nin matshi-manitu innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* (2019) d'An Antane Kapesh et *L'autohistoire amérindienne* (2018) de Georges E. Sioui. Dans une perspective sociocritique, le deuxième chapitre sera l'occasion d'analyser la représentation de la réserve. Je proposerai plusieurs pistes d'analyses en considérant les concepts de littérature coloniale, postcoloniale, associative et polémique. Je tiens aussi dans ce chapitre à mettre en relation les concepts de chronotope de Mikhaïl Bakhtine et de héros problématique de Georges Lukács avec les notions de pensée circulaire et du personnage du Trickster des cosmologies autochtones. Dans le dernier chapitre, consacré au discours des auteurs, je verrai comment les auteurs investissent l'institution littéraire pour promouvoir leurs œuvres autant que les enjeux de leur communauté respectives. Avec, entre autres, des textes de Bernard Assiniwi, Yves Sioui-Durand et Guy Sioui-Durand je tenterai de démontrer comment l'utilisation du livre comme « objet social » par Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Sioui s'apparente à celui de la pratique du wampum dans les cultures autochtones traditionnelles de l'Amérique du Nord-Est.

Mots clés : Québec, américité, chronotope, François Paré, Kitchike, littératures autochtones, littérature innue, littérature wendate, littératures de l'exiguïté, Louis-Karl Picard-Sioui, Manikanetish, Naomi Fontaine, Ohtehra', réserve, roman, Trickster, wampums.

## INTRODUCTION

En 2017, paraissaient *Manikanetish*<sup>1</sup> de Naomi Fontaine et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*<sup>2</sup> de Louis-Karl Picard-Siouï. Deux représentations de la réserve où vivent encore aujourd’hui les deux tiers des populations autochtones du Québec. Pour Pierre Wabush, le narrateur des *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, les raisons qui font qu’il n’a pas voulu d’enfant sont liées à ce qu’il vit sur la réserve, un lieu apparemment sans espoir et cerné par le racisme :

J’ai jamais voulu faire endurer l’agonie de Kitchike à une descendance. C’est pas un héritage à perpétuer : perdu entre la ville et la réserve, notre passé glorieux pis notre présent de colonisés. Sans rêves pis sans espoir, pris dans nos chicanes de clochers, entourés de mares de Grenouilles racistes, sous l’omerta des petits princes du Canada. Partir dans vie avec deux strikes, j’souhaite pas ça à personne (*CDKLGD*, p. 13).

Quant à la narratrice de *Manikanetish*, elle dit espérer que son métier d’enseignante lui permettra de briser cette « clôture désuète » qu’est la réserve :

Il était impensable que je me résolve à n’enseigner que la grammaire, ses multiples règles incongrues et la cédille qui fait qu’une lettre s’adoucit. Je leur apprendrais le monde. Et comment on le regarde. Et comment on l’aime. Et comment on défait cette clôture désuète et immobile qu’est la

---

<sup>1</sup> Naomi Fontaine, *Manikanetish*, Montréal, Mémoire d’encrier, 2017, 140 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *M*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>2</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2017, 173 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CDKLGD*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

réserve, que l'on appelle une communauté que pour s'adoucir le cœur (*M*, p. 13).

Dans le premier extrait, la réserve n'est pas un « héritage à perpétuer » et dans le deuxième, la narratrice compte sur son enseignement pour que ses étudiants sortent de l'enfermement dans lequel ils se trouvent. Les personnifications et la langue populaire utilisées par Picard-Siouï occasionnent un ton irrévérencieux et imagé (« Chicanes de clochers », « mares de Grenouilles racistes », « partir dans vie avec deux strikes ») qui contraste avec le style littéraire de Fontaine, utilisant anacoluthes, anaphores et un vocabulaire plus recherché (« résolves », « incongrue », « désuète », etc). Toutefois, si les styles sont différents, le ressenti est le même quand commencent ces deux romans : la réserve ne semble pas un lieu où il fait bon vivre.

En 2015, dans un article du journal *Le Devoir* consacré à son métier d'enseignante, Naomi Fontaine explique pourquoi elle a choisi de retourner enseigner à Uashat, la réserve où elle est née : « Je voulais choisir une carrière qui serait utile à ma communauté [...] Mais il n'était pas question que je m'installe et élève mon fils sur la réserve, ajoutait-elle, c'est une sorte de ghetto<sup>3</sup> ». Pour l'auteur Louis-Karl Picard-Siouï, la situation est différente : il a grandi et vit toujours sur une réserve. En septembre 2017, il écrivait, dans le magazine *Urbania* : « Wendake : c'est là où sont mes racines, mon tronc, ma cime. En plein midi de mon existence, c'est toujours la seule place où j'ai habité<sup>4</sup> ». Il ajoute que ce qui le surprend encore, c'est que beaucoup

---

<sup>3</sup> Monique Durand, « À moi la colère, à toi la lumière », *Le Devoir*, vol. 106, no 137, 20 juin 2015, p. A1 et A10.

<sup>4</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, « Mes racines, mon tronc, ma cime », *Urbania*, 01 septembre 2017, en ligne, <<https://urbania.ca/article/ville-de-la-semaine-wendake>>, consulté le 8 avril 2021.

d'habitants de Québec ignorent où se trouve Wendake. Il conclut avec ironie sur cette curieuse invisibilité :

À l'aube du 21<sup>e</sup> siècle, la colline a parlementé notre ghettoïsation pis a fusionné toutes les municipalités environnantes. Donc maintenant, pour trouver Wendake, on a juste à prendre une carte de Québec pis à chercher le trou d'une autre couleur<sup>5</sup>.

Cependant, si les représentations de la réserve dans *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* mettent en lumière la « ghettoïsation » des Autochtones au Québec, d'autres passages présentent ces lieux comme des refuges où perdurent les cultures innue et wendate. Naomi Fontaine évoque ainsi l'ouverture de l'école secondaire dans laquelle elle enseigne et qui porte un nom innu, Manikanetish :

*Manikanetish*. Il y a vingt ans de ça, ils ont bâti une école sur la rue centrale de la réserve. Sur le terrain vague voisin de la patinoire et du stade de baseball. La première construction en brique. Et ils lui ont donné le nom de Manikanetish, Petite Marguerite, à la mémoire d'une femme décédée quelques années avant le début des travaux. La Petite Marguerite n'avait jamais porté d'enfants, ce qui ne l'a pas empêchée d'en élever des dizaines. Des enfants qui avaient perdu leurs parents, ceux qui avaient été donnés, trop nombreux à la maison, les enfants difficiles, ceux qui au lieu d'être placés sous la garde de l'État, ont trouvé refuge dans son nid (*M*, p. 18).

Un nom innu donné à une école construite dans la réserve : ce passage revêt une force politique qui pourrait passer inaperçue à qui ne connaît pas l'histoire de la colonisation au Canada. Dans le rapport final de la *Commission de vérité et réconciliation du*

---

<sup>5</sup> *Ibid.*

*Canada*, déposé en 2015<sup>6</sup>, on cite le premier ministre du Canada, John A. Macdonald, qui déclarait en 1883, devant la Chambre des communes, que, lorsque l'école était située sur la réserve, l'enfant vivait avec ses parents et sa communauté, il restait donc « un sauvage capable de lire et écrire<sup>7</sup> ». Pour remédier à ce qu'il considère comme un problème, il lui semblera nécessaire d'envoyer les enfants autochtones hors des réserves, dans des pensionnats qui deviendront rapidement un élément central de la « politique indienne » du gouvernement fédéral :

On a fortement insisté auprès de moi, comme chef du département de l'Intérieur, pour soustraire autant que possible les enfants sauvages à l'influence de leurs parents. Or, le seul moyen d'y réussir serait de placer ces enfants dans des écoles industrielles centrales, où ils adopteraient les habitudes et les façons de penser des blancs<sup>8</sup>.

Cette histoire de la colonisation fondée sur des préjugés racistes, Louis-Karl Picard-Sioui la traduit souvent dans son œuvre avec ironie. L'écrivain présente ainsi un de ses personnages, dont l'identité incertaine serait plutôt une représentation intériorisée héritée de la colonisation :

Jean-Paul Paul Jean-Pierre était un Indien d'Amérique. Un Amérindien aborigène autochtone indigène, membre des Premières Nations d'Amérique du Nord de la Grande Tortue. Un natif de Kitchike. Il en était originaire, y demeurait et, comme ses parents avant lui, s'y était marié, y

---

<sup>6</sup> Commission de vérité et réconciliation du Canada, *Honorer la vérité, Réconcilier pour l'avenir. Sommaire du rapport final*, [fichier PDF] Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2015, 599 p.

<sup>7</sup>*Ibid.*, p. 3.

<sup>8</sup>*Ibid.*

avait divorcé puis s’y était acoquiné avec la copine du voisin (*CDKLG*, p. 17).

Un passage qui rappelle une célèbre réplique d’un autre personnage de la culture populaire québécoise, Elvis Gratton, lui aussi incapable de définir clairement son identité, commençant en ces termes : « Moi, j’suis un Canadien Québécois. Un Français Canadien-français. Un Américain du Nord Français. Un francophone Québécois-canadien, etc<sup>9</sup> ». Dans *Les chroniques de Kitchike. La grande débarque*, on peut passer rapidement de ce ton ironique, avec de situations burlesques, à des passages qu’on dirait appartenir au genre fantastique. C’est le cas dans la nouvelle « L’homme qui fait danser les étoiles » (*CDKLG*, p. 107), dans laquelle le personnage de Yawendara, capable de contrôler le temps et l’espace, vient rappeler à un jeune musicien, Teandishru’, ses origines wendates. Quand ce dernier qualifie Yawendara de personnage de conte de fées, elle lui rétorque :

C’est toi qui parles de conte de fées. Moi, je suis Yawendara. Si dans ton monde vous n’avez de moi qu’un simple écho, il est possible que j’ai inspiré un conteur, un écrivain ou, encore mieux, un cinéaste, comme vous dites. Je n’en demeure pas moins extrêmement réelle (*CDKLG*, p. 116).

Il s’agit ici probablement d’un rappel que, dans les cosmologies autochtones de l’Amérique du Nord, l’immatériel et le matériel ne sont pas divisibles<sup>10</sup> et qu’il est par conséquent erroné de classer les récits autochtones mettant en scène le non-humain comme des « contes de fées », tel qu’on pourrait le voir dans les théories littéraires

---

<sup>9</sup> Pierre Falardeau, Julien Poulin, *Elvis Gratton*, [Vidéo], Québec, Association Coopérative de Productions Audio-Visuelles, 1981, 30 min 06 sec.

<sup>10</sup> Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l’université Laval, coll. « À Propos », 2018 [1989], p. 17.

occidentales<sup>11</sup>. C'est ce qu'explique Guy Sioui-Durand quand il mentionne ce qu'est l'*Ohtehra'*, mot wendat signifiant une indivisibilité entre les conceptions de la vie et de l'imaginaire ainsi que du temps et de l'espace<sup>12</sup>.

### La notion d'exiguïté littéraire

Par ces quelques extraits, il est déjà possible de percevoir le lien entre politique et littérature qui découle de ces représentations de la réserve. L'étude comparée de *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* pourrait-elle permettre de comprendre les enjeux complexes qui se jouent dans ces lieux caractéristiques de la colonisation des Premiers Peuples que sont les réserves au Québec? Si l'on en croit le dramaturge Yves Sioui-Durand, c'est une piste à privilégier, lui qui écrit en 2016 que sans « la présence des artistes, des activistes et des femmes autochtones sur toutes les tribunes, sur toutes les scènes, il n'y aurait pas eu de sympathies pour les Amérindiens et les Inuits<sup>13</sup> ».

Par ailleurs, je me suis intéressée à la notion d'exiguïté d'un lieu comme la réserve qui fait écho à la situation des littératures autochtones francophones du Québec. Comme l'explique Isabelle St-Amand, ces littératures subiraient une double

---

<sup>11</sup> Renate Eigenbrod, *Travelling Knowledges: Positioning the Im/migrant Reader of Aboriginal Literature in Canada*, Winnipeg, University of Manitoba, 2005, p. 178-179.

<sup>12</sup> Guy Sioui-Durand, « Place aux littératures autochtones de Simon Harel », *Spirale*, no 261, 2017, p. 61.

<sup>13</sup> Yves Sioui-Durand, « Résistance, reconstruction et autodétermination culturelle des indiens d'Amérique », *Inter*, numéro 122, hiver 2016, p. 66.

colonisation, autant anglaise que française, qui obligerait leurs auteurs à composer avec une double exigüité :

D'une part les barrières linguistiques issues de la colonisation compliquent les échanges avec le milieu littéraire autochtone d'expression anglaise en Amérique du Nord, d'autre part, l'exigüité du marché francophone diminue les possibilités de production et de diffusion, ainsi que la masse possible de discours critiques<sup>14</sup>.

Dans la suite de ce mémoire, je souhaite observer comment *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* pourraient être l'expression de ce que François Paré appelle les cultures minoritaires dans son essai sur *Les littératures de l'exigüité*, soit des « peuples opprimés ou victimes de violence » pour qui écrire ne peut-être qu'un geste politique et solidaire<sup>15</sup>. Ce concept des littératures de l'exigüité a été élaboré en 1992 par François Paré, qui, partant du cas des littératures francophones ontarienne et essentiellement hors-Québec, fait le portrait des *petites* littératures et des littératures minoritaires de l'Amérique, mais aussi des autres continents. Toutes ces littératures « en situation d'isolat <sup>16</sup> » auraient, selon Paré, des problématiques communes, problématiques que je pense pouvoir retrouver dans les littératures autochtones francophones du Québec. Pour Isabelle St-Amand, les propositions de François Paré dans *Les littératures de l'exigüité* permettraient de mieux comprendre la situation particulière des écrivains et artistes autochtones francophones du Québec dans ce sens que, comme l'écrit Paré, plus un groupe, une communauté est étroite, « plus le rôle de l'écrivain est ouvertement politique, bien que cette appartenance ne soit pas

---

<sup>14</sup> Isabelle St-Amand, « Discours critiques pour l'étude de la littérature autochtone dans l'espace francophone du Québec », *Études en littérature canadienne*, vol. 35, no 2, 2010, p. 31.

<sup>15</sup> François Paré, *Les littératures de l'exigüité*, Ottawa, Le Nordir, 2001 [1992], p. 51.

<sup>16</sup> *Ibid.*

toujours souhaitée<sup>17</sup> ». Dans ce cas, le geste politique de l'écrivain serait même souvent revendiqué par les lecteurs eux-mêmes, rappelant ainsi que l'exercice du langage a toujours des liens avec le pouvoir<sup>18</sup>.

Naomi Fontaine : romancière, enseignante, éditrice, Innue

Naomi Fontaine se fait connaître en 2011 avec la parution de son premier roman : *Kuessipan*<sup>19</sup>, pour lequel elle recevra le prix de la révélation de l'année de la revue *Le libraire*. Cette même année, elle sera nommée « femme de l'année » par le magazine *Elle Québec*. Selon la journaliste Monique Durand, *Kuessipan* aurait provoqué « un petit séisme » dans la littérature québécoise<sup>20</sup>. Pour Louis Hamelin, journaliste du *Devoir* et spécialiste des littératures autochtones, ce premier roman de la jeune autrice innue serait « une révolution de la littérature québécoise, ou nordique, ou innue<sup>21</sup> ». Quant à Daniel Chartier, qui souligne par ailleurs, le projet social et esthétique de l'œuvre, il considère que celle-ci devait « gagner une place dans l'histoire de la littérature québécoise, puisqu'elle a contribué à en déplacer les frontières<sup>22</sup> » quoique, selon lui, l'appartenance de cette œuvre à la littérature québécoise ou à la littérature innue demeure débattue. Avec *Kuessipan*, Naomi Fontaine devenait donc une

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Naomi Fontaine, *Kuessipan*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011, 117 p.

<sup>20</sup> Monique Durand, « Carnets du Nord. Prise de parole », *Le Devoir*, cahier « Actualités », samedi 6 août 2011, p. A1.

<sup>21</sup> Louis Hamelin, « Naomi Fontaine, ou le regard neuf », *Le Devoir*, cahier « Livres », 23 avril 2011, p. F4.

<sup>22</sup> Daniel Chartier, « La réception critique des littératures autochtones. *Kuessipan* de Naomi Fontaine », dans Dupuis Gilles et Ertler Klaus-Dieter (dir.), *À la carte. Le roman québécois (2010-2015)*, de Frankfurt am Main, Allemagne, Peter Lang, 2017, p. 182.

romancière à succès et sa notoriété ira grandissante à chaque nouvelle parution : *Manikanetish* sera finaliste pour de nombreux prix nationaux et internationaux et *Shuni*<sup>23</sup>, son plus récent roman, recevra le prix littéraire des collégiens, ainsi que celui des lycéens en 2020<sup>24</sup>.

Née en 1987 à Uashat, réserve innue où elle a enseigné quelques années, Naomi Fontaine reste très attachée à sa communauté qu'elle fait connaître à travers son œuvre et ses interventions médiatiques. De surcroît, elle participe à l'essor de la littérature innue, notamment en éditant et préfaçant les rééditions de *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*<sup>25</sup> et *Tanite nene etutamin nitassi?/Qu'as-tu fait de mon pays?*<sup>26</sup> de An Antane Kapesh, une pionnière de cette littérature. Elle a aussi assuré la codirection du recueil *Tracer un chemin/Meshkanatsheu. Écrits des Premiers Peuples*<sup>27</sup> dans lequel on retrouve plusieurs textes d'auteurs autochtones proposés aux enseignants et à leurs élèves du deuxième cycle du secondaire et du post-secondaire. Fontaine contribue à faire connaître la littérature innue par l'écriture de nouvelles œuvres, mais aussi en s'impliquant dans le processus critique et éditorial qui accompagne cette littérature.

---

<sup>23</sup> Naomi Fontaine, *Shuni*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, 158 p.

<sup>24</sup> Kwahiatonhk, « Louis-Karl Picard-Siouï », (Auteurs) , en ligne <<https://kwahiatonhk.com>>, consulté le 08 avril 2021.

<sup>25</sup> An Antane Kapesh, *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, 212 p.

<sup>26</sup> An Antane Kapesh, *Tanite nene etutamin nitassi?/Qu'as-tu fait de mon pays?*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2020, 85 p.

<sup>27</sup> Olivier Dezutter, Naomi Fontaine, Jean-François Létourneau, *Tracer un chemin/Meshkanatsheu. Écrits des Premiers Peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, 183 p.

Louis-Karl Picard-Siouï : poète, romancier, anthropologue, Wendat

Louis-Karl Picard-Siouï publie un premier roman jeunesse en 2005, *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*<sup>28</sup>, qui sera finaliste au Prix du Salon international du livre de Québec en 2006, section livre jeunesse<sup>29</sup>. En 2011, il connaîtra un succès d'estime avec son recueil de poèmes *Au Pied de mon orgueil*<sup>30</sup>. Comme l'explique Simon Harel, le poète choisissait alors la voie de l'intime et de la singularité<sup>31</sup>. À ce sujet, soulignons le travail d'Elizabeth Caron qui démontre, dans son mémoire de maîtrise sur la poétesse Marie-Andrée Gill, que l'écriture de l'intime peut devenir une pratique décolonisatrice, entre autres parce qu'elle permet de dépasser les stéréotypes associés aux Premiers Peuples<sup>32</sup>. Après *Au pied de mon orgueil*, Louis-Karl Picard-Siouï fera paraître trois autres recueils de poésie et plusieurs publications dans des revues, des collectifs ou des anthologies. En 2017, c'est la parution de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, édité comme un recueil de nouvelles, mais à propos duquel Louis Hamelin écrira qu'il a « toutes les caractéristiques du roman<sup>33</sup> ». À des fins d'analyse, je le considérerai aussi comme tel.

---

<sup>28</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*, Québec, Le loup de gouttière, 2005, 141 p.

<sup>29</sup> Kwahiatonhk, *op. cit.*

<sup>30</sup> Louis-Karl-Picard-Siouï, *Au pied de mon orgueil*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011, 77 p.

<sup>31</sup> Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, p. 13.

<sup>32</sup> Elizabeth Caron, « Écriture de l'intime et décolonisation dans *Béante* (2012), *Frayeur* (2015) et *Chauffer le dehors* (2019) de Marie-Andrée Gill », mémoire de maîtrise, Études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2020, 130 f.

<sup>33</sup> Louis Hamelin, « L'esprit de la prose », *Le Devoir*, cahier « Livres », samedi 3 et dimanche 4 juin 2017, p. F4.

Picard-Siouï, né en 1976, a grandi à Wendake et se présente comme membre du clan du Loup du peuple wendat. Titulaire d'une maîtrise en anthropologie de l'université Laval, il participera au commissariat de plusieurs expositions dont, en 2009, l'exposition « *La Loi sur les Indiens* revisitée », avec Guy Siouï-Durand<sup>34</sup>. Il est cofondateur de l'organisme Kwahiatonhk!<sup>35</sup> (« Nous écrivons! » en langue wendate) qui se consacre à la promotion de la littérature autochtone francophone du Québec. Kwahiatonhk! est chargé depuis 2015 de l'organisation du Salon du livre des Premières Nations à Wendake.

#### Le contexte de parution : la commission Viens

En 2015, deux ans avant la parution de *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, la *Commission de vérité et réconciliation du Canada* déposait son rapport final sur les conséquences du système des pensionnats du Canada destiné aux enfants autochtones. Cette commission formulait 94 recommandations afin de réparer les torts causés aux Autochtones du Canada par une politique coloniale qualifiée de « génocide culturel<sup>36</sup> ». La CVR, comme on l'appelle communément, fait partie d'une série de commissions qui, depuis les débuts de la colonisation au Canada, alerte sur les torts causés aux Autochtones. Toutefois, c'est un reportage du magazine télévisuel *Enquête*, diffusé en octobre 2015 qui rappellera aux Québécois les inégalités sociales subies par les Autochtones. Ce reportage de *Radio-Canada* donnait la parole à une dizaine de femmes autochtones de la région de Val-d'Or qui se disaient victimes d'abus

---

<sup>34</sup> Musée Huron-Wendat, *La Loi sur les Indiens revisitée / The Indian Act Revisited*, Wendake, 2009, en ligne <<https://www.musee-mccord.qc.ca/fr/expositions/la-loi-sur-les-indiens-revisitee/>>, consulté le 13 octobre 2021.

<sup>35</sup> Kwahiatonhk, *op. cit.*

<sup>36</sup> Commission de vérité et réconciliation du Canada, *op. cit.*, p. 1.

de la part des policiers de la Sûreté du Québec<sup>37</sup>. On concluait sur un rapport de la Gendarmerie royale du Canada de 2014 qui mentionnait la disparition inexpliquée de 1181 femmes autochtones en 30 ans au Canada.

S'en suivra un mouvement de boycottage des administrations et des commerçants de Val-D'Or par la nation eeyou (crie) et anishinabeg (algonquine). L'Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador (APNQL) exigera la tenue d'une enquête indépendante<sup>38</sup>. Un autre reportage et plusieurs interventions dans les médias, autant des politiques, des services de police que de représentants autochtones, mèneront à la mise sur pied de l'« Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées<sup>39</sup> » en août 2016, puis à une commission d'enquête du Québec en décembre 2016. En novembre 2017, ce qu'on appelle communément « la commission Viens » débute des audiences publiques auprès des populations autochtones sur la Côte-Nord, à Montréal et au Nunavik. Ces événements et cette commission ont largement été couverts par les médias au Québec.

---

<sup>37</sup> Commission d'enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics : écoute, réconciliation et progrès, *Rapport final*, [fichier PDF], Gouvernement du Québec, 2019, p. 11.

<sup>38</sup> Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador, « Le cas d'abus de pouvoir de la SQ : L'APNQL exige la tenue d'une enquête indépendante », en ligne, 23 octobre 2015, <<https://www.newswire.ca/fr/news-releases/les-cas-dabus-de-pouvoir-de-la-sq--lapnql-exige-la-tenue-dune-enquete-independante-536274631.html>>, consulté le 12 mai 2021.

<sup>39</sup> La presse canadienne, « Lancement de la commission d'enquête sur les femmes autochtones tuées ou disparues », Ici Radio-Canada.ca, 3 août 2016, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/796026/autochtone-premiere-nation-assassinee-disparue-femme-bennett-commission-enquete-nationale-ottawa>>, consulté le 12 mai 2021.

2017 a aussi été l'année du 150<sup>e</sup> de la Confédération canadienne, à laquelle nombre de communautés autochtones ont refusé de participer. Le mouvement *Idle No More*<sup>40</sup> appelait à perturber les célébrations du 1<sup>er</sup> juillet et plusieurs dirigeants autochtones manifestaient leur malaise à participer aux festivités. Perry Bellegarde, chef de l'Assemblée des Premières Nations (APN), déclarera toutefois : « Nous pouvons célébrer le fait que, malgré 500 ans de colonisation et d'oppression, malgré la *Loi sur les Indiens*, malgré les écoles résidentielles, nous sommes toujours ici<sup>41</sup> ». C'est dans ce contexte politique et médiatique que paraîtront les deux œuvres littéraires de notre corpus, *Les Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, en avril, et *Manikanetish*, en septembre de cette même année.

#### Les réserves au Québec

Pour bien comprendre le contexte des deux romans à l'étude dans ce mémoire, on doit rappeler le contexte des réserves du Québec. On compte dix Premières Nations réparties sur tout le territoire: les Cris et les Naskapis au centre, les Algonquins, les Attikameks, les Innus et les Wendats au Nord du fleuve Saint-Laurent et les Mohawks, les Abénaquis, les Wolastoqiyik et les Micmacs au sud du Fleuve. Une « réserve indienne » est définie comme « une parcelle de terrain destinée à l'usage exclusif d'une

---

<sup>40</sup> *Idle No More* (jamais plus l'inaction), est un mouvement de contestation initié par les femmes autochtones qui réagissaient au projet de loi C-45 du Parti conservateur du Canada de 2012 qui devait réduire les protections environnementales sur les eaux navigables et modifier les termes de l'utilisation des terres de réserves. Depuis ses débuts, le mouvement dénonce les conditions de vie difficile des Autochtones.

<sup>41</sup> Jean-Sébastien Marier, « 150<sup>e</sup> anniversaire de la confédération : les Autochtones ont-ils des raisons de célébrer? », 10 septembre 2015, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/738144/150e-confederation-canadienne-assemblee-premieres-nations-perry-bellegarde>>, consulté le 13 mai 2021.

bande indienne<sup>42</sup> ». Le Canada en compterait aujourd'hui plus de 250 sur lesquelles vivraient 44,2% des 744 855 personnes s'identifiant comme membres de Premières Nations. Au Québec, des 139 000 Autochtones recensés en 2016, 70 % vivrait sur l'une des 30 réserves de la province<sup>43</sup>. En ce qui concerne les Innus, ils sont un peu plus de 20 000 à vivre dans neuf communautés réparties entre la Côte-Nord, le Saguenay-Lac-Saint-Jean et près de Schefferville. Uashat mak Mani-Utenam, 1653 habitants en 2020, est située dans la MRC (municipalité régionale de comté) de Sept-Rivières, région administrative de la Côte-Nord. Quant aux Hurons-Wendats, ils sont 2134 habitants à Wendake, une réserve urbaine enclavée dans la ville de Québec.

#### Le choix du roman

En écrivant sur la réserve, Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Sioui introduisent donc dans la littérature des enjeux politiques spécifiques aux Premières Nations et mettent en lumière ce sur quoi la commission Viens conclura en 2019 : les Autochtones du Québec subissent toujours diverses formes de discrimination systémique, résultat d'une attitude colonialiste et paternaliste de la part des autorités<sup>44</sup>. Dans *Manikanetish*, la réserve est celle de Uashat, près de Sept-îles. Dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, c'est une réserve inventée dont le nom est composé d'un suffixe

---

<sup>42</sup> Alain Beaulieu, « La création des réserves indiennes au Québec », dans *Les Autochtones du Québec. Des premiers contacts au Plan Nord*, [fichier PDF], Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2013, p. 135-151.

<sup>43</sup> Gouvernement du Québec, « Portrait du Québec. Premières nations et Inuits. », en ligne, <<https://www.quebec.ca/gouv/portrait-quebec/premieres-nations-inuits/profil-des-nations/a-propos-nations>>, consulté le 8 avril 2021.

<sup>44</sup> Jocelyne Richer, « Les Autochtones victimes de discrimination systémique, selon le rapport Viens », *La Presse Canadienne à Québec*, 30 septembre 2019, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/politique/quebec/563752/les-autochtones-victimes-de-discrimination-systemique-selon-le-rapport-viens>>, consulté le 12 mai 2021.

algonquien et d'un autre d'origine wendate. Le choix du roman pour mettre en scène ce lieu caractéristique ne serait pas fortuit si l'on se fie à cette définition que fait Daniel Chartier de cette forme littéraire :

Par le roman apparaît plus évidente encore que par d'autres formes l'idée que le lieu présuppose un univers et surtout, une cohérence : c'est par elle que se réalise le pacte de fiction, et que s'opère la simulation du réel en une construction faite de discours<sup>45</sup>.

Dans ces deux réserves et ces deux romans, les narrateurs portent un discours politique, dans le sens originel du terme, *Politikos* (ce qui est relatif à l'organisation d'une cité). Ils agissent sur ce lieu clos pour en fragiliser les frontières : Yammie, la narratrice de *Manikanetish*, est une enseignante du secondaire déterminée à transmettre à ses élèves sa passion de la langue française; Pierre Wabush, narrateur de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, partira lui en guerre contre le chef corrompu de la réserve et imaginera un stratagème qui obligera ce dernier à fuir.

Ces deux narrateurs ont des caractéristiques qui rappellent le personnage de Rodrigue, héros de la pièce du *Cid*<sup>46</sup> de Corneille, que Yammie, l'enseignante, montera avec ses élèves pendant ses cours. Comme Rodrigue, même s'ils sont aux prises avec divers questionnements amoureux et philosophiques, c'est leur sens du devoir envers leurs élèves ou leur communauté, prenant ici la place de la famille, qui les poussera à agir. Il est donc envisageable de considérer les narrateurs Yammie et Pierre Wabush comme des échos des héros cornéliens, des héros qui choisissent de suivre leur sens du

---

<sup>45</sup> Daniel Chartier, « Penser le lieu comme discours », dans *Figura*, no 34, 2013, p. 19.

<sup>46</sup> Corneille, *Le Cid*, Paris, Gallimard, 1993 [1637], 234 p.

devoir, alter-ego des auteurs dont les œuvres sont « appelées à soutenir la survie collective ou l'indépendance politique proprement dite des nations<sup>47</sup> ». Leur figure a donc une composante politique manifeste.

Dans leurs romans comme dans leurs interventions médiatiques, Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Siouï mettent en lumière le système sous-jacent à ces réserves qui, selon François Paré, restent « des modes d'emprisonnement conceptuel qui entravent toute transformation des rapports d'inégalité<sup>48</sup> » qu'il faut combattre de l'extérieur comme de l'intérieur. Ce lien entre littérature et politique, je souhaite l'observer autant dans les romans *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, que dans le discours de leurs auteurs. Je tiens ainsi à vérifier une autre assertion de François Paré, dans le contexte des littératures autochtones, selon laquelle l'affirmation politique de l'écrivain issu des cultures minoritaires est parfois inévitable tant il y a urgence d'attester de l'existence collective<sup>49</sup>.

#### Le tranchant de l'écriture mondiale

Les littératures autochtones comme les littératures de l'exiguïté pourraient jouer un rôle qui va au-delà de la représentation des enjeux des communautés dont elles sont issues. François Paré écrit ainsi qu'il lui serait impossible de voir la littérature autrement « que par les yeux inquiets de ces bandes exigües de cultures, ces écritures

---

<sup>47</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 51.

<sup>48</sup> François Paré, « Préface », dans Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et créations*, Montréal, HMH, 2006, 215 p.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 52.

de l'exiguïté » qui lui semble alors constituer « le tranchant de l'écriture mondiale <sup>50</sup>». C'est en quelque sorte ce qu'affirme Louis-Karl Picard-Sioui quand il écrit que les littératures autochtones d'expression française peuvent faire violence à l'hégémonie coloniale, comme il l'écrit dans ce passage :

Depuis quarante ans, la littérature autochtone d'expression française enchante, surprend, débussole. Elle fait violence à l'hégémonie coloniale et à son métarécit d'épopée glorieuse, ne serait-ce qu'en pointant le monstre du doigt. Elle s'attaque à la conception même de l'américanité pour en renouveler l'essence et révéler la diversité des expériences. La littérature autochtone rend chair et âme à l'Indien orientalisé, fantasmé, construit pour revente rapide dans les boutiques de souvenirs ou dans les grandes messes du complexe militaro-industriel<sup>51</sup>.

*Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* peuvent ainsi être considérés comme deux exemples de cette capacité subversive de la littérature. Je souhaite donc aussi étudier comment ces œuvres et leurs auteurs peuvent s'ériger contre le pouvoir et l'arrogance de l'universel « héritée de l'Europe renaissante <sup>52</sup>» que dénonçait encore François Paré.

---

<sup>50</sup> François Paré, 2001, *op. cit.*, p. 19.

<sup>51</sup> Louis-Karl Picard Sioui, « Préface », dans Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, Isabelle St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 5.

<sup>52</sup> François Paré, 2001, *op. cit.*, p. 19.

## Ce qui nous divise

Ce renversement de l'hégémonie littéraire par les littératures autochtones doit tenir compte du contexte du colonialisme dans lequel il s'effectue. Comme le rappelle Naomi Fontaine avec ses co-directeurs, dans l'avant-propos de *Tracer un chemin/Meshkanatsheu, écrits des Premiers Peuples*<sup>53</sup>, même s'il est temps « d'apprendre à nous parler » entre Autochtones et allochtones, il ne faut pas oublier le racisme et le colonialisme dont sont toujours victimes les Premiers Peuples. En effet, la *Loi sur les Indiens* de 1876 et le système des réserves toujours en vigueur sont les manifestations les plus tangibles de cette division, cette mise à l'écart des Autochtones que le sociologue Jean-Jacques Simard a appelé « la réduction<sup>54</sup> ». Le concept de réduction étant pour Simard une clôture organisée, autant physique qu'imaginaire, de tous les espaces des Premiers Peuples, qu'ils soient géographiques, politiques, économiques, juridiques ou même mentaux.

Le prix de ces ségrégations factuelles comme imaginaires, rappelons-le, c'est une dépendance généralisée qui a fini par modeler à ce point la conscience autochtone qu'elle y voit maintenant les remparts de son identité : dépendance économique (donc désœuvrement, ennui, attitudes mendiantes), dépendance politique (sentiment de victimisation impuissante, bureaucratisation du leadership, revendications interminables plutôt qu'action autonome), dépendance culturelle, enfin (aliénation face au monde, parades factices de sa différence, décrochage des jeunes et dérive dans l'instant présent). Tous les Amérindiens n'y sont pas également résignés, mais tous sont menacés<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> Olivier Dezutter, Naomi Fontaine, Jean-François Létourneau, *Tracer un chemin/Meshkanatsheu. Écrits des Premiers Peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, 183 p.

<sup>54</sup> Jean-Jacques Simard, *La Réduction. L'Autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*, Québec, Septentrion, 2003, 430 p.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 134.

Alain Beaulieu rappelle dans ce chapitre sur la création des réserves au Québec que la politique coloniale adoptée au XIX<sup>e</sup> siècle et toujours en vigueur au Canada, malgré quelques transformations, reposait sur une image stéréotypée des « Amérindiens » vus comme incultes et misérables. Les Autochtones vivent encore aujourd’hui les impacts de cette logique coloniale « qui a conduit à la dépossession territoriale des Autochtones et à leur confinement dans des espaces plus restreints, les réserves<sup>56</sup> ».

Harvey A. McCue, spécialiste des questions autochtones et Anishnabe de la Première Nation de Georgina Island, écrit que si ces lieux restreints peuvent servir de foyer physique et spirituel pour les peuples autochtones, ils restent « les représentations tangibles de l’autorité coloniale » et occupent une place importante dans les revendications politiques des Autochtones sur leurs droits territoriaux, la gestion de leurs ressources, l’appropriation culturelle, les conditions socioéconomiques et leur autodétermination culturelle et politique<sup>57</sup>. C’est en ce sens que Naomi Fontaine et ses codirecteurs de l’anthologie *Tracer un chemin/Meshkanatsheu. Écrits des Premiers Peuples*, écrivent que si l’appel au dialogue est une intention louable, elle ne doit pas nous faire perdre de vue qu’avant de parler de réconciliation, il est nécessaire de nous confronter à ce qui nous divise et « savoir nous taire et écouter<sup>58</sup> ».

---

<sup>56</sup> Alain Beaulieu, « La création des réserves indiennes au Québec », dans *Les Autochtones et le Québec*, [fichier PDF], Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 2013, p. 136.

<sup>57</sup> Harvey A. McCue, « Réserves », dans *L’encyclopédie canadienne*, 2018, en ligne, <<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/reserves-2>>, consulté le 3 mai 2021.

<sup>58</sup> Olivier Dezutter, *op. cit.*, p. 13.

Naomi Fontaine, interrogée au sujet de son plus récent roman, *Shuni*, explique que sa littérature peut permettre de dépasser les statistiques toujours négatives associées aux Premiers Peuples : « *Shuni*, c'est un livre pour apprendre à nous connaître [...] Les gens ne savent pas à quel point ça peut être pesant tous ces raccourcis sur ma culture, sur mon peuple, que permettent les statistiques<sup>59</sup> ». Cette fonction d'« objet social » du roman qui permettrait une rencontre entre allochtone et Autochtone pourrait s'appliquer à toute l'œuvre de Fontaine, probablement à celle de Louis-Karl Picard-Sioui et finalement aux littératures autochtones en général.

Comme l'écrit Daniel Chartier<sup>60</sup>, les images stéréotypées et négatives de l'« Indien » et de l'« Esquimau » véhiculées depuis des siècles peuvent être renversées par les œuvres écrites par des Autochtones. L'intérêt récent pour les littératures autochtones au Québec pourrait même déplacer « l'organisation du système symbolique où elles prennent place<sup>61</sup> ». De plus, ces littératures pourraient transformer notre propre rapport à la littérature et son interprétation. Consciente du projet des auteurs à l'étude d'à la fois transmettre leur culture et d'entamer un dialogue avec les lecteurs allochtones, j'aimerais répondre à cette question que pose Daniel Chartier, soit : « Que nous disent [ces œuvres autochtones] de nos définitions du champ littéraire, de l'histoire culturelle, de l'usage de la littérature, de ses fonctions, de ses présupposés politiques et ethnocentristes?<sup>62</sup> ». Une partie de cette réponse peut se trouver dans la

---

<sup>59</sup> Dominic Tardif, « Un livre vaut mille statistiques », *Le Devoir*, cahier « Lire », 7 septembre 2019, p D24.

<sup>60</sup> Daniel Chartier, « La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21<sup>e</sup> siècle au Québec. Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire », *Revue japonaise d'études québécoises*, vol. 11, 2019, p. 27-48.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>62</sup> *Ibid.*

lecture et l'analyse de textes de Bernard Assiniwi, Yves Sioui-Durand et Guy Sioui-Durand qui mentionnent l'importance du wampum dans les pratiques littéraires autochtones.

### Le wampum comme pratique de la littérature

Parmi les modes de transmission culturels des Autochtones d'Amérique du Nord, le collier de wampum est considéré comme « un objet communicationnel<sup>63</sup> » utilisé pour enregistrer les paroles, les discours et les termes des ententes afin que celles-ci perdurent dans le temps. Ces colliers de perles de coquillage marin ont encore aujourd'hui une grande importance pour plusieurs groupes et individus autochtones au Québec. Ils ont encore leur place dans les débats publics ou devant les tribunaux pour faire valoir des droits ou rappeler les termes d'une alliance historique. André Vachon, historien et écrivain, fait une description précise de l'utilisation des « colliers et ceintures de porcelaine » aussi appelés wampums, abréviation du terme algonquin *wampumpeague* ou *wampupeake*<sup>64</sup>, dans la diplomatie huronne-iroquoise et algonquine. Selon lui, les wampums accompagnaient des orateurs professionnels dont le rôle était de porter la parole de leur nation<sup>65</sup> :

Ces orateurs étaient choisis pour la magnificence de leur éloquence, qu'on a souvent comparée à celle de Démosthène, de Cicéron et des plus grands parmi les Européens. On les instruisait de la signification des colliers,

---

<sup>63</sup> Jonathan C. Lainey, « Les colliers de wampum comme support mémoriel : le cas de Two-Dog Wampum », *Les Autochtones du Québec. Des premiers contacts au Plan Nord*, [fichier PDF], Montréal, Presse de l'Université de Montréal, p. 94.

<sup>64</sup> Jonathan C. Lainey, « Le prétendu wampum offert à Champlain et l'interprétation des objets muséifiés », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61, no 3-4, 2008, p 400.

<sup>65</sup>*Ibid.*, p. 183

lesquels ils devaient porter et interpréter sans jamais oublier qu'ils ne parlaient pas pour eux-mêmes mais pour ceux dont ils étaient les mandataires<sup>66</sup>.

De manière symbolique, ces wampums pourraient avoir des fonctions similaires à la plupart des œuvres littéraires autochtones d'aujourd'hui et en particulier à celles de notre corpus. Bernard Assiniwi, dans son article « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui<sup>67</sup> », explique que « les livres vivants » qu'étaient les hommes et les femmes qui transmettaient la « littérature orale » utilisaient les wampums pour se rappeler certains détails importants. Le dramaturge Yves Sioui-Durand a écrit un article marquant sur la fonction du wampum, *Kaion'ni* en kanienkeha'ga-mohawk, qu'il définit comme « la rivière de paroles ou chaîne d'alliance<sup>68</sup> », lien entre les générations par la transmission de la culture. Pour l'auteur, ce lien était près de se rompre en 2003 et son espoir de le maintenir, il le trouvait dans la littérature et l'art. Pour Guy Sioui-Durand, les « paroles stylisées » que sont les wampums peuvent enrichir notre imaginaire et être réinterprétés afin de renouveler les études de la littérature<sup>69</sup>.

Il m'apparaît que, de An Antane Kapesh à Naomi Fontaine, de George E. Sioui ou Yves Sioui-Durand à Louis-Karl Picard-Sioui, l'utilisation de « l'objet livre<sup>70</sup> »

---

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Bernard, Assiniwi, « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui », *Vie des arts*, vol. 34, no 137, 1989, p. 46.

<sup>68</sup> Yves Sioui-Durand, « Kaion'ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d'alliance ou "le grand inconscient résineux" », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 33, no 3, 2003, p. 55.

<sup>69</sup> Guy Sioui-Durand, Compte rendu de « *Place aux littératures autochtones* de Simon Harel », *Spirale*, no 261, 2017, p. 61.

<sup>70</sup> Marie-Andrée Beaudet, , Micheline Cambron, Lucie Robert (dir.), *La littérature comme objet social II*, Montréal, Nota Bene, 2019, p. 6.

pourrait recouvrir plusieurs caractéristiques de celles des wampums dans les cultures autochtones traditionnelles. Si *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* peuvent être des « objets communicationnels » de transmission de la culture, ainsi que des outils de dialogue entre Autochtones et allochtones, ils renouvellent la pratique de la littérature « dominante »<sup>71</sup> comme le ferait les littératures de l'exiguïté.

### Les étapes privilégiées

Au terme de cette introduction, je pose la question suivante : *Manikanetish* de Naomi Fontaine (2017) et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* (2017) de Louis-Karl Picard-Sioui ont-elles les mêmes liens entre littérature et politique que les œuvres des littératures de l'exiguïté telles que définies par François Paré? Je tenterai de répondre à cette question en suivant une perspective sociologique de la littérature<sup>72</sup>. Je ferai d'abord un portrait succinct des littératures innue et wendate en présentant deux œuvres pionnières de ces littératures que sont *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*<sup>73</sup> d'An Antane Kapesch et *Pour une autohistoire amérindienne*<sup>74</sup> de Georges E. Sioui, ce qui me permettra de mieux comprendre les deux cultures dont sont issues les œuvres de mon corpus principal. J'étudierai ensuite la représentation de la réserve ainsi que le rôle que peuvent y jouer les deux personnages narrateurs, Yammie et Pierre Wabush, investis de la mission de soutenir leur communauté et plus particulièrement sa jeunesse en mal-être. Enfin,

---

<sup>71</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 18.

<sup>72</sup> Marie-Andrée Beaudet, *op. cit.*, 259 p.

<sup>73</sup> An Antane Kapesch, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], 212 p.

<sup>74</sup> Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « À propos », 2018 [1989], 166 p.

j'analyserai le discours des auteurs dans les médias<sup>75</sup>, dans le but d'estimer de quelle façon Fontaine et Picard-Sioui font connaître leur communauté et leur culture respectives tout en participant à dénoncer la domination coloniale qu'elles subissent toujours.

Pour démontrer cette hypothèse générale, dans un premier chapitre, je tenterai de comprendre comment le romancier autochtone peut devenir une figure d'opposition en s'érigeant contre le pouvoir et contre, comme l'écrit Paré, « l'arrogance de l'universel que nous avons probablement hérité de l'Europe renaissante et qui hante à mort nos recherches universitaires<sup>76</sup> ». Je verrai comment les œuvres à l'étude actualisent des thèmes abordés pour la première fois dans la littérature francophone par An Antane Kapesh et Georges E. Sioui. L'essai *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* serait, comme l'écrit Naomi Fontaine dans sa préface, « le livre fondateur pour toutes les Premières Nations du Québec<sup>77</sup> ». Dans cet essai, qui peut être considéré comme un manifeste, An Antane Kapesh énonce les conséquences de l'arrivée des Blancs : la perte du territoire, de la liberté et de la culture, ainsi que la destruction « des animaux indiens<sup>78</sup> », de la forêt et, surtout, l'enlèvement des enfants autochtones. Je souhaite examiner comment Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Sioui font la mise en roman de tous ces thèmes abordés 40 ans plus tôt. Avec *Pour une*

---

<sup>75</sup> Hélène Destrempe, « Les pratiques de sociabilité comme facteur d'autonomisation de la littérature autochtone au Québec », *Québec Studies*, vol. 53, 2012, p. 127-145. Nicolas Beauclair, « Littérature amérindienne, éthique et politique : la poétique décoloniale de Joséphine Bacon », *Studies in Canadian literature/Études en littérature canadienne*, vol. 43, no 1, 2018, p. 128-145.

<sup>76</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 19.

<sup>77</sup> Naomi Fontaine, « préface », dans *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* de An Antane Kapesh, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, 212 p.

<sup>78</sup> An Antane Kapesh, *op. cit.*, p. 19.

*autohistoire amérindienne*, de Georges E. Sioui, premier essai d'une histoire du Québec vue par les Premières Nations, je verrai, d'une part, comment les modes de pensée matrilineaires et circulaires apparaissent dans *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*. D'autre part, l'analogie que Sioui établit entre les valeurs amérindiennes et l'origine des démocraties occidentales me permettra de situer autrement le processus de réappropriation culturelle<sup>79</sup> des œuvres à l'étude. Je pourrai ainsi exposer de premières similitudes entre ces deux œuvres et les littératures de l'exiguïté ou les *petites littératures*<sup>80</sup>.

Dans un deuxième chapitre, j'étudierai en particulier la représentation de la réserve comme expression de cette exigüité. Dans *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La Grande débarque*, les frontières de ce lieu de cloisonnement qu'est la réserve sont fragilisées par l'héroïne ou le « héros problématique »<sup>81</sup>, qui dénonce l'enfermement de l'identité autochtone<sup>82</sup>. Avec cette analogie de l'écrivain autochtone, nous verrons comment les auteurs expriment l'enfermement dont sont victimes leurs communautés à travers la représentation de la réserve. J'utiliserai les concepts de littérature « associative » et « polémique » proposés par Thomas King<sup>83</sup> et j'analyserai comment Fontaine et Picard-Sioui donnent à voir au lecteur cet espace vide « dans l'imaginaire

---

<sup>79</sup> Sarah Henzi, « Stratégies de réappropriation dans les littératures des Premières Nations », *Studies in Canadian literature/Études en littérature canadienne*, vol. 35, no 2, p. 76-94.

<sup>80</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 18.

<sup>81</sup> Georges Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1968, p. 60.

<sup>82</sup> Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, Montréal, HMH, coll. « les cahiers du Québec, littérature », 2006, p. 28.

<sup>83</sup> Thomas King, « Godzilla contre le postcolonial », dans Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, Isabelle St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 27-38.

colonial<sup>84</sup> » qu'est la réserve, en me concentrant sur les personnages-narrateurs, soit, dans *Manikanetish*, l'enseignante du secondaire qui monte la pièce de théâtre du *Cid* avec ses élèves, puis, dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, les deux personnages narrateurs, un féminin et un masculin, qui offrent deux visions complémentaires de la réserve. Je mettrai ensuite en relation le concept de chronotope<sup>85</sup> avec celui évoqué par Guy Sioui-Durand d'*Ohtehra*'<sup>86</sup>, terme exprimant une indivisibilité entre les conceptions de la vie et de l'imaginaire comme du temps et de l'espace, dans le but de démontrer que l'étude des littératures autochtones et des modes de pensée autochtones peuvent transformer l'étude de la littérature francophone. Ce chapitre sera ainsi l'occasion de préciser les stratégies de réappropriation culturelle des auteurs à l'étude et d'observer comment ces mêmes auteurs introduisent dans le roman des mécanismes narratifs encore inédits<sup>87</sup>.

Enfin, dans un troisième chapitre, j'aimerais répondre à la question suivante : comment les auteurs investissent l'institution littéraire et participent à sa décolonisation? Toujours dans le but de situer leurs œuvres par rapport au concept de littératures de l'exiguïté, j'analyserai le discours des auteurs dans les médias. Je démontrerai ainsi que *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* répondent aux

---

<sup>84</sup> Warren Cariou, « À l'extrême marge : la poétique autochtone en tant que résurgence du lieu », dans Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, Isabelle St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 229-238.

<sup>85</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Trad. du russe par Daria Olivier, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1978, p. 237.

<sup>86</sup> Guy Sioui-Durand, compte rendu de « *Place aux littératures autochtones* de Simon Harel », *Spirale*, no 261, 2017, p. 61.

<sup>87</sup> Daniel Chartier, « La réception critique des littératures autochtones. *Kuessipan* de Naomi Fontaine », dans Dupuis Gilles et Ertler Klaus-Dieter (dir.), *À la carte. Le roman québécois (2010-2015)*, de Frankfurt am Main, Allemagne, Peter Lang, 2017, p. 176.

inquiétudes de deux autres pionniers des littératures autochtones au Québec : Bernard Assiniwi<sup>88</sup>, soucieux de rappeler que la littérature autochtone n’a pas commencée avec l’arrivée des Blancs, les wampums étant depuis longtemps des outils de cette littérature, et Yves Sioui-Durand<sup>89</sup>, inquiet de la disparition de la transmission de sa culture, symbolisée par un wampum rompu. Je m’appuierai sur le travail de Lucie Robert<sup>90</sup>, qui a posé les bases pour la littérature québécoise de l’étude du processus de légitimation, pour expliquer comment Fontaine et Picard-Sioui participent à leur manière à l’institution d’une littérature autochtone au Québec. L’étude des entrevues données dans les médias, des publications d’anthologies<sup>91</sup> et de la création d’institutions comme le Salon du livre des Premières Nations<sup>92</sup>, me permettront de démontrer que l’utilisation de leurs romans comme objets sociaux<sup>93</sup> concordent avec la pratique des wampums comme objets de mémoire et de dialogue entre Autochtones et allochtones.

---

<sup>88</sup> Bernard Assiniwi, « La littérature autochtone d’hier et d’aujourd’hui », *Vie des arts*, vol. 34, no 137, décembre 1989, p. 46.

<sup>89</sup> Yves Sioui-Durand, « Kaion’ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d’alliance ou “le grand inconscient résineux” », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 33, no 3, 2003, p. 55-63.

<sup>90</sup> Lucie Robert, *L’institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l’université Laval, 1989, 272 p.

<sup>91</sup> Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, Isabelle St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l’anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d’encrier, 2018, 276 p. et Olivier Dezutter, Naomi Fontaine, Jean-François Létourneau, *Tracer un chemin/Meshkanatshu. Écrites des Premiers Peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, 183 p.

<sup>92</sup> Julien McEvoy, « Un salon du livre pas comme les autres s’ouvre à Québec », *Espaces autochtones, Radio Canada*, 21 janvier 2021, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1390374/salon-livre-premieres-nations-louis-karl-picard-sioui-quebec>>, consulté le 18 avril 2021.

<sup>93</sup> Alain Vaillant, « La culture du rire, entre sociologie et anthropologie », dans *La littérature comme objet social II*, sous la dir. de Marie Andrée Beudet, Micheline Cambron et Lucie Robert, Beudet, Marie-Andrée, Cambron, Micheline, Robert, Lucie (dir.), Montréal, Nota Bene, 2019, p. 13.

## CHAPITRE I

### DEUX LITTÉRATURES EN HÉRITAGE

Je débiterai ce chapitre par une mise en contexte des littératures innue et wendate. Je présenterai ensuite la réception de *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*<sup>94</sup> et *Pour une autohistoire amérindienne*<sup>95</sup> au moment de leur parution. J'analyserai ensuite ce que nous révèle le fait d'inscrire les deux œuvres étudiées dans le sillage de ces œuvres pionnières. Je m'arrêterai en particulier sur les concepts de matricentrisme et de pensée circulaire tels que définis par Georges E. Sioui, ainsi que sur les thèmes de la dépossession culturelle et territoriale des Premiers Peuples qu'An Antane Kapesch dénonçait déjà en 1976.

L'histoire littéraire autochtone au Québec remonte aux littératures orales en langues autochtones comme le rappelle le poète Jean Sioui : « Depuis des siècles , nos peuples ont eu à lutter pour leur survie. C'est cette histoire d'une résistance incroyable, d'une force de survie jamais égalée dont nous, auteurs, sommes les héritiers<sup>96</sup> ». An Antane Kapesch met à l'écrit cette résistance avec *Eukuan Nin Matshi-Manitu*

---

<sup>94</sup> An Antane Kapesch, *Eukuan Nin Matshi-Manitu InnushKueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], 212 p.

<sup>95</sup> Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « À propos », 2018 [1989], 166 p.

<sup>96</sup> Jean Sioui, « Les témoins de la survie : les auteurs qui racontent la culture amérindienne », *Québec français*, no 162, 2011, p. 18.

*Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*<sup>97</sup>, publié pour la première fois en 1976. Pour Naomi Fontaine, c'est le livre fondateur pour toutes les Premières Nations du Québec<sup>98</sup>. C'est, indéniablement, la première œuvre écrite et publiée en français et en innu-aimun, un geste politique fort de la part d'une autrice autochtone, qui dénonce la colonisation comme un processus reposant sur le mensonge et la manipulation des Premières Nations par les autorités coloniales<sup>99</sup>.

Afin d'adopter une démarche heuristique en accord avec les modes de pensées autochtones, j'ai pensé mettre les œuvres à l'étude en parallèle avec ce que nous enseigne Georges E. Sioui dans *Pour une autohistoire amérindienne*. Bruce G. Trigger, qui préface cet ouvrage, explique que, pour la première fois, un « Amérindien<sup>100</sup> » établissait les règles qui devraient s'appliquer à l'étude de l'histoire des Autochtones<sup>101</sup>. Il poursuit en affirmant que les lignes directrices qui y sont exposées devraient correspondre à l'image que les Autochtones ont d'eux-mêmes et à leur éthique sociale. Pour Trigger, ces lignes directrices devraient aussi « présider aux relations entre les Autochtones et ceux qui ont immigré précédemment<sup>102</sup> ». Je tiendrai compte de ces

---

<sup>97</sup> An Antane Kapesch, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], 212 p.

<sup>98</sup> Naomi Fontaine, « Préface », dans An Antane Kapesch, *Eukuan Nin Matshi-Manitu InnushKueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], p. 7.

<sup>99</sup> Joséphine Bacon, Julie Depelteau, « An Antane Kapesch, *Je suis une maudite sauvagesse/ Eukuan Nin Matshi-Manitu InnushKueu*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 », *Nouveaux cahiers du socialisme*, no 24, 2020, p. 257.

<sup>100</sup> L'utilisation du terme « Amérindien » s'inscrit dans l'optique de respecter les œuvres de l'époque, son usage n'est toutefois plus approprié de nos jours.

<sup>101</sup> Bruce G. Trigger, « Préface », dans Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « À propos », 2018 [1989], p. XIII.

<sup>102</sup> *Ibid.*

recommandations dans ma tentative de mise en lumière de deux romans contemporains des littératures autochtones par leur comparaison avec les deux œuvres pionnières de An Antane Kapesh et Georges E. Sioui.

## 1.1 Des littératures autochtones d'expression française

### 1.1.1 La littérature innue

Quand, dans les années 1970, l'anthropologue Rémi Savard met par écrit plusieurs légendes recueillies auprès du conteur innu François Bellefleur, c'est à Joséphine Bacon et José Mailhot qu'il confiera le travail d'amélioration de la transcription et de la traduction<sup>103</sup>. Ainsi, la genèse innue du héros Tshakapesh devient accessible aux lecteurs francophones en passant de l'oral à l'écrit, de l'innu-aimun au français. Joséphine Bacon, née en 1947 dans la communauté innue de Pessamit, est depuis devenue une femme de lettres lue dans toute la Francophonie<sup>104</sup>. Elle a publié plusieurs recueils de poésie, est devenue réalisatrice et enseigne l'innu-aimun. Elle a reçu de nombreux prix et distinctions. Elle est aussi membre de l'Ordre des arts et des lettres du Québec depuis 2018. Quant à José Mailhot, elle est l'ethnologue et linguiste québécoise qui a traduit en français la première version de *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* en 1976 et qui a retravaillé le texte pour sa réédition en 2019.

---

<sup>103</sup> Rémi Savard, *La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2004, p. 22.

<sup>104</sup> Kwahiatonhk, « Joséphine Bacon », dans Auteurs, en ligne, <<https://kwahiatonhk.com/>>, consulté le 21 juin 2021.

Dans son premier recueil *Bâtons à message/Tshissinuatshtakana*, Joséphine Bacon confie que « le temps est au récit<sup>105</sup> » et qu'écrire lui a permis de retrouver « les aînés porteurs de rêves, les femmes guides, les hommes chasseurs, les enfants garants de la continuité du voyage<sup>106</sup> ». Un des poèmes du recueil, publié comme tous les autres dans les deux langues (en français et en innu-aimun) est un exemple de la force politique de sa poésie :

Tue-moi  
si je manque de respect à ma terre

Tue-moi  
Si je manque de respect à mes animaux

Tue-moi  
Si je reste silencieuse  
Quand on manque de respect  
À mon peuple<sup>107</sup>

On retrouve une même force dans tout le manifeste de An Antane Kapeshe, *Eukuan Nin Matshi-Manitu InnushKueu/Je suis une maudite sauvagesse*, écrit trente ans plus tôt et publié aussi en innu-aimun et en français.

Moi je pense que le Blanc a détruit notre culture, à nous les Indiens, à notre insu. À présent, nos enfants sont incapables de vivre en forêt comme nous vivions autrefois, nous avons de la difficulté à essayer de vivre comme

---

<sup>105</sup> Joséphine Bacon, *Bâtons à message/Tshissinuatshtakana*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, p. 8.

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 84.

auparavant. À présent, ce n'est pas dans ma culture à moi que je me trouve et ce n'est pas ma propre maison que j'habite<sup>108</sup>.

An Antane Kapesh a grandi dans le Nutshimit (intérieur des terres), contrairement à Joséphine Bacon qui a été éduquée dans les pensionnats. Elle est donc l'une des rares autrices innues qui n'a reçu qu'une éducation exclusivement traditionnelle innue. Sa vie bascule en 1953, lorsque le gouvernement déplace sa famille près du Lac John, près de Schefferville dans la Côte-Nord. C'est ce qui, avec la maltraitance que subiront ses enfants à l'école et plus tard dans les services de police, motivera l'écriture de *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* en 1976 et, en 1979, de *Tanite nana etutamin nitassi ?/Qu'as-tu fait de mon pays ?*<sup>109</sup>. Elle s'impliquera aussi dans la politique et sera la première femme chef de la communauté de Matimekosh, de 1965 à 1967<sup>110</sup>.

La littérature innue, comme le rappelle Daniel Chartier, n'a longtemps été écrite que par des femmes<sup>111</sup>. Aujourd'hui, Michel Jean publie des romans qui ajoutent une voix masculine à cette littérature. Parmi les six autrices que Chartier répertorie dans son article sur l'émergence des littératures inuite et innue au 21<sup>e</sup> siècle, mentionnons Rita Mestokosho dont l'œuvre est aussi politique que celle d'An Antane Kapesh. Dans

---

<sup>108</sup> An Antane Kapesh, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], p. 189.

<sup>109</sup> An Antane Kapesh, *Tanite nana etutamin nitassi ?/Qu'as-tu fait de mon pays ?*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2020 [1979], 85 p.

<sup>110</sup> Kwahiatonhk!, « An Antane Kapesh », dans Auteurs, en ligne <<https://kwahiatonhk.com>>, consulté le 21 juin 2021.

<sup>111</sup> Daniel Chartier, « La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21<sup>e</sup> siècle au Québec. Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire », *Revue japonaise d'études québécoises*, vol. 11, 2019, p. 35.

une entrevue, Mestokosho déclarait : « Notre terre traditionnelle est toujours menacée par la destruction des grosses compagnies forestières, des barrages et des mines. Notre vie et notre survie sont attachées à celui des rivières, des forêts et des lacs<sup>112</sup> ». De la jeune génération, autrices nées à la fin des années 1980 et au début des années 1990, trois noms : Naomi Fontaine, Natasha Kanapé-Fontaine et Marie-Andrée Gill. La plus jeune, Natasha Kanapé-Fontaine, originaire de Pessamit, est une poète, actrice, slameuse et militante du mouvement d’opposition autochtone nord-américain *Idle No More* (finie l’inertie). Très engagée, sa poésie et ses actions politiques, par lesquels elle dénonce à la fois le colonialisme et le système patriarcal importé sur le territoire des Amériques, sont en parfaite cohérence. Dans un poème intitulé « Réserve<sup>113</sup> », Kanapé-Fontaine écrit :

Nous nous soulèverons  
 des foulards à nos visages  
 du rouge à nos lèvres  
 symboles anciens à nos dos  
 je redresserai les portes de l’avenir  
 jetterai les battants des réserves  
 j’ouvrirai mon village au monde<sup>114</sup>

Marie-Andrée Gill, née dans la communauté de Mashteuiatsh, dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, introduit dans la littérature innue « une voix individualiste, intime et sexuée dans une littérature jusque-là marquée par la mémoire collective et les

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>113</sup> Natasha Kanapé-Fontaine, *Bleuets et abricots*, Montréal, Mémoire d’encrier, 2020, p. 55.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 56.

revendications identitaires et politique <sup>115</sup> ». Elle n'échappe pourtant pas à l'engagement politique qui motive les auteurs autochtones et intervient dans les médias, en entrevue ou en tant que chroniqueuse, comme c'est le cas dans cet article, paru en 2019 dans *Nuit blanche*<sup>116</sup>, rédigé après la parution de la nouvelle édition de *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* de An Antane Kapesch :

Pour moi, choisir de réinscrire la parole d'An Antane Kapesch dans l'histoire littéraire du Québec est un acte décolonial et même révolutionnaire dans la littérature québécoise. La republication donne enfin du pouvoir à cette autrice, qui rapporte les faits conformément à sa culture traditionnelle. Cette voix a assurément sa place dans l'espace historique et essayistique québécois<sup>117</sup>.

En 2019, Maya Cousineau-Mollen, originaire d'Ekuanitshit (Mingan), publie son premier recueil de poèmes, *Bréviaire du matricule 082*<sup>118</sup>, et son second, *Enfants du lichen*<sup>119</sup>, en 2022. Engagée dans son milieu, elle a travaillé pour l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées et a coprésidé le RÉSEAU pour la stratégie urbaine de la communauté autochtone de Montréal<sup>120</sup>. Les derniers vers des *Enfants du lichen* sont sans équivoque : « Que fais-je de ma colère/De

---

<sup>115</sup> Daniel Chartier, *op.cit.*, p. 39.

<sup>116</sup> Marie-André Gill, « *Eukuan Nin Matshi-Manitu InnushKueu/Je suis une maudite sauvagesse* d'An Antane Kapesch », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 156, 2019, p. 10-11.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>118</sup> Maya Cousineau-Mollen, *Bréviaire du matricule 082*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2019, 80 p.

<sup>119</sup> Maya Cousineau-Mollen, *Enfants du lichen*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2022, 95 p.

<sup>120</sup> Kwahiatonhk!, « Maya Cousineau Mollen », dans *Auteurs*, en ligne <<https://kwahiatonhk.com>>, consulté le 24 octobre 2022.

cette rage mémorielle/Habitant mon ADN/On a tellement détesté ma RACE/Dis-moi pourquoi? <sup>121</sup>».

La littérature innue écrite par des femmes qui prennent la parole dans le débat public témoigne « d'une démarche décoloniale et d'un nouvel usage du littéraire qui pose des questions méthodologiques importantes <sup>122</sup> ». Avec l'engouement qu'on connaît aujourd'hui pour cette littérature, celle-ci ne paraît plus être condamnée à l'impuissance évoquée par François Paré, pour qui les littératures issues « des peuples opprimés ou victimes de violence <sup>123</sup> » seraient confrontées à un pouvoir qui les exclut des institutions littéraires, universitaires et médiatiques.

### 1.1.2 La littérature wendate

Comme l'écrit encore Daniel Chartier, dans toutes les littératures autochtones d'expression française du Québec, seule la littérature wendate possède un corpus qui comprend autant d'œuvres que la littérature innue<sup>124</sup>. Parmi les auteurs pionniers, on peut mentionner le poète Jean Sioui ou le dramaturge Yves Sioui-Durand, ainsi que la poète et militante Éléonore Sioui, qui fut la première femme autochtone à publier un recueil de poésie en langue française au Canada : *Andatha*<sup>125</sup>. La littérature wendate, serait présente depuis les premières décennies du XXe siècle, selon Louis-Jacques

---

<sup>121</sup> Maya Cousineau Mollen, *Enfants du lichen*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2022, p. 95.

<sup>122</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 40.

<sup>123</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 51.

<sup>124</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 36.

<sup>125</sup> Éléonore Sioui, *Andatha*, Val-d'Or, Éditions Hyperborée, 1985, 76 p.

Dorais qui en fait un portrait succinct dans le recueil *Littératures autochtones*<sup>126</sup>. Alphabétisés et scolarisés depuis deux siècles en français, les Wendats n'auraient été en contact avec leur tradition intellectuelle qu'à travers les textes des explorateurs, des missionnaires et des voyageurs venus d'Europe, mais aussi grâce à des valeurs spirituelles et des pratiques familiales et sociales qui se sont transmises « inconsciemment » jusqu'à aujourd'hui. Les auteurs wendats font référence à cette tradition dans leurs œuvres en la réinterprétant ou la réinventant, générant ainsi ce qui pourrait être considéré comme une « nouvelle forme d'oralité<sup>127</sup> ».

C'est par exemple le cas de la conteuse Yolande Okia Picard<sup>128</sup> qui, depuis les années 1990, « réoralse<sup>129</sup> » des mythes wendats ou transforme en récits des éléments de la culture traditionnelle. Louis-Karl Picard-Sioui fait un même travail de réinvention de la tradition orale avec son roman jeunesse *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*<sup>130</sup>. Il a aussi poursuivi cette démarche en 2016 avec la mise par écrit du mythe wendat de la création intitulé *La femme venue du ciel*<sup>131</sup>. L'objectif visé par cette publication était de mettre à la disposition des lecteurs wendats un autre pan de leur histoire « pour que ses vérités puissent ranimer le feu dans leur esprit et dans leur

---

<sup>126</sup> Louis-Jacques Dorais, « Réinventer l'oralité? La danse de Makushan des littératures autochtones », dans *Littératures autochtones*, dir. Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, p. 17.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>128</sup> Yolande Okia Picard, *Les treize lunes d'Okia*, Wendake, Hannenorak, 2019, 106 p.

<sup>129</sup> Louis-Jacques Dorais, *op. cit.*

<sup>130</sup> Louis-Karl Picard-Sioui, *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*, Québec, Cornac, 2005, 141 p.

<sup>131</sup> Louis-Karl Picard-Sioui, *La femme venue du ciel, Mythe wendat de la création*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2016, 59 p.

cœur<sup>132</sup>». Pour le dramaturge Yves-Siouï Durand, la « néo-oralité<sup>133</sup> » dépasserait la seule référence à la tradition wendate pour parler de l'ensemble des peuples autochtones des Amériques, « perçus à la fois comme victimes et sauveurs d'un monde en train de se détruire lui-même<sup>134</sup> ». Selon Louis-Jacques Dorais, cette tradition réinterprétée qu'est la littérature wendate correspondrait à une affirmation identitaire forte, témoignage de la volonté de garder le contact avec une pensée ancestrale « dont on a été coupé par les vicissitudes historiques et langagières des derniers siècles, en réexprimant et reformulant cette pensée<sup>135</sup> » pour la rendre cohérente avec le contexte social et culturel actuel.

Même si la littérature wendate ne connaît pas le même succès critique que la littérature innue<sup>136</sup>, l'influence de ses auteurs reste importante, parce qu'ils sont aussi des acteurs de l'émergence d'une institution littéraire autochtone au Québec. Par exemple, Jean Siouï est co-fondateur de la librairie et des Éditions Hannenorak, ainsi que du Salon du livre des Premières Nations de Wendake. Il est depuis 2006 formateur pour les auteurs autochtones en début de carrière pour le Conseil des Arts du Canada. Par son travail de mentor auprès de ces jeunes générations d'écrivains et de chef de la culture pour la nation huronne-wendate, Jean Siouï contribue au développement de la littérature autochtone d'expression française au Canada<sup>137</sup>. Il intervient aussi dans de nombreux médias en entrevue ou en tant qu'auteur, comme dans cet article de *Québec*

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>133</sup> Louis-Jacques Dorais, *op. cit.* p. 26.

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>136</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 36.

<sup>137</sup> Radio-Canada, « Jean Siouï : “L'Indien est un poète de la nature” », en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1094515/jean-siouï-lindien-est-un-poete-de-la-nature>>, consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2021.

*français* déjà cité en introduction de ce chapitre où il expose le rôle de « l’auteur autochtone<sup>138</sup> ». Dans ses interventions médiatiques comme dans ses poèmes, Sioui rappelle l’importance du territoire, mais aussi de l’histoire de la colonisation, des relations entre Autochtones et allochtones, de la notion importante du cercle, des pensionnats, de la réserve et de l’espoir qu’à travers son écriture, la voix des Premières Nations soit entendue :

Mes livres s’écrivent dans la minuscule de nos peines  
le gras de nos querelles  
les couleurs de nos pardons

Dans sa robe brodée de perles  
Je vois ma mère t’offrir un collier

Un cercle se dessine autour de nos visages

Nous ne sommes plus une mort annoncée<sup>139</sup>

Quant à Yves Sioui-Durand, il est le cofondateur de la compagnie Ondinnok<sup>140</sup>, première troupe de théâtre autochtone francophone au Québec, qui a produit depuis une trentaine d’années des dizaines de spectacles, dont un grand spectacle extérieur, *Le porteur des peines du monde*, présenté au Canada, au Mexique et en Europe de 1985 à 1995. En 2013, il dirige la biennale multidisciplinaire *Le Printemps autochtone d’art*,

---

<sup>138</sup> Jean Sioui, « Les témoins de la survie : les auteurs qui racontent la culture amérindienne », *Québec français*, no 162, 2011, p. 18.

<sup>139</sup> Jean Sioui, *A'yarahskwa'J'avance mon chemin*, Montréal, Mémoire d’encrier, 2018, p. 18.

<sup>140</sup> Ondinnok, en ligne, < <http://www.ondinnok.org/fr/> >, consulté le 14 juillet 2021.

à Montréal. Il a été nommé Compagnon des arts et des lettres du Québec en mai 2018<sup>141</sup>. Dans son discours lors de la remise de cette distinction, qu'il a débuté en langue wendate, il a rappelé que les artistes autochtones du Québec venaient de déposer un manifeste dans le cadre de la nouvelle politique auprès du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Ceux-ci plaidaient alors pour l'avancement des arts et des artistes autochtones et pour la reconnaissance du rôle que doivent jouer les arts et les artistes dans la reconstruction culturelle des Premières Nations. Yves-Sioui commente ainsi le dépôt de ce manifeste :

Le CALQ aura donc, dans les années qui viennent, une mission historique à remplir, de même que toutes les institutions de diffusion des Arts, celle de la présence et des artistes des Arts Autochtones, sur toutes les scènes partout au Québec. Cette présence assurée sera une action majeure pour combattre l'ignorance, la discrimination systémique et le racisme au sein de la société québécoise...<sup>142</sup>

Yves Sioui-Durand ajoutait que les Premières Nations fondent le socle identitaire du Québec, du Canada et des Amériques. Pour lui, cette reconnaissance qui lui était octroyée constituait l'expression d'un changement conscient qui validait l'importance de l'apport de tous les artistes autochtones à la société québécoise. Il disait alors que cette reconnaissance lui donnait espoir dans une possible réconciliation entre Autochtones et allochtones.

---

<sup>141</sup> Conseil des arts et des lettres du Québec, *Discours d'Yves Sioui Durand, Remise de l'ordre des arts et des lettres du Québec*, [vidéo], 2018, en ligne, <<https://www.calq.gouv.qc.ca/actualites-et-publications/yves-sioui-durand-c-a-l-q/>>, consulté le 29 juin 2021.

<sup>142</sup> *Ibid.*

La littérature wendate et ses auteurs semblent ainsi à la fois vouloir porter la parole de l'ensemble des Premières Nations à travers leur art, et créer des institutions idoines qui sont autant de lieux de rassemblement et de diffusion pour l'ensemble des artistes autochtones francophones au Québec.

## 1.2 Deux œuvres fondatrices

### 1.2.1 *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*

Lors de sa parution en 1976, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* est passé inaperçu. De l'avis de l'éditeur de *Mémoire d'encrier*, Rodney Saint-Éloi, « c'est un classique que personne n'a lu<sup>143</sup> » à l'époque parce qu'il paraissait en pleine vague nationaliste dans un Québec qui n'avait pas fait de place aux revendications des peuples autochtones<sup>144</sup>. Sa réédition en 2019 fait cependant l'objet de plusieurs articles dans la presse, dont deux rédigés par des autrices innues : Joséphine Bacon (en collaboration avec Julie Depelteau) dans les *Nouveaux cahiers du socialisme*<sup>145</sup>, et Marie-Andrée Gill dans *Nuit blanche, Magazine littéraire*<sup>146</sup>. Dans *Shushei au pays des Innus*<sup>147</sup>, publié en 2021, José Mailhot revient sur la genèse du

---

<sup>143</sup> Jean-François Villeneuve, « La colère d'An Antane Kapesh, toujours aussi pertinente 43 ans plus tard », Espaces autochtones, Radio Canada, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1251743/an-antane-kapesh-innu-litterature-essai>>, consulté le 9 juin 2021.

<sup>144</sup> *Ibid.*

<sup>145</sup> Joséphine Bacon, Julie Depelteau, « An Antane Kapesh, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* », *Nouveaux cahiers du socialisme*, Montréal, Mémoire d'encrier, no 24, 2020, p. 256-258.

<sup>146</sup> Marie-Andrée Gill, « *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* d'An Antane Kapesh », *Nuit blanche, Magazine littéraire*, no 156, 2019, p. 10-11.

<sup>147</sup> José Mailhot, *Shushei au pays des Innus*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, 226 p.

texte et sa rencontre avec Kapesh : elle se rappelle entre autres de la colère qu'avait engendré chez elle le récit des violences policières subis par le fils de Kapesh.

*Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* raconte comment Nutshimit, l'intérieur des terres en innu-aimun, lieu des chasses communautaires, a été détruit par les Blancs. On y comprend aussi le rôle clef qu'ont joué les pensionnats dans la sédentarisation des Autochtones pendant les années 1950 et ce que les déplacements forcés des communautés, dont l'autrice a elle-même été victime à Lac John, ont causé comme tort aux Innus. Tout en mentionnant le dilemme que ça a été pour elle d'utiliser l'écrit, « ça ne fait pas partie de ma culture d'écrire<sup>148</sup> », An Antane Kapesh explique qu'elle se devait d'accomplir cette tâche.

La première phrase annonce le projet politique de l'autrice : « Dans mon livre, il n'y a pas de parole de Blancs<sup>149</sup> ». Longtemps, la représentation de l'Autochtone a été celle de l'Autre, du Blanc, du colonisateur. Avec An Antane Kapesh, en 1976, cent ans après l'instauration de la *Loi sur les Indiens*, une Innue prenait la parole, ou plutôt inscrivait cette parole sur le papier. Kapesh écrit : « Quand le Blanc a voulu exploiter et détruire notre territoire, il n'a demandé de permission à personne, il n'a pas demandé aux Indiens s'ils étaient d'accord.<sup>150</sup> » Et plus loin, 43 ans avant le dépôt du rapport final de la Commission Vérité et Réconciliation, on pouvait lire dans son œuvre : « Du même coup, le Blanc a voulu tuer notre culture indienne, en même temps que notre

---

<sup>148</sup> An Antane Kapesh, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], p. 13.

<sup>149</sup> *Ibid.*

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 15.

langue indienne<sup>151</sup> ». Elle conclut dans le chapitre intitulé « L'éducation des Blancs » que c'est aux Autochtones de prendre conscience de la richesse de leurs langues et de leurs cultures :

Moi j'estime qu'il est très important de faire de grands efforts pour nous mettre à la recherche de notre culture et de notre langue indiennes et pour les conserver. À mon avis, de tous les peuples de la terre, il n'y en a vraisemblablement aucun qui ait la fierté de la culture et de la langue du peuple voisin. Nous, les Indiens, avons une culture indienne et une langue indienne dont nous pouvons être fiers<sup>152</sup>.

Cette injonction fait écho à celles de Jean Sioui et d'Yves Sioui-Durand, soucieux d'inciter les jeunes générations à participer à la mise en valeur et à la reconstruction de leur identité culturelle. Une injonction à laquelle répondent vraisemblablement aussi Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Sioui dans leurs œuvres et leur implication dans l'institution littéraire.

Selon Joséphine Bacon et Julie Depelteau, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse* est un grand manifeste qui vise une prise de conscience, aussi bien chez les colonisateurs que chez les Innus. C'est aussi un geste politique qui présente la colonisation comme un processus reposant sur le mensonge et la manipulation par différentes autorités coloniales<sup>153</sup>. Il aura pourtant fallu attendre jusqu'en 2019 pour que cette voix forte soit enfin pleinement entendue. Naomi

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>153</sup> Joséphine Bacon, Julie Depeltau, « An Antane Kapeshe, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 », *Nouveaux cahiers du socialisme*, no 24, 2020, p. 257.

Fontaine se questionne dans la préface de cette réédition sur les raisons qui ont fait qu'elle n'ait elle-même découvert cet essai qu'à l'âge de 27 ans : comment se fait-il qu'aucun enseignant ou membre de sa famille ou de sa communauté ne lui en ait jamais parlé? Sa réponse pratique : l'ouvrage était épuisé, jamais réimprimé. Sa réponse épistémologique : « Le refus d'entendre<sup>154</sup> ».

### 1.2.2 *Pour une autohistoire amérindienne*

Quand Georges E. Sioui explique les raisons qui l'ont amené à rédiger *Pour une autohistoire amérindienne*, ses arguments sont similaires à ceux d'An Antane Kapesch, en ce sens qu'ils prennent tous deux la décision d'écrire ce qui n'a encore jamais été écrit :

Cet ouvrage est né du fait que l'histoire conventionnelle est incapable de produire un discours respectueux des Amérindiens et de la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et du monde, et qui serait propre à harmoniser la société<sup>155</sup>.

Dans un compte rendu paru de la revue *Anthropologie et sociétés* en 1991, Yvan Simonis écrit retenir deux notions clefs sur lesquelles s'est appuyé l'auteur : le « cercle de Vie » qui serait une vision amérindienne du monde, et l'« autohistoire » qui permettrait de revoir l'histoire du point de vue amérindien. Pour Simonis, ce type

---

<sup>154</sup> Naomi Fontaine, « Préface » dans An Antane Kapesch, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Montréal, Mémoire d'encrier, p. 7.

<sup>155</sup> Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. À propos, 2018 [1989], p 131.

d'essai permettrait « la réappropriation du monde par et pour les Amérindiens<sup>156</sup> ». Il croit que d'autres essais suivront celui-ci, mais que ce dernier marque « un jalon important et crédible<sup>157</sup> ». Dans un autre article paru en 1991 dans la revue savante de l'Université Laval, *Communication. Information Médias Théories*, Gilles Willet écrit que pour un Blanc, un tel essai est une prise de conscience de plusieurs aspects de la colonisation :

Pour un blanc [*sic*] dont les ancêtres furent colonisateurs, prendre connaissance de cet ouvrage c'est se faire interpeller au tréfonds des structures mentales, des stéréotypes et des idéologies. C'est aussi prendre conscience que plusieurs générations d'Euro-américains ont été bernés par des historiens<sup>158</sup>.

Georges E. Sioui revêt toutes les caractéristiques de l'intellectuel engagé, autant sur le plan culturel que politique. Comme le rappelle Caroline Montpetit, journaliste au *Devoir*, le « Huron Wendat » Georges Sioui est devenu au début des années 1990 le premier autochtone canadien à obtenir un doctorat en histoire<sup>159</sup>, suivant ainsi les traces de sa mère, Éléonore Sioui, chamane et écrivaine<sup>160</sup>, qui fut la première autochtone canadienne à obtenir un doctorat en philosophie en 1988.

---

<sup>156</sup> Yvan Simonis, Compte rendu de « Georges E. Sioui : Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale, préface de Bruce G. Trigger, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, 157 p., annexe, bibliogr. », *Anthropologie et sociétés*, vol. 15, no 1, 1991, p. 145.

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> Gilles Willet, « Georges E. Sioui (1989), *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale* », *Communications. Information Médias Théories*, vol. 12, no 1, printemps 1991, p. 304.

<sup>159</sup> Caroline Montpetit, « L'histoire de l'Amérique, d'un point de vue huron-wendat », *Le Devoir*, samedi 11 et dimanche 12 avril 2009, f 12.

<sup>160</sup> Éléonore Sioui, *Andatha*, Québec, Éditions Hyperborée, 1985, 76 p.

Georges E. Sioui est également l'un des quatre frères impliqués dans ce qu'on appelle aujourd'hui « l'Affaire Sioui »<sup>161</sup> : en 1982, ces quatre hommes ont été accusés d'avoir coupé des arbres, d'avoir fait des feux et d'avoir campé en dehors des espaces désignés dans la forêt du parc Jacques-Cartier situé au Nord de Québec. Les frères Sioui portent cette affaire devant la Cour des sessions de la paix à Québec en 1983, voulant faire reconnaître des droits autochtones sur le territoire en question. Ils perdront leur cause, la Cour concluant que les Hurons-Wendats habitant en Ontario avant l'arrivée des Européens n'ont aucun droit ancestral sur ce territoire au Québec. George E. Sioui réfutera cette théorie dans *Pour une autohistoire amérindienne*. Il faudra cependant attendre un jugement de la Cour suprême du Canada qui reconnaîtra, en mai 1990, un document signé par le général James Murray en 1760 comme un traité en bonne et due forme, et qui exempte les Hurons-Wendats de certaines lois provinciales. L'Affaire Sioui changera la manière dont les traités autochtones sont interprétés par les cours de justice canadiennes et influencera de futures affaires de droit autochtone au Canada.

Deux notions importantes de l'autohistoire amérindienne permettent de lire nos deux œuvres à l'étude : la pensée circulaire et le matricentrisme. D'après Georges E. Sioui, le Cercle sacré de la vie à l'intérieur duquel tous les êtres, matériels et immatériels, sont égaux et interdépendants, « imprègne toute la vision amérindienne de la vie et de l'univers<sup>162</sup> ». Dans les croyances ancestrales, le cercle était partout : le

---

<sup>161</sup> Gérald A. Beaudoin, « Affaire Sioui », *l'Encyclopédie Canadienne*, en ligne, <<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/affaire-sioui-1990>>, consulté le 07 juillet 2021.

<sup>162</sup> Georges E. Sioui, *op. cit.*, p. 15.

ciel étant circulaire, la terre ronde comme les étoiles, le vent tourbillonnant, jusqu'aux oiseaux faisant leurs nids en forme de cercle « car ils ont la même religion que nous ». C'est aussi la raison pour laquelle les tipis étaient circulaires. Ce qui importe dans cette forme de pensée circulaire, c'est que chaque être humain ne peut pas envisager « un système de pensée organisé auquel l'individu doit se subordonner<sup>163</sup> » telles que le sont les religions ou les idéologies politiques conçues dans les sociétés occidentales matérialistes. Sioui écrit notamment que :

Conscient des rapports sacrés qu'il doit aider en tant qu'humain, à maintenir entre tous les êtres, l'homme du Nouveau Monde se dicte une philosophie grâce à laquelle l'existence et la survie des autres êtres, surtout animaux et végétaux, ne sont pas mises en danger. Il reconnaît et observe les lois et ne réduit pas la liberté des autres créatures. Il assure ainsi la protection de son bien le plus précieux, c'est-à-dire sa propre liberté<sup>164</sup>.

Ce « Cercle sacré de la vie » fonderait donc selon lui la croyance en une interdépendance universelle et en l'obligation qu'auraient tous les êtres humains de se rallier intellectuellement à « l'univers de la vie » pour que chacun ait accès à l'abondance, à l'égalité et à la paix. Ces modes de pensée, selon Gilles Willet, sont ainsi à l'opposé du sentiment de supériorité raciale et culturelle qui prévalaient alors dans les systèmes coloniaux<sup>165</sup>.

Pour ce qui est du matricentrisme, Georges E. Sioui assure que, pour l'Amérindien, la femme serait « l'être de raison » chargée d'éduquer l'homme, d'orienter son avenir

---

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>164</sup> *Ibid.*

<sup>165</sup> Gilles Willet, *op. cit.*, p. 304.

et de prévoir les besoins de la société <sup>166</sup>. D'après certains auteurs comme l'anthropologue Shepard Krech, il existerait une relation directe entre le processus d'acculturation et l'érosion de l'ordre matrilineaire chez les populations d'Amérique du Nord. Après avoir cité le sociologue suisse théoricien du matriarcat Johann Jakob Bachofen, qui a décrit le matriarcat comme un stade de l'évolution humaine où tout est en équilibre, Sioui affirme que :

La théorie patriarcale de l'évolution, toute raffinée et intellectualiste qu'elle soit, n'est, selon la pensée gynocentriste amérindienne, qu'une apologie du racisme, du sexisme et de ce que nous nommons « androcentrisme » et définissons comme une conception erronée de la nature qui fait de l'homme le centre de la création et qui nie aux êtres non humains (voire non masculins) leur spiritualité propre et leur importance égale dans le plan et l'équilibre de la vie<sup>167</sup>.

Le matricentrisme serait ainsi pour lui au cœur de « la pensée démocratique américaine<sup>168</sup> » et constituerait aussi le mécanisme de l'équilibre social des sociétés amérindiennes. Nous allons maintenant voir, en conclusion de ce chapitre comment cette notion s'incarne bel et bien dans les deux œuvres *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*.

---

<sup>166</sup> Georges E. Sioui, *op. cit.*, p. 27.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>168</sup> *Ibid.*

### 1.3 Conclusion

An Antane Kapesh imagine ce que le « Blanc » n'a pas dit aux siens quand il a voulu exploiter et détruire le territoire innu<sup>169</sup>, décrivant ce qu'elle et ses enfants ont subi :

... bientôt on ne saura plus par vos noms de famille que vous êtes Indiens. Blancs et Indiens, nous porterons les mêmes noms. Quand vous chercherez vos noms Indiens partout dans les livres, vous ne vous y trouverez jamais vous-mêmes. Viendra un temps où vous ne vous reconnaîtrez plus entre vous. Peut-être que vos enfants auxquels je vais faire perdre leur culture indienne se mettront à sa recherche plus tard, mais ils ne la retrouveront jamais. Jamais ils ne retrouveront cette langue indienne qu'ils auront perdue<sup>170</sup>.

*Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* ont été écrits en langue française. Les personnages de *Manikanetish* n'ont pas de nom de famille, mais que des prénoms : Yammie, Mikuan, Rodrigue, Marc, Marithée, etc. Au contraire, ceux de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* ont des noms de famille à consonance autochtone: Pierre *Wabush*, Max et Lydia *Yaskawish*, le clan *Tooktoo*, Roméo *Cœur-Brisé*, etc. Cette absence des noms de famille dans *Manikanetish* dit-elle cette perte de la « culture indienne » qu'annonçait Kapesh? Ailleurs dans le roman, Yammie, la narratrice de *Manikanetish*, évoque en effet la perte de sa culture, celle qu'elle avait acquise dans sa jeunesse, dans le bois et qu'elle reste déterminée à retrouver:

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>170</sup> An Antane Kapesh, *Eukuan Nin Matshi-Manitu Innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], p. 25-27

Deux jours dans cette forêt, ce n'est pas suffisant. Pas assez long pour me réapproprier ce que j'ai quitté dans l'enfance. La pêche à la truite et les guimauves sur le feu. J'ignorais que la forêt m'avait tant manqué. Toutes ces années. Alors, j'y retourne la fin de semaine qui suit. Puis l'autre. J'apprends à poser des collets, à ne pas craindre la noirceur. Puis encore l'autre fin de semaine. Jusqu'à ce que la première neige rende la route impraticable (*M*, p. 31).

L'acculturation est aussi présente dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, par la description de la perte du nomadisme. Elizabeth, personnage de la grand-mère dans le roman de Picard-Siouï, prend ainsi soudainement conscience de ce que sa vie de sédentaire lui a fait perdre quand les murs de sa maison semblent se refermer autour d'elle :

Elle se battait en guerrière, en survivante, sédentarisée, mais indomptée. Une puissante colère monta en elle et l'enflamma. Elizabeth leva la tête et ouvrit la bouche pour recracher un brasier rugissant. Elle hurla et ses flammes envahirent la petite pièce... (*CDKLGD*, p. 86).

Elizabeth aperçoit à ce moment une volée d'outardes partant vers le Sud. Elle a le sentiment que ces oiseaux l'appellent. Elle n'en est que plus nostalgique. Plus tard, lorsque sa petite fille lui demande ce qui est arrivé pour qu'elle crie, elle prend l'enfant dans ses bras, et lui répond : « Kitchike, ma belle Victoria. Kitchike m'est arrivée » (*CDKLGD*, p. 85). Le personnage d'Elizabeth, contrairement à l'autrice An Antane Kapesh, n'a pas eu conscience immédiatement que la réserve l'enfermait dans une vie « dont elle n'avait jamais voulu » (*CDKLGD*, p. 86). Pour Kapesh, ces maisons ne sont pas celles des « Indiens » et c'est pourquoi elle explique qu'ils ne tenaient pas, à son époque, à en prendre soin : « Les maisons de Blancs — les maisons de bois — ce n'est pas notre type de maison à nous, les Indiens, et les portes de bois, ce n'est pas le type

de porte de l'Indien<sup>171</sup> ». Dans le cas d'Élizabeth, ces maisons sont devenues le symbole d'un enfermement imposé et de la perte d'une culture autrefois nomade.

Dans ces extraits, les personnages féminins qui expriment colère et frustration sont aussi ceux qui guident leurs élèves, comme c'est le cas de l'enseignante Yammie, de leurs enfants comme Kapesh, ou de leurs petits-enfants comme le personnage d'Élizabeth. Sur un ton humoristique, Louis-Karl Picard-Sioui commence son roman avec un personnage féminin qui guide Pierre Wabush, perdu, un « lendemain d'veille » (*CDKLGD*, p. 9), dans une maison qu'il ne connaît pas. En effet, une certaine Lydia, chez qui le narrateur se réveille, a disposé quelques « post-it » dans la maison qui le mèneront jusqu'à son deuxième bas malicieusement entreposé dans le réfrigérateur. Lydia, qui, avec Pierre Wabush forme un duo de narrateur, exprimant au « je » leur existence sur la réserve, sera celle qui permettra d'éviter une bagarre au Gaz Bar chez Alphonse entre catholiques et traditionalistes. Ce sera aussi celle qui aura le dernier mot du roman quand elle pensera se mettre à écrire :

Peut-être que j'devrais commencer par écrire un journal. Faudrait que j'me vide l'esprit de toutes ces histoires-là. Des fois, j'trouve mon univers tellement triste. Peut-être que si j'mettais tout ça par écrit, que j'en faisais un grand récit... Qui sait? Peut-être que ça pourrait délivrer mon cœur de tous ses soucis<sup>172</sup>.

Ce personnage de femme chargée de raison, responsable de guider l'homme, on le retrouve dans la pensée matricentriste des sociétés amérindiennes qu'a décrit Georges

---

<sup>171</sup> An Antane Kapesh, *op. cit.*, p. 149.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 171.

E. Sioui<sup>173</sup>. Cette pensée parcourt les récits fondateurs innus et wendats. Elle se manifeste entre autres dans le personnage de la sœur aînée dans le récit de *Tshakapesh*, qui sauve le héros une première fois en l’extirpant du ventre de sa mère, tuée par le monstre Katshituasku, puis une deuxième fois en pêchant le saumon qui l’a avalé. C’est elle qui fabrique ses arcs, de plus en plus solides et qui enjoint son frère d’être plus prudent à chaque fois qu’il part chasser ou pourfendre des monstres<sup>174</sup>. De même, dans le mythe wendat de la femme venue du Ciel, Yäa’taenhtsihk devenue grand-mère, guidera ses deux petits-fils, les jumeaux Iouske’a et Tawihskaron’, afin qu’ils ordonnent le monde pour la venue de l’homme<sup>175</sup>.

Pour Georges E. Sioui, « cette déférence envers la femme<sup>176</sup> » vient de la reconnaissance « d’une confraternité humaine envers la terre-mère<sup>177</sup> » dans les sociétés amérindiennes. Une déférence que les auteurs allochtones auraient selon lui encore beaucoup de difficulté à concevoir, s’entêtant « à dépeindre les sociétés amérindiennes, notamment les sociétés de chasseurs, comme gouvernées par l’homme, naturellement plus imposant<sup>178</sup> », alors que la réalité serait tout autre.

---

<sup>173</sup> Georges E. Sioui, *op. cit.*, p. 24.

<sup>174</sup> Rémi Savard, *La Forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2004, p. 29.

<sup>175</sup> Huwennuwanenhs Louis-Karl Picard-Siouï, *La Femme venue du Ciel, Mythe wendat de la création*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2016 [2011], p. 35.

<sup>176</sup> Georges E. Sioui, *op. cit.*, p. 26.

<sup>177</sup> *Ibid.*

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 27.

La conception matricentriste est liée à celle du « Cercle sacré de la vie<sup>179</sup> », autre conception qui organise la pensée autochtone, et dans lequel tous les êtres, matériels et immatériels, sont égaux et interdépendants. Je tenterai de circonscrire cette conception dans le prochain chapitre en analysant dans les deux œuvres à l'étude les liens entre les nombreux personnages et leur environnement, ici la réserve. Il me semble judicieux de rapprocher ce « cercle sacré » avec les notions de Mikhaïl Bakhtine de chronotope, description des éléments spatiaux et temporels envisagés comme solidaire dans un récit<sup>180</sup>, ainsi que de polyphonie romanesque et de « héros problématique » de Georges Lukács, celui dont la quête est la recherche « dégradée » de valeurs authentiques dans un monde tout aussi dégradé<sup>181</sup>.

---

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 15

<sup>180</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978 [1975], 488 p.

<sup>181</sup> Georges Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1968 [1920], 196 p.

## CHAPITRE II

### LA REPRÉSENTATION DE LA RÉSERVE

Dans ce second chapitre, je ferai une analyse sociocritique, c'est-à-dire une analyse des « modes d'inscription du social dans le matériau textuel<sup>182</sup> » de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*<sup>183</sup> et de *Manikanetish*<sup>184</sup>. Après avoir exposé les caractéristiques du concept de littérature postcoloniale, avec le travail de François Paré et de Warren Cariou, j'expliquerai pourquoi celui-ci ne suffit pas à l'analyse de mon corpus. Thomas King, romancier et essayiste, ardent défenseur de la cause des Premières Nations, remet en question les concepts de littératures coloniale ou postcoloniale pour l'analyse des littératures autochtones, les considérant comme ethnocentrique<sup>185</sup>. Les concepts de littérature « associative » et de littérature « polémique » qu'il préconise me semblent en effet apporter un éclairage neuf sur *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*. Par la suite, je souhaite analyser les concepts de chronotope et de héros problématique, tels que développés par

---

<sup>182</sup> Alain Vaillant, « La culture du rire, entre sociologie et anthropologie », dans Beaudet, Marie-Andrée, Cambron, Micheline, Robert, Lucie (dir.), *La littérature comme objet social II*, Montréal, Nota Bene, 2019, p. 9.

<sup>183</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2017, 173 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CDKLGD*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>184</sup> Naomi Fontaine, *Manikanetish*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 140 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *M*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>185</sup> Thomas King, « Godzilla contre le postcolonial », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 29.

Mikhaïl Bakhtine<sup>186</sup> et Georges Lukács<sup>187</sup>, pour faire un parallèle avec la posture de l'Ohtehra' dans la culture wendate qui implique d'une part une vision circulaire du monde et d'autre part une indivisibilité entre les conceptions de la vie et de l'imaginaire ainsi que du temps et de l'espace<sup>188</sup>.

Le fil conducteur de ce chapitre sera la représentation de la réserve dans le roman. Qu'est-ce que le choix du genre romanesque permet à la compréhension du lecteur, mais aussi au travail de l'artiste que ne peut pas la poésie ou d'autres genres littéraires, pour représenter la réserve? L'une des tâches les plus fondamentales du roman, d'après Mikhaïl Bakhtine, serait de dénoncer « toute espèce de conventionalité fausse » et dommageable pour toutes les relations humaines<sup>189</sup>. Ce grand théoricien de la littérature, dont les idées influencent encore aujourd'hui l'analyse de la littérature, notamment grâce au travail ultérieur d'André Belleau<sup>190</sup>, allait jusqu'à envisager le roman comme un moyen de lutte contre une « idéologie féodale<sup>191</sup>» qui aurait déprécié tout ce qui était spatio-temporel. Il fait cette description de ce qu'il qualifie d'« ordre féodal » :

L'hypocrisie et le mensonge pénétraient toutes les relations entre individus. Les fonctions saines, « naturelles », de la nature humaine s'accomplissaient en contrebande, si l'on peut dire, de façon sauvage, parce que l'idéologie

---

<sup>186</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Trad. du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978 [1975], p. 308.

<sup>187</sup> Georges Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1968 [1920], 196 p.

<sup>188</sup> Guy Sioui Durand, Compte rendu de « Place aux littératures autochtones de Simon Harel », *Spirale*, no 261, 2017, p. 61.

<sup>189</sup> Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*

<sup>190</sup> André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, 1990, 178 p.

<sup>191</sup> Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*

ne les sanctifiait point. Cela introduisait la fausseté et la duplicité dans toute l'existence de l'homme. Toutes les formes idéologiques, institutionnelles, devenaient hypocrites et mensongères, tandis que la vie réelle, privée d'interprétation idéologique, devenait grossièrement animale<sup>192</sup>.

Bakhtine spécifie l'originalité stylistique du genre romanesque : le roman, c'est l'homme qui parle et sa parole, le locuteur : « le roman a besoin de locuteurs qui lui apportent son discours idéologique original, son langage propre<sup>193</sup> ». Les locuteurs ou narrateurs sont, dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, un homme et une femme, Pierre Wabush et Lydia, et dans *Manikanetish*, une enseignante, Yammie. Si les discours de ces narrateurs font violence à « l'hégémonie coloniale<sup>194</sup> » comme l'écrivait Louis-Karl Picard-Siouï, nous verrons que grâce aux critiques littéraires et aux intellectuels autochtones, l'analyse peut nous mener ailleurs qu'aux concepts ici insuffisants de littérature coloniale et postcoloniale.

## 2.1 Revoir le concept de littérature postcoloniale

### 2.1.1 Conjurer le vide

Dans son article sur la poétique autochtone comme résurgence du lieu, Warren Cariou affirme que les littératures autochtones peuvent ébranler la mentalité coloniale en prenant des archétypes, des expressions et des stéréotypes « pour les placer dans un

---

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>194</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, «Préface», dans Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, Isabelle St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 5.

contexte nouveau et révélateur<sup>195</sup> ». *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, donnent effectivement vie à ces lieux issus d'une politique coloniale qui prévaut toujours au Canada. Leurs auteurs font une représentation, de l'intérieur, de ces espaces où demeurent toujours une majorité des Premières Nations. Dans l'un des fragments intitulé « *Cercle* » (*M.*, p. 81), la narratrice de *Manikanetish* rend compte d'une thérapie de groupe avec ses jeunes élèves après le suicide de l'une d'entre eux :

C'est ainsi qu'on faisait. La tentative menait à une semaine en compagnie de ceux qui avaient perdu la tête à force d'inhaler des drogues fortes et bon marché, de ceux qui ne ressentaient plus rien grâce aux antidépresseurs que des médecins leur prescrivaient, de ceux qui comme elle, vivaient un noir profond, perdus dans les ténèbres, sans espoir de revoir la lueur (*M.*, p. 82).

Yammie rapporte la colère et l'impuissance des enseignants face aux nombreux suicides des jeunes dans la réserve, la tristesse de la meilleure amie de celle qui s'est enlevé la vie ce jour-là. L'autrice humanise ainsi des statistiques alarmantes sur le suicide<sup>196</sup> des jeunes autochtones. En effet, selon l'enquête nationale auprès des ménages de 2011, le taux de suicide chez les Premières Nations, les Métis et les Inuits (24,3 décès pour 100 000 années-personnes à risque) était trois fois plus élevé que dans la population non autochtone (8,0 décès pour 100 000 années-personnes à risque)<sup>197</sup>. De plus, chez les Premières Nations vivant dans une réserve, le taux de suicide était deux fois plus élevé que celui des Premières Nations vivant hors réserve. Les rédacteurs

---

<sup>195</sup> Warren Cariou, « À l'extrême marge : la poétique autochtone en tant que résurgence du lieu », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 233.

<sup>196</sup> Mohan B. Kumar, Michael Tjepkema, « Taux de suicide chez les Premières Nations, les Métis et les Inuits (2011 à 2016) : résultats de la Cohorte santé et environnement du recensement canadien (CSERCAN) de 2011, *Statistique Canada*, [fichier PDF], no 99-011-X, 2019.

<sup>197</sup> *Ibid.*

de l'enquête font une corrélation entre ce haut taux de suicide et les effets de la colonisation : placement forcé des enfants autochtones dans les pensionnats, enlèvement des enfants de leur famille et de leur communauté lors de la rafle des années 1960, délocalisation forcée des communautés et les mauvaises conditions de vie. La narratrice de *Manikanetish* console la jeune étudiante qui a perdu son amie avec ces mots d'espoir: « C'est l'amour, ma belle, c'est l'amour qui va nous sauver » (*M.*, p. 82). L'autrice suggère ainsi que l'espoir est dans la solidarité des communautés. Quant à Pierre Wabush, s'il ironise sur la situation malsaine de Kitchike, il n'en illustre pas moins le mal-être de la réserve où semble régner l'omerta face à la corruption d'un système politique imposé par la *Loi sur les Indiens* de 1876:

Dans notre foutu régime communiste de république de dindons pas de tête, les gens savent que s'ils veulent une maison, un prêt, une job, un territoire de chasse, un vaccin, une heure au terrain de balle, un kiosque au pow-wow, ou juste être capables de louer la salle communautaire pour le mariage de leur fille, y doivent se fermer la gueule (*CKLGD*, p. 105).

Le narrateur de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* conclut lui, non pas par l'espoir que l'amour puisse guérir des effets néfastes de la colonisation, mais par un véritable cri de révolte : « Ben câlisse, NO MORE! ». Un cri rappelant bien sûr le mouvement *Idle No More* lancé au Canada en 2012, sous le régime conservateur de Stephen Harper, par Nina Wilson, Sylvia McAdam, Jessica Gordon et Sheelah McLean, qui dénonçaient la colonisation et le patriarcat afin de rétablir la place des femmes dans les communautés autochtones. Le mouvement a mené à de nombreuses manifestations et jusqu'à un blocus ferroviaire entre Toronto et Montréal en janvier 2013<sup>198</sup>. *Idle No*

---

<sup>198</sup> Presse Canadienne, « Idle No More: le blocus ferroviaire a pris fin », 6 janvier 2013, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/actualites/national/201301/06/01-4608686-idle-no-more-le-blocus-ferroviaire-a-pris-fin.php>>, consulté le 15 février 2022.

*More* était aussi appuyé par certains partis politiques au Canada et au Québec, ainsi que par des organisations internationales comme Amnistie internationale. Le mouvement inspire toujours de nombreux artistes au Québec, dont Natasha Kanapé-Fontaine qui déclarait, alors qu'on soulignait les cinq ans de la création du mouvement en 2017 : « C'est devenu pour moi un courant artistique, un courant littéraire, un courant, je dirais même politique<sup>199</sup> ».

Ces romans pourraient donc remplir une des fonctions des littératures de l'exiguïté qui est de s'ériger contre le pouvoir et « l'arrogance de l'universel » de nos sociétés occidentales<sup>200</sup>. C'est ce que défend Warren Cariou en assurant que les réserves sont devenues aujourd'hui des espaces vides dans l'imaginaire colonial et que la poésie autochtone, comme les autres formes d'art, pourraient bouleverser ce mode de pensée « en juxtaposant des réalités différentes » et ainsi montrer aux lecteurs ce qu'ils préfèrent ignorer<sup>201</sup>. Les réserves représentées dans *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* se remplissent des multiples personnages qui habitent ces lieux mis en marge de la société : du vieux traditionaliste aux jeunes étudiants du secondaire, en passant par les chefs corrompus ou les mères inquiètes pour l'avenir de leurs enfants, le ressenti du lecteur permet en quelque sorte de conjurer le vide. C'est ce que je tenterai de présenter dans la suite de ce chapitre : la manière qu'ont les auteurs de rendre visible la réserve et ses occupants tout au moins dans nos littératures pour

---

<sup>199</sup> Jean-Louis Bordeleau, « *Idle No More*, cinq ans plus tard », Ici Côte-Nord, Radio-Canada, 12 décembre 2017, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1072629/mouvement-autochtone-idle-no-more-quebec>>, consulté le 15 février 2022.

<sup>200</sup> François Paré, *Littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 2001, p. 19.

<sup>201</sup> Warren Cariou, *op. cit.*, p. 235.

permettre au lecteur de regarder « en face ce qui pourrait ébranler l'idée vertueuse de soi que met de l'avant le Canada<sup>202</sup> ».

Le personnage de Roméo Cœur-Brisé, dans *Chronique de Kitchike. La grande débarque*, personnifie par exemple la nostalgie d'un monde traditionnel de la forêt et des esprits réveillés par le tambour sacré (*CDKLGD*, p. 29). Le vieux traditionaliste a conscience de cet espace de la forêt qui disparaît au profit de l'urbanisation :

Roméo ne comprenait pas pourquoi ceux de sa race cadastraient l'espace qui leur était assigné ni comment leur cœur pouvait se contenter de quelques pieds carrés. D'année en année, l'espace villageois avait dévoré les bois, autrefois le milieu de vie de son peuple. Chose étrange, plus la forêt laissait place à l'espace urbain, moins ce qui restait des boisés semblait fréquenté. Les jeunes, hypnotisés par les lueurs de la ville, les avaient peu à peu désertés (*CDKLGD*, p. 30).

Dans ce passage, on retrouve l'inquiétude de Yves-Siouï Durand de voir la transmission de la culture se rompre entre les générations, symbolisée par un wampum rompu<sup>203</sup>. Le champ lexical administratif (cadastre, espace villageois, milieu de vie, espace urbain) contraste avec un vocabulaire plus lyrique qu'on peut attribuer à ce vieil homme bouleversé par ce qu'il pressent (ceux de sa race, leur cœur, hypnotisés par les lueurs de la ville). Cette préoccupation de la transmission se retrouve aussi dans *Manikanetish*, par exemple chez le personnage principal de l'enseignante. La narratrice relate ainsi la première rencontre avec les élèves de sa classe de secondaire :

---

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>203</sup> Yves Siouï-Durand, « Kaion'ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d'alliance ou "le grand inconscient résineux" », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 33, no 3, 2003, p. 55-63.

*Eux*. Je les avais imaginés. Des centaines de fois. Sans connaître leur nom, ni leur famille, ni leur histoire. Ni leurs désirs. Une vingtaine d'adolescents, disparates, des gars, des filles, timides et blagueurs. Des adultes en train de naître. Une génération d'enfants qui ont en commun les rues tranquilles sans feux de circulation. Les promenades à la plage sur l'heure tardive, main dans la main. La nostalgie (*M*, p. 13).

En quelques adjectifs, l'auteur qualifie la diversité de cette vingtaine d'adolescents, « adultes en train de naître ». Avec ce « *Eux* », elle annonce le récit qu'elle va nous faire de leur vie, de leur joie et de leur peine au cours d'une année scolaire. Et ce « *Eux* » deviendra Mikuan, Rodrigue, Marc, la mère de Marc, Myriam, Julie, etc.

Ces exemples permettent d'illustrer ce qu'avance Warren Cariou, c'est-à-dire que la littérature permettrait de transformer la vision erronée que l'on a des espaces autochtones et faciliterait la reconnaissance de leur présence pour « établir une nouvelle cartographie de *la terra nullius*<sup>204</sup> ». Il ajoute que les écrivains peuvent donner corps à cette présence en manifestant aux sens du lecteur ce qui est « *déjà là* » et en lui donnant les outils pour voir par-delà les frontières que la colonisation a mises en place<sup>205</sup>. Cette visibilité serait aussi assurée en donnant, dans son cas à la langue anglaise, « des concepts, des rythmes, des accents et des formes qui viennent des Autochtones<sup>206</sup> ». Il me semble que le même processus peut être observé pour la langue

---

<sup>204</sup> Warren Cariou, *op. cit.*, p. 235

<sup>205</sup> *Ibid.*

<sup>206</sup> *Ibid.*

québécoise avec des écrivains autochtones d'expression française tels que Louis-Karl Picard-Siouï et Naomi Fontaine.

Ce lien indéfectible des littératures autochtones francophones avec la société coloniale, on le retrouve dans ce que François Paré définit comme les *petites littératures* qui « partagent un passé colonial qui les détermine profondément et qui mitige toutes leurs relations avec le pouvoir et avec les figures de l'altérité<sup>207</sup> ». Ces *littératures coloniales* seraient toutes profondément habitées par un sentiment de minorisation par rapport au pouvoir qui les a instituées. Paré pose cette question sur laquelle je reviendrai dans le troisième chapitre :

N'est-il pas toujours plus important pour l'écrivain colonial de se faire connaître dans l'espace culturel de la mère patrie? N'est-ce pas dans la médiatisation de cet espace, par une nostalgie de l'humiliation, que les œuvres se lisent et se laissent comprendre<sup>208</sup>?

Le narrateur de *Chroniques de Kitchiké. La grande débarque* apporte une réponse sans équivoque à cette question, quand il énumère dans le roman, avec sarcasme, les nombreux termes dont l'administration coloniale a affublé les Premières Nations sans jamais les consulter. L'absurde de la situation est accentué par le ton ironique et le langage vulgaire qu'il utilise:

Oh! Pardon! J'suis pas politically correct. Maintenant, on doit dire « territoire de ma première Nation ». J'sais pas c'est qui le cave qui a remplacé le mot « réserve » par « Première Nation ». Parce que d'une part,

---

<sup>207</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 28.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 29.

une nation, c'est pas un territoire, c'est un peuple. Pis une communauté, c'est pas un peuple à elle seule. Asteure, y'a autant de nations que de villages. Pis en plus, elles sont toutes « premières », pour être sûr de pas froisser personne en les numérotant, comme les vieux traités que les autorités britanniques nous ont rentrés dans le derrière – sans lubrifiant – les uns après les autres (*CDKLGD*, p. 92).

Littératures coloniales ou postcoloniales, ces concepts pour étudier les littératures autochtones sont toutefois contestées. Si Thomas King envisage celui de « littérature postcoloniale », car il aurait l'avantage de supposer que les littératures autochtones ont autre chose à offrir dans l'arène littéraire que les littératures canadiennes<sup>209</sup>, il le rejette rapidement, le considérant comme eurocentriste. Selon lui, il faudrait trouver des termes et des concepts pour décrire les littératures autochtones qui ne privilégieraient pas le lien avec l'arrivée des Européens en Amérique. King propose ainsi les concepts de littérature « associative » et de littérature « polémique » qui, je le pense, apportent un éclairage neuf sur les textes à l'étude et permettent de sortir des concepts liés à la période coloniale.

### 2.1.2 Littérature « polémique »

La littérature polémique, telle que la définit Thomas King, renverrait à une littérature qui peut exister autant en langue autochtone qu'en langue anglaise, française ou dans tout autres langues européennes, mais qui s'intéresse au choc entre les cultures

---

<sup>209</sup> Thomas King, « Godzilla contre le postcolonial », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 29.

autochtones et allochtones, ou bien qui privilégie les valeurs autochtones plutôt que celles des non-Autochtones :

[...] la littérature polémique fait la chronique des impositions (politiques, sociales et scientifiques) vécues par les communautés autochtones, en plus de parler des méthodes de résistance utilisées par les peuples autochtones afin de maintenir à la fois leurs cultures et leurs communautés<sup>210</sup>.

On peut retrouver les marques de cette « littérature polémique » dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, notamment dans le constat que fait Pierre Wabush de la situation absurde dans laquelle se trouve sa communauté en faisant référence aux Traités numérotés signés par les Premières Nations avec la Couronne du Canada entre 1871 et 1921 :

Nous, on n'a pas eu droit aux numéros, parce qu'on se faisait déjà fourrer par les Français. Pis quatre cents ans plus tard, on a encore leur baguette au fond de la gorge pendant que les British nous baisent de l'autre bord. Ça, c'est nous. Kitchike, MILF du plus ancien gang bang colonial que la terre ait porté (*CDKLGD*, p. 93).

L'utilisation d'un langage vulgaire traduit ici la frustration du narrateur en même temps qu'elle marque l'esprit du lecteur : les convenances et la politesse ne sont plus appropriées. Ce procédé n'est pas sans rappeler la notion de carnavalisation établie par Mikhaïl Bakhtine, pour expliquer l'introduction subversive de la culture populaire dans la littérature bourgeoise<sup>211</sup>. Dans un autre passage écrit dans un style plus proche du conte que du roman réaliste, Picard-Sioui utilise le cliché et le stéréotype pour décrire

---

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>211</sup> André Belleau, *op. cit.*, p. 142.

des Blancs tenant des propos racistes en présence d'un jeune enfant autochtone sorti de la réserve pour acheter de la viande dans la ville voisine :

Pendant ce temps, dans la ville avoisinante, Monsieur Dents entra chez Monsieur Viande où il fut étonné d'apercevoir une longue file s'allongeant devant le petit comptoir de commerce. Il remarqua le teint généralement basané de la foule, en déduit qu'il s'agissait d'indiens de la réserve, puis crût reconnaître plusieurs de ses clients sans pouvoir les identifier par leur nom (*CDKLGD*, p. 49).

Le jeune enfant qui attend son tour dans cette file au « teint généralement basané » répondra ceci à Monsieur Dents et Monsieur Viande qui se demandent pourquoi « ces gens » ne vont pas chasser plutôt que de prendre la viande « élevée par nos fermiers » : « Maman dit pu rien à chasser à Kitchike. Blancs tout rasé forêt pour élever bêtes steak haché (*CDKLGD*, p. 53) ». Par la bouche d'un petit garçon, l'auteur retourne les préjugés racistes contre ceux qui les profèrent et il les ridiculise.

Dans *Manikanetish*, ce qui est pensé comme la véritable culture innue est souvent relatif à une vie traditionnelle vécue dans la forêt, comme on le constate dans ce passage où la narratrice tente d'expliquer son admiration pour un homme qui les accueille, elle et ses élèves, lors d'un séjour dans le *Nutshimit* :

C'était un Innu qui vivait la vie d'un Innu. Lorsqu'il enfilait son lourd manteau cousu en toile brodée et fait sur mesure pour ses épaules. Lorsqu'il conduisait fiévreusement son ski-doo, fusil en bandoulière sur le dos, suivant des pistes ensevelies par la neige et la glace. Lorsqu'il installait des collets à quelques milles de son chalet, confiant (*M*, p. 105).

La narratrice se compare à ce qu'elle semble considérer comme un idéal culturel et constate qu'elle y est étrangère :

J'avais souvent entendu parler de Nutshimit, je me l'étais souvent imaginé. Ses paysages vierges à perte de vue. Aux quatre directions. Le vent, le froid, l'étendue et le silence. C'est la première fois que je poserais les pieds sur le territoire de mes ancêtres (*M*, p. 104).

La comparaison avec le monde traditionnel innu est l'occasion pour la narratrice de prendre conscience de son acculturation, mais fait la démonstration en même temps de sa volonté de se réapproprier cette culture grâce à l'enseignement des anciens et à l'aide de ses élèves qui sont accoutumés à la vie en forêt (*M*, p. 105). L'histoire de cette école, Manikanetish (*M*, p. 18), implantée dans la réserve 20 ans plus tôt, est déjà le témoignage de la reconstruction d'une communauté qui a souffert du système des pensionnats autochtones pensés par le gouvernement colonial de Macdonald<sup>212</sup>. De même, quand l'enseignante accepte en classe de prier pour soulager la peine de ses élèves qui viennent de perdre une camarade, c'est en innu-aimun que l'on récite le Notre père :

*Nutauinan, Tshin uashkut ka tain*  
*Tshima tshitimauenitakanit tshitishinikashun,*  
*Tshima papanit tshitipaitsheun eshpish pishitshikuin nete*  
*Uashkut Tshima it ute assit* (*M*, p. 83).

---

<sup>212</sup> Commission de vérité et réconciliation du Canada, *Honorer la vérité, Réconcilier pour l'avenir. Sommaire du rapport final*, [fichier PDF], Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2015, P. 3.

Ce Notre père en innu-aimun est une autre manifestation de la réappropriation de sa langue par la narratrice et ses élèves, à moins que ce ne soit, pour l'autrice, un moyen de montrer la mixité des cultures chrétienne et innue. Cela dit, *Manikanetish* a peut-être davantage les caractéristiques de ce que Thomas King désigne comme littérature « associative », alors que *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* nous semble mieux se définir avec les concepts de littérature postcoloniale et de littérature « polémique ». Le concept de « littérature associative » offrant entre autres la possibilité d'analyser les représentations de la vie quotidienne dans le roman.

### 2.1.3 Littérature « associative »

En effet, l'écriture en apparence simple, les phrases courtes, rarement subordonnées, pour décrire les paysages et les personnages dans *Manikanetish* s'apparentent davantage à une littérature que Thomas King qualifie d'« associative <sup>213</sup>». Il s'agit selon lui d'une littérature qui se concentrerait sur les activités de la vie quotidienne, avec une intrigue romanesque dépouillée « qui ignore les points culminants et les résolutions si répandus et valorisés dans la littérature non autochtone<sup>214</sup> ». Ce style d'écriture, sobre et descriptif, qui privilégie les tableaux de la vie quotidienne, n'est toutefois pas exempt de fortes émotions. C'est le cas dans le roman de Fontaine lors de ce passage où, au moment du décès de la mère de Marc, la narratrice se remémore quand elle est entrée en conflit avec lui pour qu'il étudie :

---

<sup>213</sup> Thomas King, *op. cit.*, p. 33.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 34.

Une boule a monté à ma gorge et je ne l'ai pas laissé s'échapper. Dans ma pensée, des fragments se sont entremêlés. Marc qui dort dans ma classe. Marc que je culpabilise pour un devoir non remis. Marc en train d'affirmer comment il déteste le français parce qu'il n'y comprend rien. Marc parti à Québec sans savoir si... Marc qui n'est pas là aujourd'hui. Sa voix tout juste muée et ses joues enfantines. Marc qui devra troquer ses éternels pantalons de jogging pour enfiler un costume noir. Porter de ses bras d'adolescent le cercueil de sa mère (*M*, p. 40).

La description de ces fragments de mémoire dans un rythme saccadé, sans mots de liaison ni adjectifs qualifiant l'émotion, permet de transmettre au lecteur cette culpabilité grandissante que ressent l'enseignante. La littérature « associative », en plus de permettre d'analyser la représentation du quotidien, ici d'une enseignante et de ses élèves, serait aussi pour les lecteurs autochtones un moyen de rappeler la persistance des valeurs de leurs cultures et renforcerait l'idée selon laquelle, en plus d'un passé riche transmis par la littérature orale et l'histoire traditionnelle, ils auraient un présent où leurs cultures perdurent et « un avenir viable, qui pourrait bien se structurer autour de la renaissance – événement majeur – des langues, de la philosophie et de la spiritualité<sup>215</sup> ».

Dans ses romans, Naomi Fontaine présente la communauté innue de Uashat, y décrivant la vie quotidienne et les relations humaines sans jugement et sans attaque frontale envers le système colonial. La simple mise en avant des nombreux personnages et de leur vécu suffit. Les Innus, et en particulier les élèves de la classe de Yammie, ne sont pas décrits comme des victimes passives : chacun essaye à sa façon de surmonter les épreuves et quand l'un d'entre eux vit des moments particulièrement difficiles, les autres sont solidaires de sa détresse. De plus, à aucun moment la narratrice ne met de

---

<sup>215</sup> *Ibid.*

l'avant la supériorité de la culture innue ni ne laisse entendre que les maux qui assaillent ces jeunes viendraient uniquement des effets de la colonisation. Cette description correspond donc bien au concept de littérature « associative », en ce sens que la description du quotidien suffit à montrer la persistance de la culture innue dans la modernité.

Comme l'explique King, contrairement à « postcolonial », les termes « polémique » et « associatif », « ne cherchent ni à fixer une chronologie ni à ouvrir ou à fermer les frontières de la littérature <sup>216</sup>». Ces termes ont surtout l'avantage de ne pas avoir de lien avec l'arrivée des Européens et les débuts de la colonisation, permettant à l'écrivain autochtone de se redéfinir non pas tel qu'on l'a défini à son insu, mais tel qu'il souhaite se définir lui-même.

## 2.2 Lieu et temps de la réserve

### 2.2.1 Chronotope et Ohtehra'

Dans sa critique de l'essai de Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Guy Sioui-Durand mentionne le mot wendat *ohterah'* qui exprimerait une indivisibilité entre les conceptions de la vie et de l'imaginaire, ainsi que du temps et de l'espace<sup>217</sup>. Ces références à l'Ohterah' rappellent le concept d'indissolubilité du temps et de l'espace élaboré par Mikhaïl Bakhtine, que ce dernier a emprunté à la science médicale,

---

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>217</sup> Guy Sioui-Durand, Compte rendu de « *Place aux littératures autochtones* de Simon Harel », *Spirale*, no 261, 2017, p. 59-61.

soit le « chronotope »<sup>218</sup>. Dans le chronotope de l'art littéraire, écrit Bakhtine, s'opère la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret :

Le temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet, de l'Histoire. Les indices du temps se découvrent dans l'espace, celui-ci est perçu et mesuré d'après le temps<sup>219</sup>.

Un article de Guy Sioui-Durand intitulé « Le ré-ensauvagement par l'art<sup>220</sup> » permet une description plus précise de ce concept qu'il écrit alors « Ohtehra'<sup>221</sup> ». L'Ohtehra' étant un terme iroquoien qui signifierait « soutien » ou « fondement » et renverrait à cette vision circulaire et globale du monde qui inciterait « à circuler dans tous les territoires, géographiques comme artistiques<sup>222</sup> ». Pour la suite, dans le cadre de ce mémoire, je conserverai la graphie *Ohtehra'*. Sioui-Durand évoque l'antinomie entre les conceptions de l'historicité « européen-centriste » fondée sur la mesure du temps et celle autochtone construite sur une temporalité circulaire et mythologique. Il me semble intéressant de rapprocher ces deux concepts d'Ohtehra' et de chronotope et de voir de quelle façon ils apparaissent dans mes deux textes à l'étude.

Dans l'incipit de *Manikanetish*, on peut déjà percevoir cette notion de pensée circulaire: « Revenir est la fatalité », (*M*, p. 9). Alors que le troisième paragraphe

---

<sup>218</sup> Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*

<sup>219</sup> *Ibid.*, *op. cit.*, p. 237.

<sup>220</sup> Guy Sioui-Durand, « Le ré-ensauvagement par l'art. Le vieil indien, les pommes rouges et les chasseurs-chamanes-guerriers », *Captures*, [fichier PDF] vol. 3, no 1, 2018, 14 p.

<sup>221</sup> *Ibid.*

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 13.

évoque l'exil, hors de la réserve, de la mère de la narratrice qui a quitté Uashat pour Québec, l'incipit commence et termine par le retour de la narratrice : « Ils disent que le retour est le chemin des exilés. Je n'ai pas choisi de partir. Quinze ans plus tard, je reviens et constate que les choses ont changé » (*M*, p. 10). Un autre passage illustre plutôt cette idée de l'indissolubilité de l'espace et du temps :

L'automne n'est ni rouge ni orange, comme au sud. Il est vert foncé avec des tâches jaunes. Je repense à ma colère envers mon élève. Je comprends un peu mieux la sienne. Deux perdrix tuées sur le bord de la route. Une frappée sur la tête, l'autre sur le ventre (*M*, p. 29).

La description de l'espace par la couleur « vert foncé » rend difficile l'observation du temps qui passe. Le tableau des perdrix tuées rend compte de l'instant présent à la manière d'un haïku. Dans un autre passage, *Week-end*, la narratrice est enfermée dans un temps trop court pour retrouver sa culture. Toutefois, il y a cette indication que la forêt est un lieu de culture contrairement à l'opposition culture/nature qu'on retrouve dans la pensée occidentale, une autre tendance évoquée par Sioui-Durand quand il définit l'Ohtehra'. La narratrice comprend que : « Deux jours dans cette forêt, ce n'est pas suffisant. Pas assez long pour me réapproprier ce que j'ai quitté dans l'enfance, (*M*, p. 31) ». Plus loin, dans les fragments intitulés *Nutshimit* ou *Shaputuan*, ce sont ses élèves qui apprendront à la narratrice comment se comporter dans la forêt et donc hors des frontières de la classe et de la réserve :

Ils m'ont appris comment tenir une carabine et viser la tête de la perdrix, comment m'habiller pour ne pas me geler les pieds et le plaisir de se raconter nos vies, à la lueur des chandelles, entre voisins de lit, dans le chalet des filles (*M*, p. 106).

Sortir de la réserve et entrer dans la forêt permet d'apprendre autre chose que dans une classe ou sur une scène de théâtre. De plus, quand on se retrouve dans le Nutshimit en plein hiver, on s'éloigne de son quotidien, ce qui permet de se retrouver soi, comme l'écrit ici Fontaine :

Nous étions ailleurs. Très loin des livres et des bureaux. Très loin des réseaux sociaux et des commérages de la réserve. Très loin de la souffrance et des drames familiaux. Plus loin encore que tous les endroits où j'avais déposé les pieds. Et pourtant nous étions si près. Si près de soi (*M*, p. 106).

Enfin, être avec les élèves en classe ou dans le Nutshimit permet de vivre des moments de joie à l'abri de la réserve. Ce sont les liens tissés avec ces enfants qui créent un espace d'ouverture :

La classe entière a éclaté de rire. Elle aussi. Ces éclats m'ont bercée. Je les ai enregistrés dans ma tête. Et les yeux en demi-lune, et les grands sourires éclairant les visages de mes élèves, et les têtes qui basculent vers l'arrière, comme si rire était davantage une question de posture que d'humour bien placé. Pour la première fois depuis le début de l'année, ils me faisaient une place dans leur univers, (*M*, p. 55).

Ce moment contraste avec la solitude de l'enseignante, quand elle se trouve hors de la réserve, dans son appartement : « *Seule*. L'appartement que j'habite est situé en ville, à cinq minutes de la réserve. Il y fait très sombre. Peu de fenêtres (*M*, p. 45) ». Ce va-et-vient dans et hors de la réserve permet au lecteur de comprendre l'univers de la narratrice : dans le Nutshimit, elle n'est jamais seule, dans la réserve, elle n'est jamais seule, parce que ces lieux sont toujours habités, par ses élèves bien sûr, mais aussi par la culture innue qu'elle avoue elle-même ne pas maîtriser. La solitude, survient quand elle est « en ville », dans son appartement. L'espace autochtone n'est plus comme l'écrit Warren Cariou cette « chose que la mentalité coloniale ne retient absolument

pas<sup>223</sup> », un espace vide, mais bien un lieu où les liens entre la communauté et le territoire, entre le temps et l'espace sont créateurs de joie, d'espoir.

Dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, ce jeu entre l'extérieur et l'intérieur de la réserve permet aussi de créer un moment nostalgique du temps où existait le mouvement, le nomadisme. Le temps d'avant cette vie sédentaire imposée dans la réserve, dans la maison comme dans la classe, est incarné par une grand-mère innue prisonnière d'une maison menaçante :

Elle s'arrêta prise de panique. À l'autre bout du couloir. Les carreaux de la marqueterie se mirent à vibrer, à se soulever, à tourner sur eux-mêmes. Un à un, ils commencèrent à voler dans sa direction à une vitesse fracassante... Enfermée dans cette maison, loin du regard du Maître, si loin des routes migratoires, atrophiée dans cette réserve de béton (*CDKLGD*, p. 80).

Encore dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, quand le personnage surnaturel de Yawendara entre dans le *Wampum café*, elle crée une « bulle-univers » à l'extérieur de laquelle le monde s'arrête et à l'intérieur de laquelle le jeune musicien, Teandishru', a une prise de conscience :

Une larme glissa le long de ses cils, puis s'en détacha pour chuter lentement, longuement, vers son bol de soupe. Lorsqu'elle atteignit finalement le bouillon, un son sourd et grave se fit entendre. Une onde de choc retentit dans la pièce, créant une bulle d'immobilité dans laquelle tous se trouvèrent pris, figés. Tous sauf Yawendara et le musicien ... Il se surprit à songer à

---

<sup>223</sup> Warren Cariou, « À l'extrême marge : la poétique autochtone en tant que résurgence du lieu », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 235.

son grand-père. Un souvenir, une sensation précise, distincte (*CDKLGD*, p. 118).

Cette prise de conscience permet à Teandishru' de « se libérer de ses chaînes » (*CKLGD*, p. 123) en retrouvant le lien brisé avec ses ancêtres. Le personnage peut aller au-delà de ces barrières invisibles créées par le système colonial incarné par les réserves, il surpasse même les catégories littéraires « eurocentrées » comme l'écrit Thomas King. S'en suit dans le roman un dialogue évocateur entre Teandishiru' et Yawendara :

- Et pour les légendes? Pour toutes nos histoires qui nous sont transmises depuis des siècles et qui n'ont pas d'auteurs?
- Je l'ignore. Peut-être que ce sont des mondes plus durables, des univers stabilisés, en autarcie, qui n'ont pas besoin d'un créateur pour les alimenter. Parce qu'il se trouve au sommet de l'échelle de conscience... Ma tête va exploser! Tu es prêt?
- ...
- Ne t'en fais pas pour le décollage. Mais méfie-toi de l'atterrissage. Une fois que tu as percé une brèche dans le toit du monde, tu te retrouves en chute libre (*CDKLGD*, p. 124).

Dans cette dernière tirade, on peut lire deux références importantes pour l'auteur déjà mentionnées, soit la capacité de l'art autochtone de faire violence à « l'hégémonie coloniale<sup>224</sup> », ainsi que le lien avec la légende wendate, dans laquelle une femme tombée du ciel est à l'origine du monde<sup>225</sup>. L'imaginaire wendat, à travers le

---

<sup>224</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, « Préface », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 5-8.

<sup>225</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, *La femme venue du ciel. Mythe wendat de la création*, Wendake, Hannenorak, 2016 [2011], 60 p.

personnage de Yawendara ou la pensée nomade, à travers celui d'Élizabeth qui est innue, permettent de faire éclater les frontières qui oppressent et condamnent à l'immobilisme. De la même façon, la littérature française dans *Manikanetish*, introduite par la pièce de théâtre *Le Cid* de Corneille permet de fragiliser ces frontières. Le soir de la représentation, la narratrice constate que familles et élèves sont réunis. Le temps est conjugué au présent comme au passé, ce qui permet un mouvement de va-et-vient entre l'instant et le parcours accompli :

Soir de représentation. Derrière le rideau, j'entendais les chuchotements du public et les cris des enfants. Nous avons convenu du vendredi entre le bal et les évaluations de fin d'année. La troupe avait vendu des billets au coût de dix dollars à leur famille et amis. Deux cent cinquante en tout. Ça m'avait surprise. Une salle comble pour la première représentation théâtrale de notre école (*M*, p. 131).

Salle comble. La scène est le lieu où l'enseignante peut conclure sur le parcours de ses élèves et sur ce qu'ils lui ont apporté. C'est aussi le lieu où l'enseignante exprime la fierté qu'elle a pour ses élèves. Et cette scène est finalement le dernier lieu où le héros exprime sa vision du monde, comme le présentait Mikhaïl Bakhtine au sujet du « locuteur du roman ». Finalement, quand la narratrice se questionne sur le sens à donner au choix de la pièce du *Cid*, elle comprend qu'en amenant ses élèves loin d'eux, elle leur a permis de se trouver et de défaire la clôture désuète et immobile qu'est la réserve (*M*, p. 13), comme on le constate dans la citation qui suit :

Quel sens devait-on trouver à ses alexandrins dits tout haut par des jeunes Innus déguisés en Espagnols? L'ancienne tragédie venue rejoindre les nôtres. L'amour bafoué d'une femme. Je réalisais enfin ce que je leur avais demandé, il y a quelques mois (*M*, p. 132).

La narratrice de *Manikanetish* comme ceux de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* pourraient être qualifiés de héros problématiques en référence à Georges Lukács<sup>226</sup>, mais, par bien d'autres aspects, certains seraient aussi proches d'un personnage des mythologies autochtones : le Trickster.

### 2.2.2 Héros problématique ou Trickster?

Dans son essai *Théorie du roman*, Georges Lukács, un des pères de la sociocritique, caractérise ainsi le héros problématique, soit la représentation d'un individu à la recherche de « valeurs authentiques » dans un monde « dégradé » avec lequel il est en rupture :

L'état de héros est devenu de la sorte polémique et problématique; il ne constitue plus la forme naturelle de l'existence dans la sphère des essences, mais un effort pour s'élever au-dessus de ce qui est purement humain, masse ou instincts<sup>227</sup>.

Selon Lukács, dans le roman moderne, le destin du monde serait ce qui donne un sens aux évènements et, en étant porteur de ce destin, le héros, plutôt que de s'isoler, s'attacherait à un réseau de liens indissolubles à la communauté « dont le sort se cristallise dans sa propre vie<sup>228</sup> ». Pour Lucien Goldmann, spécialiste de Lukács :

---

<sup>226</sup> Georges Lukács, *op. cit.*

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 61.

Le héros du roman est un être problématique, un fou ou un criminel, parce qu'il cherche toujours des valeurs absolues sans les connaître et les vivre intégralement et sans pouvoir, par cela même, les approcher. Une recherche qui progresse toujours sans jamais avancer, un mouvement que Lukács a défini par la formule : « le chemin est fini, le voyage est commencé »<sup>229</sup>.

Cette recherche de valeurs absolues s'incarne chez la narratrice de *Manikanetish* par de grandes ambitions pour ses élèves, alors qu'elle dit vouloir leur apprendre à dépasser les frontières imposées par la réserve (*M*, p. 13). Toutefois, cet absolu sera confronté à la réalité : la narratrice n'empêchera pas le suicide d'une de ses élèves, la mort de la mère de Marc et l'aversion de certains pour le français. Il en va de même pour Pierre Wabush qui commence sa quête pour détrôner le chef corrompu de Kitchike dans l'espoir de sauver les enfants des effets néfastes de ce « no man's land de réserve » (*CDKLGD*, p. 14). Yammie comme Pierre Wabush illustrent les caractéristiques du héros problématique, ce qui justifierait le choix du genre romanesque d'après Goldmann, lui qui affirme que pour qu'il y ait roman, il faut une opposition radicale entre l'individu et la société<sup>230</sup>. Encore une fois, Pierre Wabush incarne avec toute sa force tragique et vulgaire, cette opposition radicale :

Parce que même sans Saint-Ours, ça demeure ça, Kitchike. Y'a pas de place pour les parias, icitte. Soit tu baisses la tête pis tu fermes ta gueule, soit tu déclisses d'la communauté. Y'a pas d'option C, à moins d'être un vieux débile. Mais moi, j'vais pas m'expatrier. J'vais rester icitte pour rappeler à tous les crosseurs de vice-rois d'fond de réserve qu'on les checke. M'en vas être le Batman des pauvres, l'ombudsman autoproclamé des déshérités, le foutu Trickster des mythes (*CDKLGD*, p. 168).

---

<sup>229</sup> Lucien Goldmann, « Introduction aux premiers écrits de Lukács », dans Georges Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1968, p. 176.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 171.

Tout en incarnant ce héros problématique pensé par Lukács et largement présent dans la critique littéraire occidentale, Pierre Wabush pourrait aussi incarner ce « Trickster » des mythes autochtones d'Amérique du Nord. Dans son article sur « le ré-ensauvagement par l'art », Guy Sioui-Durand considère la figure du Trickster, issue des formes mythologiques, littéraires et visuelles de l'oralité qu'on retrouve dans le concept d'Ohtehra', pour l'analyse des œuvres autochtones. Le Trickster, écrit-il, est un personnage dont « les ruses et filouteries » sont issues des récits de la mythologie autochtone, incarné par un corbeau sur la côte ouest, par un coyote dans les Plaines ou un carcajou au Nord-Est de l'Amérique<sup>231</sup>. Par exemple, Thomas King met en scène cette figure dans le roman *Green Grass, Running Water*<sup>232</sup> (1993) et Thompson Highway dans la pièce de théâtre *The Rez Sisters*<sup>233</sup> (1986). On retrouve chez Louis-Karl Picard-Sioui cette « ironie mordante mais joyeuse<sup>234</sup> » des aventures du Trickster, dont les pièges tendus aux humains révèlent finalement la recherche d'un monde meilleur et plus juste. Selon Guy Sioui-Durand, le Trickster apparaîtrait dans le travail de nombreux écrivains autochtones et artistes visuels contemporains pour « affronter, déborder et déjouer les stéréotypes de l'indien inventé<sup>235</sup> » comme le fait le plus connu des artistes visuels canadiens autochtones, Kent Monkman, avec son alter ego Miss Chief Eagle Testickle, personnage à la fois autochtone et non-binaire, représenté dans ses tableaux et ses diverses œuvres visuelles<sup>236</sup>.

---

<sup>231</sup> Guy Sioui-Durand, 2018, *op. cit.*, p. 8.

<sup>232</sup> Thomas King, *L'herbe verte, l'eau vive*, traduit de l'anglais par Hugues Leroy, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Compact », 2014, 448 p.

<sup>233</sup> Tomson Highway, *The Rez sisters*, Markham, Fifth House, 1988, 118 p.

<sup>234</sup> Guy Sioui-Durand, 2018, *op. cit.*, p. 8.

<sup>235</sup> *Ibid.*

<sup>236</sup> Kent Monkman, site officiel, en ligne, <<https://www.kentmonkman.com/>>, consulté le 2 mars 2022.

Homme problématique ou Trickster, les narrateurs de *Manikanetish* ou de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* pourraient être considérés comme la personnification d'une complémentarité entre un « ré-ensauvagement », notamment par la présence de la vision circulaire, de la conscience historique et de l'éthique engagée dans l'art autochtone, et ainsi que de nouvelles relations avec les conceptions littéraires occidentales.

### 2.3 Conclusion

J'aimerais ici conclure sur les caractéristiques que pourrait avoir le chronotope de la réserve dans *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*. Ce chronotope serait constitué de clôtures autant physiques que mentales que le narrateur n'aurait de cesse de briser, mué par la mission de sauver sa communauté. Une tension entre passé et présent, entre mouvement et immobilité en fragiliserait les frontières. En son centre, se trouveraient des lieux de rassemblement pour la communauté, par exemple le Gaz bar dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* et la classe pour *Manikanetish*. En dehors de ce chronotope perdurerait la culture traditionnelle localisée dans la forêt et la société coloniale. Des centres au milieu duquel parle le narrateur, préservés de la réserve, celle-ci étant créée et maintenue par la *Loi sur les Indiens*. Ces centres fragiles des cultures de l'exiguïté sont maintenus pour parvenir à exister, à l'abri de la société dominante qui, grâce à la littérature, peut enfin les percevoir. Ce chronotope en tension, cette « bulle-univers » comme l'écrit Louis-Karl Picard-Siouï, quand il met en scène le personnage irréel de Yawendara, pourrait finalement retentir et détruire cette « clôture désuète et immobile (*M*, p. 13) » ainsi que le souhaite la narratrice imaginée par Naomi Fontaine.

En réfléchissant aux concepts littéraires présents dans *Manikanetish* et *Les Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, j'ai pris conscience que cette mixité entre concepts issus des cultures autochtones d'Amérique du Nord et ceux de la culture dominante occidentale exprime bien la polyphonie culturelle qui a longtemps été empêchée, niée, sur ce territoire que constitue aujourd'hui le Québec. Cette polyphonie culturelle se situe quelque part entre américanité et américité. L'américanité<sup>237</sup> étant une façon de comprendre et de conceptualiser une réalité de tous les peuples de ce continent menacé par le modèle dominant des États-Unis. Celui d'américité étant « une idée sociale qui est celle de l'Amérique<sup>238</sup> », signifiant la formulation pour tous les habitants de ce continent d'une vision circulaire du temps et de l'espace pensé en termes de territorialités géopolitiques. Je verrai dans le prochain chapitre de quelle façon Picard-Siouï et Fontaine tentent de rendre visible cette idée sociale de l'Amérique dans les médias et l'institution littéraire au Québec.

---

<sup>237</sup> Jean Morency, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, no 2, 2004, p. 31-58.

<sup>238</sup> Georges E. Siouï, « 1992. La découverte de l'Américité », dans Gérald McMaster et Lee-Ann Marin (dir.), *Indigena. Perspectives autochtones contemporaines*, Hull, Musée canadien des civilisations, 1992, p. 59-69.

### CHAPITRE III

#### DES ROMANS COMME DES WAMPUMS

De quelle manière Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Sioui investissent-ils l'institution littéraire et participent-ils à sa décolonisation? Dans le but de situer leurs œuvres par rapport au concept de littératures de l'exiguïté développé par François Paré<sup>239</sup>, j'analyserai le discours des auteurs dans les médias et la place qu'ils prennent dans l'institution littéraire. Comme on le constate, lors de la promotion de *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, les auteurs ont profité d'une tribune qui leur a permis de parler des enjeux autochtones au Québec ainsi que de mettre de l'avant leurs cultures innue et wendate. Ils dépassaient ainsi le strict cadre littéraire et répondaient à leur rôle « ouvertement politique<sup>240</sup> » d'écrivains de l'exiguïté. À titre d'indication, dans la base de données *Euréka* qui donne accès aux textes intégraux des principaux quotidiens et des mensuels publiés au Québec, on retrouve 268 articles sous le terme « Naomi Fontaine » entre 2017 et 2018, ce qui comprend entre autres des articles sur la parution de l'anthologie *Tracer un chemin/Meshkanatsheu, écrits des premiers peuples*<sup>241</sup>, à laquelle elle a participé, ainsi que des références à l'adaptation de *Kuessipan*<sup>242</sup> au cinéma. Pour « Louis-Karl Picard-Sioui », sur la même période, on recense 59 références qui comprennent aussi des

---

<sup>239</sup> François Paré, *Les Littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 2001 [1992], 230 p.

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>241</sup> Dezutter, Olivier, Fontaine, Naomi, Létourneau, François dir., *Tracer un chemin/Meshkanatsheu, écrits des premiers peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, 183 p.

<sup>242</sup> Naomi Fontaine, *Kuessipan*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017 [2011], 117 p

articles sur le Salon du livre des Premières Nations. On peut donc noter une différence de traitement dans les médias entre les actualités liées aux deux auteurs<sup>243</sup>.

Pour ma part, j'ai choisi deux entrevues qu'ils ont données, la première sur le site de la *Fabrique culturelle*<sup>244</sup>, la seconde sur le site du Cégep Édouard-Montpetit<sup>245</sup>. Bien que Naomi Fontaine ait participé à de nombreuses entrevues pour des médias de premier plan (*Radio-Canada, La Presse, L'Actualité, Le Devoir*, etc.), ainsi que pour de nombreux médias web, cette entrevue réalisée devant des étudiants d'un cégep me semblait à privilégier d'une part parce que Fontaine est enseignante comme sa narratrice et d'autre part parce que je tiens à observer dans ce chapitre comment l'autrice participe activement à l'autochtonisation de l'enseignement. Quant à l'entrevue que Picard-Siouï donne à la *Fabrique culturelle*, elle permet d'aborder des points importants que j'ai exposés dans les chapitres précédents, notamment celui de la vie dans la réserve, de la place des mythologies autochtones dans la littérature québécoise et de ce que c'est que « être écrivain amérindien au Québec<sup>246</sup> ».

Les interventions de Fontaine et Picard-Siouï dans les médias et leur participation active à l'autochtonisation de l'enseignement comme de l'institution littéraire m'ont

---

<sup>243</sup> À souligner que, dans la base de données Euréka, la recherche « Naomi Fontaine » et « film Kuessipan » ne donne toutefois que 4 références.

<sup>244</sup> Télé-Québec, « Louis-Karl Picard-Siouï, créateur en marche », *La fabrique culturelle*, [vidéo], 25 juin 2021, en ligne, <<https://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/13447/louis-karl-picard-siouï-createur-en-marche>>, consulté le 6 décembre 2021.

<sup>245</sup> Cégep Édouard-Montpetit, « Le français vu par Naomi Fontaine », *Les Premiers peuples du Québec*, [vidéo], 15 novembre 2018, en ligne <[https://www.youtube.com/watch?v=CImx\\_o6UvOI](https://www.youtube.com/watch?v=CImx_o6UvOI)>, consulté le 21 novembre 2021.

<sup>246</sup> Pour reprendre le titre de Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec, indianité et création littéraire*, Montréal, HMH, coll. « Les cahiers du Québec, littérature », 2006, 215 p.

paru pouvoir être mis en relation avec l'utilisation du wampum comme le suggèrent des spécialistes tels que Bernard Assiniwi, Guy Sioui-Durand et Yves Sioui-Durand. C'est pourquoi, dans la deuxième partie de ce chapitre, je verrai comment l'utilisation du livre en tant qu'outil mémoriel ou de dialogue, telle que la pratique les auteurs, peut être apparentée à celle des wampums dans les littératures orales des premiers peuples de l'Amérique du Nord-Est. Je ferai un rappel des articles de Bernard Assiniwi qui mentionne dans « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui<sup>247</sup> » que le wampum était utilisé pour remémorer « aux livres vivants » les moments importants d'un récit; de Yves Sioui-Durand qui se représente un wampum rompu pour expliquer la perte de transmission de la culture de ses ancêtres dans « Kaion'ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d'alliance ou "le grand inconscient résineux"<sup>248</sup> » et enfin de Guy Sioui-Durand, pour qui il serait nécessaire de considérer « la substance imaginante<sup>249</sup> », préhistorique et historique que sont les pétroglyphes, les wampums, les codex et les littératures orales transcrites pour comprendre « l'imaginaire artistique et, conséquemment, la littérature contemporaine des Indiens d'Amérique<sup>250</sup> ». Conjointement, je m'appuierai sur le travail de Lucie Robert<sup>251</sup> qui a posé les bases pour la littérature québécoise de l'étude du processus de légitimation. J'expliquerai ainsi comment Fontaine et Picard-Sioui participent à la constitution de l'institution d'une littérature autochtone au Québec grâce aux entrevues qu'ils ont données dans les médias, et grâce démarches auxquelles ils ont participé dans l'institution littéraire,

---

<sup>247</sup> Bernard Assiniwi, « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui », *Vie des arts*, vol. 34, no 137, décembre 1989, p. 46.

<sup>248</sup> Yves Sioui-Durand, « Kaion'ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d'alliance ou "le grand inconscient résineux" », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 33, no 3, 2003, p. 55-63.

<sup>249</sup> Guy Sioui-Durand, compte rendu de « Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, HMH, Cahiers du Québec (collection littérature), 2006, 215p. », *Recherches sociographiques*, vol. 48, no 2, Université Laval, mai-août 2007, p. 185.

<sup>250</sup> *Ibid.*

<sup>251</sup> Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Presses de l'université Laval, 1989, 272 p.

comme la publication d'anthologies<sup>252</sup> ou la création d'organisations comme Kwahiatonhk!<sup>253</sup> et le Salon du livre des Premières Nations (SLPN)<sup>254</sup>.

Par son travail sur les littératures de l'exiguïté, François Paré poursuivait celui de Lucie Robert et Jacques Dubois, qui avaient décrits les modes de fonctionnement de l'institution des littératures majoritaires, soit des « *grandes littératures*<sup>255</sup> ». Dubois a circonscrit quatre mécanismes ayant permis l'avènement de l'institution littéraire française après la Révolution, qui sont : l'enseignement, les regroupements d'écrivains, les éditeurs et les libraires, ainsi que la critique et l'histoire littéraire<sup>256</sup>. Pour sa part, Lucie Robert a libéré ce concept « de son historicité tout à fait européenne<sup>257</sup> » pour l'adapter à l'institutionnalisation de la littérature québécoise. Mentionnant ses débuts au comité de rédaction de la revue franco-ontarienne *Liaison* en 1982, Paré dit avoir été frappé par « le lien sordide, l'histoire de l'indifférence, qui unit l'université et les *petites littératures*, surtout minoritaires<sup>258</sup> ». Citant Lucie Robert qui a écrit que « la littérature est [...] une valeur transitive, accordée au texte de l'extérieur<sup>259</sup> », Paré

---

<sup>252</sup> Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, Isabelle St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, 276 p. et Olivier Dezutter, Naomi Fontaine, Jean-François Létourneau, *Tracer un chemin/Meshkanatsheu. Écrites des Premiers Peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, 183 p.

<sup>253</sup> Kwahiatonhk!, en ligne, <<https://kwahiatonhk.com/>>, consulté le 10 mars 2022.

<sup>254</sup> Julien McEvoy, « Un salon du livre pas comme les autres s'ouvre à Québec », Espaces autochtones, Radio Canada, 21 janvier 2021, en ligne <<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1390374/salon-livre-premieres-nations-louis-karl-picard-sioui-quebec>>, consulté le 18 avril 2021.

<sup>255</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 39.

<sup>256</sup> *Ibid.*

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>259</sup> Lucie Robert, *op. cit.*, p. 4.

comprend que le processus d'institutionnalisation ne peut être perçu par l'écrivain de l'exiguïté que comme « une effraction des discours de l'indifférence qui, au fond, loin de valoriser l'œuvre, serviraient au contraire à la priver, par rapport à des critères venant de l'extérieur, de toute valeur mémoriale<sup>260</sup> ». Nous le verrons dans ce chapitre, à travers les interventions de Picard-Sioui et de Fontaine, le travail des écrivains des littératures autochtones peut être un exemple du retour de la valeur mémoriale des cultures minoritaires dans nos sociétés occidentales. J'exposerai donc dans les prochaines pages comment ces auteurs agissent dans cette institution pour renverser cette indifférence envers les littératures autochtones qui s'apparente à celle dénoncée par Paré au sujet des littératures de l'exiguïté.

### 3.1 L'autochtonisation de l'enseignement

Depuis la publication du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation en 2015, le processus d'autochtonisation de l'éducation prend de l'ampleur comme le soulignent Jean-François Létourneau et Médéric Sioui dans un article paru sur le site du Centre collégial de développement de matériel didactique (CCDMD) en 2019<sup>261</sup>. Selon eux, une véritable communauté de lecteurs, autochtones et non autochtones, est en train de se développer dans les universités et le système collégial québécois. Leur souhait est que les échanges soient nombreux entre professeurs, étudiants, chercheurs et lecteurs afin que ce dialogue permette d'aborder les littératures des Premiers Peuples « de façon pertinente, décomplexée, ce qui contribuerait en un sens à l'autochtonisation

---

<sup>260</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 40.

<sup>261</sup> Jean-François Létourneau et Médéric Sioui, « L'enseignement des littératures des Premiers Peuples : de l'Histoire aux histoires », *Correspondance*, 2019, en ligne, <<https://correspo.ccdmd.qc.ca/document/lenseignement-des-litteratures-des-premiers-peuples-de-lhistoire-aux-histoires>>, consulté le 18 novembre 2021.

des études littéraires<sup>262</sup> ». Ils mentionnent les universités et cégeps qui proposent des programmes et des groupes de recherches qui concernent les études autochtones. C'est le cas à l'Université du Québec à Montréal dont le programme d'Études littéraires vient d'intégrer un cours sur « les littératures inuites et des Premières Nations » ou pour la recherche par le travail du Groupe de recherche interdisciplinaire sur les affirmations autochtones contemporaines (GRIAAC) ou celui du Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique, consacré aux cultures nordiques (québécoise, inuite, scandinave, canadienne-anglaise et finlandaise) et à l'Université de Montréal avec le diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en récits et médias autochtones. Au niveau collégial, citons le plan du collège Ahuntsic d'autochtonisation de l'établissement ou l'institution Kiuna, seul collège autochtone au Québec, qui propose un programme de français priorisant les littératures des Premiers Peuples, ainsi que le Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière (GRÉNOC) du Cégep de Sept-Îles qui publie la revue *Littoral* qui consacre régulièrement des articles aux écrivains et poètes autochtones.

### 3.1.1 Sortir de l'exiguïté

Ces dernières années, les littératures autochtones paraissent sortir de l'exiguïté auxquelles elles étaient condamnées notamment parce que certaines institutions québécoises, comme celles de l'édition et de l'enseignement, semblent leur faire une place qui autoriserait l'aspect « transitif<sup>263</sup> » que pourraient avoir ces littératures.

---

<sup>262</sup> *Ibid.*

<sup>263</sup> Lucie Robert, *op. cit.*, p. 4.

D'autre part, leur enseignement aurait comme bénéfice de transformer l'histoire coloniale. La littérature a en effet la capacité de donner « un visage humain à des réalités historiques abstraites <sup>264</sup> ». C'est ce qu'expriment les co-directeurs de l'anthologie consacrée aux écrits des Premiers Peuples, destinée aux enseignants et étudiants du secondaire et collégial, dont sont Jean-François Létourneau et Naomi Fontaine, *Tracer un chemin/Meshkanatsheu, écrits des Premiers Peuples* :

Nos expériences de lecteurs et d'enseignants de français dans divers contextes nous ont permis de nous forger cette conviction : la littérature, dans ce qu'elle a de meilleur, c'est-à-dire l'humilité des moyens, le silence, l'étrange et indicible relation qui s'établit entre un texte et son lecteur, peut à sa façon combler les trous de mémoire, éveiller la curiosité, faire rêver, non pas pour fuir le réel, mais plutôt pour l'enrichir, pour y revenir en le comprenant mieux<sup>265</sup>.

De ce point de vue, les littératures autochtones seraient capables de transformer la vision du monde du lecteur et, dans le contexte de l'enseignement au secondaire et au collégial, du lecteur en formation. Si Yves Sioui-Durand voit dans l'analogie d'un wampum rompu la perte d'un savoir autochtone<sup>266</sup>, on peut voir dans cette intégration des littératures autochtones à l'enseignement le moyen de renouer les liens.

---

<sup>264</sup> Dezutter, Olivier, Fontaine, Naomi, Létourneau, François dir., *Tracer un chemin, Meshkanatsheu, écrits des Premiers Peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, p. 14.

<sup>265</sup> *Ibid.*

<sup>266</sup> Yves Sioui-Durand, *op. cit.*, p. 55.

### 3.1.2 Le discours de Naomi Fontaine

La présence des écrivains dans les médias est une autre manifestation de l'intérêt grandissant pour ces littératures. Naomi Fontaine, questionnée lors d'une rencontre au Cégep Édouard-Montpetit <sup>267</sup> au sujet de l'anthologie *Tracer un chemin/Meshkanatsheu*<sup>268</sup>, se disait très fière du travail accompli. Elle ajoutait que l'expérience avait transformé ce qu'elle voulait faire de sa vie : « Je veux vraiment me spécialiser en littérature des Premières Nations, parce que je trouve ça primordial que les gens lisent cette littérature. Je veux faire grandir cette littérature<sup>269</sup> ». Elle dit ressentir un devoir d'écrire sur sa communauté.

Au sujet de ce que peut apporter son travail de romancière, Naomi Fontaine comprend qu'il est aussi important pour l'ensemble des Québécois non-autochtones, car « c'est aussi leur Histoire qui y est racontée, leur territoire, leur société, mais avec un regard différent<sup>270</sup> ». Selon Fontaine, dans les littératures autochtones, l'autre devient l'allochtone et c'est une bonne chose que le lecteur québécois puisse se voir dans le regard des Premiers Peuples. Elle conclut cette longue entrevue de plus d'une heure devant les élèves et les enseignants du Cégep Édouard-Montpetit par cet appel à l'ouverture d'esprit du lecteur :

---

<sup>267</sup> Cégep Édouard-Montpetit, « Le français vu par Naomi Fontaine », *op. cit.*

<sup>268</sup> Dezutter, Olivier, Fontaine, Naomi, Létourneau, François dir., *Tracer un chemin, Meshkanatsheu, écrits des premiers peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, 183 p.

<sup>269</sup> Cégep Édouard-Montpetit, « Le français vu par Naomi Fontaine », *op. cit.*

<sup>270</sup> *Ibid.*

La plus belle façon d’entrer dans une culture, c’est avec humilité. C’est d’essayer de se défaire de ses préjugés. Se dire : moi, je ne sais rien de ces gens-là, mais ce que je sais, c’est que ce qu’on m’a appris dans les livres d’Histoire est faux. C’est pas ça la réalité. C’est pas ça les Innus, c’est beaucoup plus complexe. Peut-être même qu’on m’a menti. Ça va jusque-là, l’Histoire coloniale<sup>271</sup>.

Pour Fontaine, entrer dans une culture humblement, c’est se rendre compte qu’on a beaucoup de choses à y prendre comme à y apprendre. Dans ce processus, la littérature permettrait de lutter contre l’ignorance et le mensonge. Depuis son premier roman, *Kuessipan*, paru en 2011 jusqu’au plus récent, *Shuni*, paru en 2019, l’auteur parle de la vie dans les réserves, une réalité absente du discours médiatique sinon en termes négatifs quand surviennent des drames humains ou des conflits. Citée par Chantal Guy dans *La Presse* en 2011, elle disait être contre les réserves :

Oui, je crois que cela aurait été mieux s’il n’y en avait jamais eu, j’estime que c’est une idée injuste, que ce n’est pas une manière de vivre. Mais si on les abolissait, les premiers qui seraient contre ce serait les Innus. Et pourtant, je veux revenir enseigner ici, parce que je sais qu’il y a quelque chose à faire, et que c’est quand même mon village. C’est chez-moi<sup>272</sup>.

En 2018 au Cégep Édouard-Montpetit, elle revient sur ce sujet : « C’est pas un choix, la réserve!<sup>273</sup> », rappelle-t-elle. Malgré tout, ce lieu clos serait perçu comme une sorte de protection contre la haine des autres et les Innus se seraient « enfermés de

---

<sup>271</sup> *Ibid.*

<sup>272</sup> Chantal Guy, « Naomi Fontaine : bons baisers de la réserve », *Le Devoir*, 13 mai 2011, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201105/13/01-4399063-naomi-fontaine-bons-baisers-de-la-reserve.php>>, consulté 22 novembre 2021.

<sup>273</sup> Cégep Édouard-Montpetit, « Le français vu par Naomi Fontaine », *op. cit.*

l'intérieur<sup>274</sup> ». L'autrice remarque encore : « Le gouvernement a bien fait ça, parce que quand on a enlevé la clôture, la clôture était encore là. Elle était dans la tête des gens.<sup>275</sup> » Pour Fontaine, sortir de la réserve sera un long chemin de libération. Toutefois, ce sera aux Innus de décider quand ils voudront en sortir, pas aux gouvernements. L'autrice rappelle donc dans cette entrevue les problèmes actuels des réserves qu'elle appelle aussi « communautés », tout en encourageant les non-autochtones à s'ouvrir à sa culture maternelle, la culture innue. La promotion de *Manikanetish* lui permet donc aussi de rappeler le changement de perspective qu'elle insinue dans la littérature : dans ses romans, l'Autre, c'est le Blanc.

En tant qu'enseignante, écrivaine et éditrice, Fontaine est une actrice de premier plan dans l'autochtonisation de l'enseignement au Québec. Elle utilise sa renommée et ses nombreux talents pour faire connaître les enjeux des Premiers Peuples. Cette entrevue démontre qu'elle a tout à fait conscience du rôle d'ambassadrice qu'elle joue pour sa communauté face à la société québécoise. De la même façon, Louis-Karl Picard-Siouï agit dans l'institution littéraire pour rendre visible l'art et les littératures autochtones auprès du public québécois.

---

<sup>274</sup> *Ibid.*

<sup>275</sup> *Ibid.*

### 3.2 L'institutionnalisation de la littérature autochtone

Si la publication de *Kuessipan* en 2011 est un moment clef dans l'évolution de l'intérêt des lecteurs québécois pour les littératures des Premières Nations<sup>276</sup>, si comme le disait Maurizio Gatti en 2009, dans l'avant-propos de la réédition de *Littérature amérindienne du Québec*<sup>277</sup>, les publications d'auteurs amérindiens se sont alors multipliées pour être de plus en plus étudiés au Canada comme à l'étranger, ces littératures et ces auteurs bénéficient aujourd'hui encore davantage de cet engouement. C'est dans ce contexte d'une évolution constante de l'intérêt pour les littératures autochtones que de nouveaux outils institutionnels, comme la maison d'édition Hannenorak, le Salon du livre des Premières Nations, ou l'organisme Kwahiatonhk! ont vu le jour. Louis-Karl Picard-Siouï est lié à ces organismes tous nés dans les années 2010, dans le giron de la communauté wendate. Au même titre que Fontaine dans l'enseignement, Picard-Siouï est un acteur majeur de l'autochtonisation de l'institution littéraire au Québec.

#### 3.2.1 Le Salon du livre des Premières Nations

Dans un entretien avec Joëlle Papillon, professeure et chercheuse sur les littératures autochtones, Picard-Siouï explique que les débuts de son implication dans l'infrastructure littéraire est née du constat, dans les années 2000, que même si de plus en plus d'auteurs autochtones étaient publiés, leur représentation dans l'institution

---

<sup>276</sup> Daniel Chartier, « La réception critique des littératures autochtones. *Kuessipan* de Naomi Fontaine », dans Dupuis Gilles et Ertler Klaus-Dieter (dir.), *À la carte. Le roman québécois (2010-2015)*, de Frankfurt am Main, Allemagne, Peter Lang, 2017, p. 167-184.

<sup>277</sup> Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*, Bibliothèque québécoise, Montréal, 2009, p. 7.

littéraire québécoise restait insuffisante<sup>278</sup>. Il relate un évènement marquant lors du Salon international du livre de Québec, en 2008 ou 2009 d'après lui<sup>279</sup>, où il assistait avec d'autres auteurs, Joséphine Bacon, Rita Mestokosho, Jean Sioui et Maurizio Gatti, à une table ronde au sujet des Premières Nations. Sur la scène, « trois mâles québécois blancs francophones de souche catholique<sup>280</sup> » répondaient aux questions :

Alors je regarde tour à tour Rita, Joséphine, Jean. Je leur demande de me rassurer : est-ce que je suis le seul à trouver qu'il y a quelque chose qui ne fonctionne pas, ici? On est-tu encore là, dans ce colonialisme-là? On ne peut toujours pas parler pour nous-mêmes. On n'a toujours pas accès au micro<sup>281</sup>?

Pour Picard-Sioui, il est alors devenu évident que les choses ne changeraient pas d'elles-mêmes : il fallait construire « une infrastructure littéraire autochtone francophone<sup>282</sup> » et montrer la présence des auteurs autochtones en créant des moments et des lieux propices à l'épanouissement de cette littérature. En 2006, il avait déjà fondé le cercle d'écriture de Wendake avec le poète Jean Sioui. Puis, encouragé par un de ses professeurs d'anthropologie à l'Université Laval, Louis-Jacques Dorais, il créait en 2008, avec Maurizio Gatti le Carrefour des littératures autochtones et de la francophonie (CILAF) qui permettra d'organiser des rencontres avec des auteurs autochtones de toute la francophonie. Les difficultés rencontrées dans ces années-là ont fait naître l'idée d'un organisme comme Kwahiatonhk! qui ne verrait cependant le jour

---

<sup>278</sup> Louis-Karl Picard-Sioui, Joëlle Papillon, « "Il ne faut pas penser que les choses changent toutes seules". L'Institutionnalisation de la littérature autochtone selon Louis-Karl Picard-Sioui », *Voix plurielles*, vol. 18, no 2, 2021, p. 20-34.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>280</sup> *Ibid.*

<sup>281</sup> *Ibid.*

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 22.

qu'en 2015. En 2011, Daniel Sioui, propriétaire de la librairie Hannenorak, organisait la première édition du Salon du livre des Premières Nations (SLPN) et engageait Picard-Sioui comme animateur. Dans l'entretien qu'il a eu avec Joëlle Papillon<sup>283</sup>, ce dernier explique les difficultés rapidement rencontrées à la deuxième édition : « Bientôt, on s'est rendu compte qu'un évènement annuel, ça exigeait beaucoup d'énergie et on avait très peu de moyens<sup>284</sup> ». C'est pourquoi, pour la troisième édition du SLPN, avec Daniel Sioui et le poète Jean Sioui, ils ont créé un collectif et obtenus une subvention du Conseil des arts du Canada. Épuisés, en 2014, ils n'ont pas fait de salon. C'est le Conseil des arts du Canada qui leur a facilité les démarches pour que l'évènement, le seul du genre au Québec, puisse perdurer, ce qui leur a permis d'aller chercher encore plus de ressources et de fonder en 2015 l'organisme Kwahiatonhk!. Depuis, le SLPN, est un évènement attendu chaque année en novembre à Québec. En 2021, il était de retour en présentiel après la pandémie qui avait imposé des versions virtuelles de plusieurs salons l'année précédente. Ce dernier évènement, a fait l'objet de quelques articles entre autres dans le *Carrefour de Québec*<sup>285</sup>, d'une mention sur le site général de Radio-Canada et d'un article plus complet sur le site Web « Espaces autochtones » de Radio-Canada<sup>286</sup>. Il a finalement profité d'un « écho » au Salon du livre de Montréal, dix jours plus tard<sup>287</sup>. En collaboration avec l'organisme

---

<sup>283</sup> Louis-Karl Picard-Sioui, Joëlle Papillon, *op. cit.*

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 25

<sup>285</sup> Julie Rhéaume, « Le salon du livre des Premières Nations s'amorce », *Le Carrefour de Québec*, 18 novembre 2021, en ligne, <<https://www.carrefourdequebec.com/2021/11/le-salon-du-livre-des-premieres-nations-samorcer/>>, consulté le 12 décembre 2021.

<sup>286</sup> Véronik Picard, « Une 10<sup>e</sup> édition pour le salon du livre des Premières Nations », dans *Espaces autochtones*, Radio-Canada, mis à jour le 16 novembre 2021, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1840160/10e-edition-salon-livre-premieres-nations-kwahiatonhk-quebec>>, consulté le 11 mars 2022.

<sup>287</sup> Espace littératures autochtones, Salon du livre de Montréal, en ligne, <<https://www.salondulivredemontreal.com/projets/kwahiatonhk-salon-du-livre-des-premieres-nations>>, consulté le 12 décembre 2021.

Kwahiatonhk!<sup>288</sup>, le Salon du livre de Montréal a proposé plusieurs rencontres avec divers auteurs, comme Joséphine Bacon, Michel Jean et Jocelyn Sioui.

La dixième édition du SLPN avait une programmation importante à la Maison de la littérature, au Morrin Centre et à la Salle Multi de la capitale<sup>289</sup>. Des dizaines d’auteurs autochtones y participaient et on y faisait une place de choix à des auteurs canadiens-anglais de renom, comme la poète mohawk Janet Rogers et l’écrivain Darrel J. Mcleod, gagnant du Prix du Gouverneur général pour son autobiographie *Mamaskatch*<sup>290</sup>. Jean Sioui, Joséphine Bacon et Yves Sioui-Durand, doyens de la littérature autochtone du Québec, étaient aussi présents, autant que des vedettes comme Michel Jean ou Natasha Kanapé-Fontaine. Une exposition littéraire et visuelle intitulée *Le legs*<sup>291</sup>, explorant les valeurs « immémoriales » des Premières Nations, sous la direction de Louis-Karl Picard-Sioui et Marie-Andrée Gill, présentait les textes et les œuvres visuelles d’une dizaine d’artistes autochtones dont Virginia Pésémapéo-Bordeleau, J. D. Kurtness, Christine Sioui-Wawanoloath, Eruoma Awashish et Martin Loft. Des spectacles littéraires multidisciplinaires mis en scène par le dramaturge Yves Sioui-Durand et réunissant l’univers de Shayne Mendel, Maya Cousineau-Mollen, Darrel McLeod et Jocelyn Sioui, ainsi que la présentation du manifeste poétique *Onweh* avec Joséphine Bacon et Andrée Lévesque-Sioui et la lecture en innu-aimun d’extraits

---

<sup>288</sup> Kwahiatonhk!, organisme à but non lucratif dont la mission est de faire la promotion des auteurs et du livre autochtones, entre autres par la production d’événements littéraires, en ligne, <<https://kwahiatonhk.com/>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>289</sup> Kwahiatonhk!, « 10<sup>e</sup> Salon du livre des Premières Nations », communiqué, en ligne, <[https://kwahiatonhk.com/wp-content/uploads/2021/10/Communique\\_SLPN2021.pdf](https://kwahiatonhk.com/wp-content/uploads/2021/10/Communique_SLPN2021.pdf)>, consulté le 17 novembre 2021.

<sup>290</sup> Darrel J. Mcleod, *Mamaskatch, une initiation crie*, Montréal, VLB éditeur, 2020, 416 p.

<sup>291</sup> Kwahiatonhk!, Exposition *Le legs*, en ligne, <<https://kwahiatonhk.com/exposition-le-legs/>>, consulté le 17 novembre 2021.

de *Je suis une maudite sauvagesse* de An Antane Kapesch par Natasha Kanapé-Fontaine, complétaient la programmation en présentiel<sup>292</sup>.

Selon le communiqué diffusé lors de l'évènement, cette dixième édition du SLPN faisait état de l'avancée des littératures autochtones, montrant les liens forts existant entre les deux plus importantes littératures autochtones d'expression francophone au Québec, les littératures innue et wendate, ainsi que de la capacité des littératures autochtones de transcender les « deux solitudes<sup>293</sup> » au Canada que sont les langues anglaise et française. L'exposition *Le legs* et les spectacles littéraires étaient aussi annoncés comme étant l'expression de la multidisciplinarité et des liens forts que ces littératures entretiennent avec l'oralité. Sur la page Facebook de Kwahiatonhk!, Picard-Sioui remercie les nombreux visiteurs du SLPN qui, selon lui, aurait bénéficié en 2021 du plus fort achalandage de son histoire<sup>294</sup>.

Ceci dit, pour Picard-Sioui, il est évident que la promotion des littératures autochtones dans le cadre du SLPN ou de Kwahiatonhk! doit coïncider avec un meilleur enseignement des littératures autochtones : « Si on veut que la littérature autochtone soit reconnue, si on veut qu'elle existe, il faut qu'elle soit enseignée, rappelle-t-il<sup>295</sup> ». Il rejoint donc ici les propos de Naomi Fontaine citée précédemment et ajoute que, dans ce cas, la légitimation de la littérature autochtone passe forcément

---

<sup>292</sup> Kwahiatonhk!, en ligne, <<https://kwahiatonhk.com/edition-2021/>>, consulté le 8 décembre 2021.

<sup>293</sup> Kwahiatonhk!, « 10<sup>e</sup> Salon du livre des Premières Nations », *op. cit.*

<sup>294</sup> Kwahiatonhk, *Page Facebook du Salon du livre des Premières Nations*, en ligne, <<https://www.facebook.com/salonlivrepn>>, consulté le 7 mars 2022.

<sup>295</sup> Louis-Karl Picard-Sioui et Joëlle Papillon, *op. cit.*, p. 24.

par l'institutionnalisation <sup>296</sup>. C'est pourquoi l'organisme Kwahiatonhk! offre, notamment, des banques bibliographiques pour rassembler toutes les recherches universitaires sur les littératures autochtones francophones et un soutien aux chercheurs et aux professeurs qui les contactent.

Ce bref historique du SLPN avait pour but de montrer comment le travail de Louis-Karl Picard-Sioui a permis de transformer l'infrastructure littéraire. Dans l'analyse de l'entrevue qui suit, l'auteur précise quels autres moyens peuvent être employés pour transformer la littérature dans comme hors du texte.

### 3.2.2 Le discours de Louis-Karl Picard-Sioui

L'entrevue dont il est question est disponible sur la plateforme « La fabrique culturelle » de Télé-Québec<sup>297</sup>. Elle est réalisée par Mario Picard, tournée sur la réserve de Wendake en juin 2021. Je l'ai choisie parce que Louis-Karl Picard-Sioui s'y exprime sur ce qu'il a voulu faire avec *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, mais aussi parce qu'il y est question des mythologies et de la survie des langues autochtones. L'auteur explique d'abord que la création de la réserve imaginaire de Kitchike répondait à un besoin de représenter sa communauté :

L'univers de Kitchike est un univers satirique, c'était voulu comme ça pour différentes raisons : un, parce qu'on a besoin de rire de nous, et deux parce qu'on n'a pas de place à l'imaginaire même dans nos communautés où il y

---

<sup>296</sup> *Ibid.*

<sup>297</sup> Télé-Québec, « Louis-Karl Picard-Sioui, créateur en marche », *op. cit.*

a une omerta sur bien des sujets. L'humour, justement, nous permet de dédramatiser et de nous poser des questions<sup>298</sup>.

Ce qu'il espérait avec la création de cette réserve fictive, c'est que le lecteur, « Monsieur et Madame tout le monde », puisse comprendre comment on se sent quand on vit dans une réserve. Il a pris, dit-il, des légendes urbaines, des anecdotes que l'on entendrait dans les communautés du sud du Québec pour en faire un « melting-pot », une réserve plus grande que nature. Dans *Les chroniques de Kitchike. La grande débarque*, comme dans l'ensemble de son œuvre, l'auteur wendat se permet de mettre en récit les mythologies des Premières Nations. Il en commente ainsi les raisons :

On a des mythologies millénaires riches. Pourquoi c'est faire que tout ce qu'on lit, c'est basé sur la mythologie grecque? La mythologie égyptienne? La mythologie nordique ? On n'est pas en Eurasie, on est en Amérique du Nord. Où est la place de nos histoires dans notre propre pays? On les entend pas. Alors il faut les dire et avant tout, pour nos propres gens, pour qu'ils se les réapproprient. En même temps, si ça plaît à nos voisins, tant mieux : on va pouvoir mieux se comprendre<sup>299</sup>.

D'après lui, la revitalisation culturelle des communautés autochtones serait un travail de longue haleine tant sont grandes « les forces d'homogénéisation occidentales<sup>300</sup> », qu'elles soient francophones ou anglophones. Il explique qu'il est difficile d'être Autochtone au Québec et qu'il se fait un devoir de « combattre », notamment pour la survie de la langue wendate :

---

<sup>298</sup> *Ibid.*

<sup>299</sup> *Ibid.*

<sup>300</sup> *Ibid.*

Les lois nous empêchent de faire bien des choses. Le monde n'est pas pensé pour nous, donc faut se battre. C'est un devoir de faire honneur à tes ancêtres, un devoir envers ceux qui se sont battus, qui ont existé. C'est même un devoir envers l'humanité, parce que la langue wendate est pas parlée sur aucune autre planète et sur aucun autre continent<sup>301</sup>.

Il ajoute que le français ne serait pas en danger d'extinction puisque c'est une langue coloniale parlée partout dans le monde. Est-ce que le français peut sombrer dans l'oubli au Québec? « Peut-être dans 200 ans, si rien n'est fait aujourd'hui », suppose-t-il. Mais d'après lui, pour ce qui est des langues autochtones : « C'est demain matin qu'elles risquent de disparaître si l'on ne prend pas des mesures ». Et ce serait la responsabilité des Autochtones comme des allochtones de sauvegarder « ces trésors de l'humanité » que sont les langues autochtones de l'Amérique du Nord. Il termine cette entrevue par cette affirmation : « Tous les peuples ont quelque chose à apporter à notre monde<sup>302</sup> ».

L'écriture de Picard-Sioui fluctue entre poésie intimiste et écriture revendicatrice. Elle évolue aussi vers une présence plus grande de la langue wendate. Si dans *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* la présence des langues autochtones est partielle, par les noms de famille essentiellement, dans son plus récent recueil de poésie, finaliste au Prix de Gouverneur général 2020, la langue wendate prend plus de place. On y trouve des strophes entières dans cette langue qui renaît grâce aux efforts de la communauté de Wendake, à nouveau enseignée dans les écoles primaires<sup>303</sup> :

---

<sup>301</sup> *Ibid.*

<sup>302</sup> *Ibid.*

<sup>303</sup> Site de la langue wendat, en ligne, <<https://languewendat.com/revitalisation/>>, consulté le 2 janvier 2022.

ahsonta' ahsonto'  
yahndawa'yeh sate'skohwih  
ayehndawänderawahs  
sää'tahrenhwih chia'kwahstih  
ahchiatawan' Ahchiouta'ah<sup>304</sup>

Les strophes en wendat qui ne sont pas accompagnées d'une traduction confrontent le lecteur allochtone à son insondable ignorance. Dans l'intention de l'auteur, poète ou romancier, persiste ce désir de rendre visible la culture wendate tout en confrontant le lecteur allochtone aux insuffisances de l'hégémonie coloniale. C'est pourquoi je dirai, pour conclure sur la transcription de cette entrevue, que le travail d'écrivain de Picard-Sioui est en parfaite cohérence avec son discours quand il dénonce l'omerta qui sévit dans les réserves comme dans le discours colonial et quand il travaille à introduire dans la culture québécoise les mythologies, la langue et les modes de pensée wendats. Au même titre que Naomi Fontaine, Picard-Sioui apporte avec ses œuvres et devant les médias un discours qui enjoint au dialogue avec le lecteur allochtone. De là mon sentiment que leurs œuvres pourraient avoir une fonction diplomatique comme l'ont eu les wampums dans l'histoire depuis plus de 500 ans.

### 3.3 Les wampums, objets de littérature

Comme je l'ai mentionné précédemment, des auteurs et spécialistes des littératures autochtones comme Bernard Assiniwi, Guy Sioui-Durand et Yves Sioui-Durand, présentent les wampums comme des objets immémoriaux des littératures orales

---

<sup>304</sup> Louis-Karl Picard-Sioui, *Les visages de la terre*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2019, p. 14.

autochtones. Guy Sioui-Durand affirme même que l'analyse de cette pratique pourrait nous permettre de comprendre les littératures autochtones contemporaines<sup>305</sup>. C'est ce que je vais tenter de faire ici, tout en me référant au travail de François Paré et de Lucie Robert, qui ont établi les bases de l'analyse de l'institutionnalisation de la littérature.

### 3.3.1 L'institution du littéraire

Lucie Robert relate comment, dans les années 1930, l'institution du littéraire au Québec, se réalisera par un enseignement dans les universités d'un canon « universel », que l'on confondra avec « l'univers adulte, patriarcal, laïc, blanc et bourgeois<sup>306</sup> » reléguant toutes les autres littératures au qualificatif d'engagées ou de mineures, la littérature québécoise appartenant alors à ces sous-catégories. Pour Robert, tant que le questionnement est resté en marge du paradigme, « tant que la problématique fut celle d'une pratique (écriture) et d'un produit (le texte) dans l'ensemble de la production sociale<sup>307</sup> », et qu'elle n'a pas inclus son contraire, soit le rôle du paradigme dans la production du social, l'institution du littéraire est demeurée « comme un obstacle masquant le processus d'institution lui-même<sup>308</sup> ». Quel parallèle peut-on faire avec la situation des littératures innue et wendate aujourd'hui?

---

<sup>305</sup> Guy Sioui-Durand, compte rendu de « Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire* », Cahiers du Québec (collection littérature), Montréal, HMH, 2006, 215 p. », *Recherches sociographiques*, vol. 48, no 2, p. 185.

<sup>306</sup> Lucie Robert, *op. cit.*, p. 219.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 221.

Les littératures innue et wendate, toujours marginalisées dans l'institution littéraire, pourraient se repositionner grâce à la capacité transformationnelle qu'elles auraient dans nos sociétés. Ceci dit, Picard-Sioui et Fontaine semblent participer à la fois à l'institution littéraire québécoise en même temps qu'ils sont les acteurs de l'émergence des littératures innue et wendate. Cette double appartenance permettrait à la fois d'assurer leur présence sur le territoire, en même temps que dans la francophonie ou à l'international (grâce à la traduction dans certains cas)<sup>309</sup>. Un constat qui fait aussi écho à la définition que Paré donne des littératures coloniales <sup>310</sup> :

Les littératures colonisées sont donc généralement bi-institutionnelles et vivent dans leur langage même l'écart, le déchirement presque honteux, qui les sépare du seul « vrai » pouvoir, de la seule « vraie » interprétation de ce qu'elles perçoivent comme devant toujours appartenir à l'Autre<sup>311</sup>.

Mais qu'en est-il de cette ambition qu'ont Fontaine et Picard-Sioui de transformer cet « Autre » qu'est le lecteur appartenant à la société coloniale? J'ai pensé trouver des indices dans une pratique immémoriale des littératures autochtones, celle des wampums, comme le suggère Guy Sioui-Durand quand il soutient que « la substance imaginante<sup>312</sup> » des littératures autochtones contemporaines se trouve aussi dans les pétroglyphes, les wampums, les codex et les littératures orales transcrites.

---

<sup>309</sup> Daniel Chartier, « La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21e siècle au Québec. Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire », *Revue japonaise d'études québécoises*, vol. 11, 2019, p. 27-48.

<sup>310</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 28.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>312</sup> Guy Sioui-Durand, *op. cit.*, p. 185.

### 3.3.2 Les wampums dans les littératures orales

Pour Bernard Assiniwi, il faut considérer que la littérature orale, dans des temps immémoriaux, « se transmettait au sein même de la famille élargie<sup>313</sup> » par des hommes ou des femmes qui devenaient des sortes de livres vivants aidés par des outils de mémoire, les wampums, leur permettant de ne pas oublier des moments importants de leurs récits. Ainsi, la transmission des connaissances se faisait par les traditions, les coutumes et les histoires qui « étaient, maintenues par le fil de la mémoire des humains<sup>314</sup> ». Puis, pendant plus de 400 ans, la littérature autochtone aurait, selon lui, été « l'affaire des conteurs, détenteurs de la tradition orale des Premières Nations<sup>315</sup> ». Toutefois, le sens à donner à ces littératures a longtemps été le monopole des anthropologues, ethnologues et surtout des historiens, qui, en faisant des comparaisons avec l'Europe de l'Ouest, baisesaient le degré d'évolution des peuples autochtones :

Depuis le scribe de Jacques Cartier, en passant par Champlain, et jusqu'aux fables dramatiques d'Eugène Achard, toutes les trahisons et tous les massacres perpétrés par les pauvres païens des forêts de l'Est furent racontés, et la gratuité de ces actes ne manquait jamais de faire dresser les cheveux des lecteurs crédules et naïfs. On disait qu'un peuple sans écriture était un peuple de « sauvages » qui n'a, de ce fait, aucun droit de regard dans le processus de l'histoire. Comme les événements n'avaient pas été enregistrés par écrit, le point de vue de l'autochtone n'avait aucune importance<sup>316</sup>.

---

<sup>313</sup> Bernard Assiniwi, « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui », *Vie des arts*, vol. 34, no 137, décembre 1989, p. 46.

<sup>314</sup> *Ibid.*

<sup>315</sup> *Ibid.*

<sup>316</sup> *Ibid.*

Assiniwi considère ainsi les wampums, « wampumpéague » en langue micmaque, colliers ou ceintures constitués de perles de coquillage marin, comme des outils importants pour la transmission de ces littératures orales. Les wampums auraient eu une valeur inestimable dans les cultures autochtones :

La valeur de ces objets était telle qu'en comparaison l'argent des Européens ne valait rien et que pour détruire la culture et le prix rattachés au wampum, les marchands et les commerçants se mirent à en fabriquer de faux et importèrent des perles de verre et de cuivre pour en noyer l'importance. Et les livres vivants se mirent à perdre la vérité de la littérature traditionnelle<sup>317</sup>.

Le dramaturge Yves Sioui-Durand illustre cette perte de la transmission culturelle par l'image du wampum rompu. Dans « Kaion'ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d'alliance ou "le grand inconscient résineux"<sup>318</sup> », il fait la description d'une photographie de lui enfant tenant par la main son grand-père. La photographie serait pour lui la métaphore de la transmission intergénérationnelle des cultures autochtones du Canada et du Québec. Le « Kaion'ni » (wampum en mohawk) rompu symboliserait la perte de cette transmission. Le wampum chez les Iroquoïens, explique Sioui-Durand, servait à encoder les messages d'alliance, les termes de la descendance, ou à « relever les noms » lors des cérémonies de condoléance. Il aurait été utilisé par la suite chez certains peuples algonquiens comme objets rituels lors des protocoles diplomatiques entre les Premières Nations de l'Est de l'Amérique du Nord et enfin, entre les Premières Nations et les instances coloniales européennes. Avec cette image d'un collier de wampum rompu, le dramaturge écrit sur son inquiétude de la disparition des cultures

---

<sup>317</sup> *Ibid.*

<sup>318</sup> Yves Sioui-Durand, *op. cit.*

autochtones menacées par l'occidentalisation et le capitalisme. Une des solutions qu'il envisage est l'avènement d'une littérature autochtone contemporaine :

Nous avons terriblement besoin d'une littérature qui transcende les lieux communs du discours politique, des stéréotypes identitaires désuets pour rêver, nous émouvoir, pour que nos histoires soient dites, connues; pour que nous puissions retrouver dans la liberté de penser et de parole, la réalité profonde de ce que nous sommes<sup>319</sup>.

Il écrivait ceci en 2003. Quelques années plus tard, de nouveaux auteurs apparaissaient, dont Louis-Karl Picard-Siouï qui publiait son premier roman en 2005, *Yawendara et la forêt des Têtes-coupés*<sup>320</sup>, et Naomi Fontaine en 2011 avec *Kuessipan*<sup>321</sup>. Dans les derniers chapitres tant de *Manikanetish* que de *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, un personnage se met à écrire, sorte d'alter ego des deux auteurs. Yammie encourage une de ses élèves à continuer d'écrire malgré les difficultés :

Mélina, ma précieuse rédactrice. Je lui ai écrit quelques jours après son départ pour lui dire qu'il existait très peu de gens capables d'écrire comme elle. Si naturellement [...] Que peu importe le métier qu'elle choisirait de pratiquer, elle devait absolument écrire (*M*, p. 72).

La narratrice des *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* envisage, elle, de mettre son univers par écrit :

---

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>320</sup> Louis-Karl Picard Siouï, Québec, Le loup de gouttière, 2005, 141 p.

<sup>321</sup> Naomi Fontaine, *Kuessipan*, 2017 [2011], Montréal, Mémoire d'encrier, 117 p.

Peut-être que j'devrais commencer par écrire un journal. Faudrait que je me vide l'esprit de toutes ces histoires-là. Des fois, j'trouve mon univers tellement triste. Peut-être que si j'mettais tout ça par écrit, que j'en faisais un grand récit... Qui sait? Peut-être que ça pourrait délivrer mon cœur de tous ses soucis. (*CKLGD*, p. 71)

Ainsi, Picard-Siouï et Fontaine pourraient répondre dans leur texte comme dans leurs interventions dans les médias à cette inquiétude qu'avait exprimée Yves Siouï-Durand sous la forme d'un « Kaion'ni » rompu en renouant ces liens par la littérature.

Yves Siouï-Durand poursuivait dans « Kaion'ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d'alliance ou "le grand inconscient résineux"<sup>322</sup> » sa réflexion en questionnant la fonction universelle de l'art et de la littérature autochtones. Au-delà de l'urgence de se réapproprier leurs cultures, les artistes des Premières Nations auraient, selon lui, un rôle à jouer dans le monde : « Nous ne sommes pas seulement les Indiens d'Amérique, les Indiens du Québec, mais les Indiens du monde entier<sup>323</sup> ». Finalement, le dramaturge conclura sur le rôle de la littérature et de l'art :

La littérature et l'art sont les prémices de la liberté puisqu'ils sont parole, rêve et mémoire. Voilà la hauteur de la véritable poésie, de l'écriture qui devient littérature ; la barre ne saurait être moins haute pour nous, autochtones. Ce qui définit l'humanité, Onkwehonweneh'a, s'applique à nous, d'autant plus que nous avons à accueillir un héritage millénaire, des histoires dont nous sommes les Porteurs et qui justement traduisent nos racines<sup>324</sup>.

---

<sup>322</sup> Yves Siouï-Durand, *op. cit.*

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>324</sup> *Ibid.*

Si les littératures autochtones s'en avèrent capables, elles auraient incontestablement cette capacité de transformer les présomptions universalistes des sociétés occidentales.

### 3.4 Conclusion

Si l'on admet que Fontaine et Picard-Sioui utilisent leurs romans comme des outils mémoriels et diplomatiques à la manière des wampums, objets constituant des littératures orales autochtones traditionnelles tels que l'ont identifié Bernard Assiniwi, Yves et Guy Sioui-Durand, on met en lumière à la fois la réappropriation culturelle du wampum, folklorisé, c'est-à-dire rendu caricatural pour en nier sa valeur sociétale par la colonisation, en même temps qu'on peut conclure à la capacité des littératures autochtones de transformer les « *grandes littératures*<sup>325</sup> » au même titre que le font littératures de l'exiguïté.

Je rappelle que dans son article sur les colliers et ceintures de porcelaine chez « les Indiens de la Nouvelle-France », André Vachon explique qu'il existait chez les nations huronnes-iroquoises ou algonquines des orateurs professionnels dont le rôle était de « porter la parole » de leur nation lors d'évènements diplomatiques<sup>326</sup>. « Ces orateurs étaient choisis pour la magnificence de leur éloquence » dont il affirme qu'elle était comparée, à l'époque, à celle de Démosthène ou de Cicéron et des plus grands orateurs européens. On apprenait à ces orateurs professionnels la signification des colliers qu'ils devaient porter et interpréter sans jamais oublier qu'« ils ne parlaient pas pour eux-

---

<sup>325</sup> François Paré, *op. cit.*

<sup>326</sup> André Vachon, « Colliers et ceintures de porcelaine chez les Indiens de la Nouvelle-France », *Les cahiers des dix*, no 35, 1970, p. 183.

mêmes mais pour ceux dont ils étaient les mandataires<sup>327</sup> ». Cette pratique est bien en résonance avec la condition de l'écrivain de l'exiguïté qui ne pourrait échapper à son rôle politique :

En fait, plus le groupe est étroit, peut-on affirmer, plus le rôle de l'écrivain est ouvertement politique, bien que cette appartenance ne soit pas toujours souhaitée. Le geste politique de l'écrivain est souvent, qu'il/elle le veuille ou non, revendiqué par les lecteurs eux-mêmes qui rappellent ainsi l'exercice du langage à ses attaches dans le pouvoir<sup>328</sup>.

André Vachon précise la description et la signification des wampums :

Les colliers étaient enfilés ou tissés par les femmes, de manière que chacun convint à la parole ou au message qu'il devait exprimer. Aucun détail de la présentation n'était indifférent à cet égard : ni la taille du collier, ni sa couleur, ni les figures qu'on obtenait par l'alternance des grains blancs et de violets. Plus la ceinture était grande, plus la parole qu'elle contenait se faisait insistante et persuasive<sup>329</sup>.

Cette description rappelle une image empruntée à la mythologie grecque : Atlas, le porteur en grec ancien, soutenant le monde sur ses épaules. Une image qui fait écho aux rôles que disent vouloir jouer Yves Sioui-Durand, Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Sioui dans les interventions que nous venons de citer. Interventions où il est

---

<sup>327</sup> *Ibid.*

<sup>328</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 50.

<sup>329</sup> André Vachon, *op. cit.*, p. 184.

question de la volonté de « faire grandir » une littérature<sup>330</sup>, de « devoir envers l'humanité<sup>331</sup> », de « liberté<sup>332</sup> » et d'« héritage millénaire<sup>333</sup> ».

Ce chapitre, qui avait pour objectif de démontrer comment les auteurs investissent l'institution littéraire et participent à sa décolonisation a en même temps permis d'examiner les parallèles entre littératures de l'exiguïté et littératures autochtones. En m'appuyant sur des textes de Guy Sioui-Durand, Bernard Assiniwi et Yves Sioui-Durand, j'ai souligné l'influence que peuvent avoir encore aujourd'hui des objets tels que les wampums dans l'imaginaire artistique des Premières Nations. Cela m'a permis de mettre en contexte les liens entre littérature et politique et ainsi d'interpréter les deux œuvres de notre corpus comme un exemple de la résurgence du politique dans la littérature. J'arrive ainsi à la conclusion que, d'une part, les littératures autochtones ont la capacité de transformer l'institution littéraire québécoise définie par Robert et Paré comme appartenant aux « grandes littératures<sup>334</sup> » et, d'autre part, qu'elles peuvent exister en dehors de cette grande littérature et constituer des littératures indépendantes avec des institutions littéraires parallèles comme par exemple l'organisme Kwahiatonhk!, le Salon du livre des Premières Nations ou les éditions Hannenorak.

---

<sup>330</sup> Cégep Édouard-Montpetit, « Le français vu par Naomi Fontaine », *op. cit.*

<sup>331</sup> Télé-Québec, « Louis-Karl Picard-Sioui, créateur en marche », *op. cit.*

<sup>332</sup> Yves Sioui-Durand, *op. cit.*, p. 63.

<sup>333</sup> *Ibid.*

<sup>334</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 50.

## CONCLUSION

Les recherches entreprises et la rédaction de ce mémoire m'ont menée à explorer plusieurs aspects des littératures autochtones. Au départ, je souhaitais étudier les liens entre littérature et politique. J'ai pensé les trouver dans les littératures autochtones francophones du Québec, notamment après la lecture des textes rassemblés dans *Littératures amérindiennes du Québec*<sup>335</sup>. C'est toutefois en lisant *Être écrivain amérindien au Québec*<sup>336</sup> que j'ai pu concevoir le lien indissociable entre le politique et les littératures autochtones. C'est aussi là où j'ai découvert les travaux de François Paré, dont son livre *Les littératures de l'exiguïté*<sup>337</sup>. Je trouvais ainsi la question initiale de ce mémoire : Les littératures autochtones francophones du Québec appartiennent-elles à ce « tranchant de l'écriture mondiale » comme le sont *les littératures de l'exiguïté*<sup>338</sup>, capables de faire « violence à l'hégémonie coloniale et à son métarécit d'épopée glorieuse<sup>339</sup> » ?

---

<sup>335</sup> Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009, 307 p.

<sup>336</sup> Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec, indianité et création littéraire*, Montréal, HMH, coll. « Les cahiers du Québec, littérature », 2006, 215 p.

<sup>337</sup> François Paré, *Littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 2001, 230 p.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>339</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, « Préface », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 5-8.

Ce que mes recherches m'ont permis de comprendre, c'est que les littératures autochtones de 2022, bien qu'elles partagent avec les littératures de l'exiguïté de 1992 plusieurs caractéristiques dont celle d'être en partie condamnées au politique, en diffèrent par plusieurs autres. De plus, Paré a considéré essentiellement la poésie pour les littératures de l'exiguïté, alors que pour les littératures autochtones, bien que ce genre soit important, les genres narratifs, comme le roman et la nouvelle, le sont tout autant et cela depuis les débuts de la période contemporaine avec la magistrale *Saga des Béothuks*<sup>340</sup> de Bernard Assiniwi, parue pour la première fois en 1972. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai choisi d'étudier les romans *Manikanetish*<sup>341</sup> et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*<sup>342</sup>.

En amont de ce constat, j'avais compris que pour pouvoir faire violence à l'hégémonie coloniale dans laquelle j'avais vécu ces 40 dernières années, à double titre en tant que Française, puis en tant que Québécoise, il me fallait connaître l'histoire des Premières Nations. J'ai donc entrepris en 2017-2018 un certificat en études autochtones à l'université Laval. J'ai pu m'initier à l'histoire et à la cosmologie, ainsi qu'aux enjeux politiques et sociaux contemporains des Premiers Peuples. En suivant le cours *Littératures amérindiennes et inuites* avec Daniel Chartier, lors de ma propédeutique à l'Université du Québec à Montréal à l'automne 2018, j'ai bien compris qu'il y avait plusieurs littératures autochtones au Québec, potentiellement autant que de nations : onze.

---

<sup>340</sup> Bernard Assiniwi, *La Saga des Béothuks*, Montréal, Leméac, 1996 [1972], 423 p.

<sup>341</sup> Naomi Fontaine, *Manikanetish*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 140 p.

<sup>342</sup> Louis-Karl Picard-Siouï, *Chroniques de Kitchike : La grande débarque*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2017, 173 p.

Pour la rédaction de ce mémoire, j'ai répondu à la question initiale dans un premier chapitre en rappelant l'histoire des deux littératures auxquelles appartiennent Fontaine et Picard-Siouï, les littératures innue et wendate, et en situant l'importance des deux œuvres fondatrices que sont *Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu/Je suis une maudite sauvage*<sup>343</sup> de An Antane Kapesch et *Pour une autohistoire amérindienne*<sup>344</sup> de Georges E. Siouï. Ce chapitre m'a aussi permis de situer les deux auteurs, Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Siouï, dans un continuum de transmission et de revendications politiques. J'ai souligné la filiation entre les œuvres pionnières de Kapesch et de Georges E. Siouï avec *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*. J'ai relevé plusieurs points communs dans le discours des auteurs : la dénonciation des affres de la colonisation, l'importance de rendre visible dans la littérature et dans la société leurs communautés et leurs cultures distinctes, ainsi que leur volonté d'établir un dialogue avec les non-autochtones.

Dans le deuxième chapitre, j'ai tenté de comprendre comment les auteurs représentaient la réserve, ce lieu caractéristique de la colonisation et de la *Loi sur les Indiens* qui prévaut au Canada depuis 1876 et où vivent toujours la majorité des Premières Nations. *Manikanetish* et *Chroniques de Kitchike. La grande débarque* rendaient visibles ces lieux qui, selon Warren Cariou, étaient devenus des espaces vides dans l'imaginaire colonial. La littérature pouvait donc bouleverser un mode de pensée hégémonique « en juxtaposant des réalités différentes » et ainsi montrer possiblement

---

<sup>343</sup> An Antane Kapesch, *Je suis une maudite Sauvagesse/Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], 212 p.

<sup>344</sup> Georges E. Siouï, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. À propos, 2018 [1989], 166 p.

aux lecteurs ce qu'ils préféreraient ignorer<sup>345</sup>. J'ai pu aussi corréliser l'affirmation de François Paré selon laquelle le rôle des écrivains de l'exiguïté serait « ouvertement politique<sup>346</sup> » même quand ceux-ci ne le souhaitaient pas. Tout en considérant le concept de littérature postcoloniale pour étudier mes textes, j'ai pu trouver chez des auteurs autochtones comme Thomas King<sup>347</sup> et Guy Sioui-Durand<sup>348</sup> des concepts originaux pour définir l'écriture de Fontaine et Picard-Sioui comme ceux de littérature « associative » ou de littérature « polémique ». J'ai finalement comparé des concepts comme ceux du chronotope et de héros problématique avec ceux, propres aux cultures autochtones, tels que la pensée circulaire et le personnage du Trickster.

J'ai continué, dans le dernier chapitre sur le discours des auteurs, à circonscrire ce lien indéfectible entre littérature et politique qu'illustrent les interventions de Fontaine et Picard-Sioui dans les médias et l'institution littéraire. J'ai tenté de suivre la proposition de Naomi Fontaine qui suggérait lors d'une conférence devant des cégépiens et leurs enseignants que : « la plus belle façon d'entrer dans une culture, c'est avec humilité. C'est d'essayer de se défaire de ses préjugés<sup>349</sup> » et de remettre en

---

<sup>345</sup> Warren Cariou, « À l'extrême marge : la poétique autochtone en tant que résurgence du lieu », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 235.

<sup>346</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 50.

<sup>347</sup> Thomas King, « Godzilla contre le postcolonial », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 27-38.

<sup>348</sup> Guy Sioui-Durand, « Le ré-ensauvagement par l'art. Le vieil indien, les pommes rouges et les chasseurs-chamanes-guerriers », *Captures*, [fichier PDF], vol. 3, no 1, 2018, 14 p.

<sup>349</sup> Cégep Édouard-Montpetit, « Le français vu par Naomi Fontaine », *Les Premiers peuples du Québec*, [vidéo], 15 novembre 2018, en ligne <[https://www.youtube.com/watch?v=CImx\\_o6UvOI](https://www.youtube.com/watch?v=CImx_o6UvOI)>, consulté le 21 novembre 2021.

question l'Histoire coloniale. La proposition de considérer la pratique des wampums dans l'étude des littératures autochtones contemporaines est venue des critiques qu'a fait Guy Sioui-Durand d'*Être écrivain amérindien au Québec*<sup>350</sup> et de *Place aux littératures autochtones*<sup>351</sup>. Mon expérience de lectrice des littératures autochtones et les quelques conférences ou entrevues auxquelles j'avais assisté, comme celles de Joséphine Bacon, de Naomi Fontaine ou de Jean-François Létourneau, m'ont convaincue d'aller voir de quelle façon « la substance imaginante<sup>352</sup> » des wampums pouvaient dire autre chose de la pratique littéraire.

J'ai bien envisagé que ces littératures autochtones francophones puissent transformer cette « grande littérature<sup>353</sup> » qu'est la littérature québécoise. Mais l'implication de Fontaine et particulièrement Picard-Sioui dans l'infrastructure littéraire permet en même temps d'envisager le développement d'une littérature parallèle à la littérature québécoise, si l'Institution se montre toutefois capable d'accepter la diversité comme le souhaitait déjà en 1992 François Paré quand il citait Manfred Gsteiger :

Une culture de l'identité dans l'altérité, voilà ce que sera la conscience de demain. Reconnaître l'autre dans sa singularité, l'accepter dans son

---

<sup>350</sup> Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec, indianité et création littéraire*, Montréal, HMH, coll. « Les cahiers du Québec, littérature », 2006, 215 p.

<sup>351</sup> Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 135 p.

<sup>352</sup> Guy Sioui-Durand, compte rendu de « Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire* », *Cahiers du Québec*, collection "littérature", Montréal, HMH, 2006, 215 p. », *Recherches sociographiques*, vol. 48, no 2, p. 183-186.

<sup>353</sup> François Paré, op. cit., p. 39.

étrangeté, essayer de trouver un langage commun qui tienne compte de la différence<sup>354</sup>.

Paré espérait alors que la recherche d'un langage hégémonique fondé sur l'unité de l'être dans le discours universitaire puisse être remplacé par une « communalité<sup>355</sup> » des différences fondée sur la pluralité de l'être. J'ai tenté d'exposer dans ce mémoire de quelle façon Naomi Fontaine et Louis-Karl Picard-Sioui participent à ce possible changement de paradigme.

J'ai conscience d'avoir écarté dans ce travail des pionniers de la recherche des littératures autochtones d'expression française comme Maurizio Gatti et des incontournables comme *Place aux littératures autochtones*<sup>356</sup> de Simon Harel ou *Le territoire dans les veines*<sup>357</sup> de Jean-François Létourneau que j'ai peu cités. Mais ils ont fait partie de ma réflexion avant que je n'entreprenne mon projet de mémoire. J'ai seulement tenté d'emprunter d'autres chemins qui m'ont paru moins fréquentés.

Le concept d'américité défini par Georges E. Sioui<sup>358</sup>, je le rappelle brièvement, définit une idée sociale de l'Amérique, une vision circulaire du monde impliquant une justice sociale fondée sur l'égalité et l'interdépendance des êtres matériels comme immatériels. J'ai pu en aborder certains aspects en étudiant *Manikanetish* et

---

<sup>354</sup> François Paré, *op. cit.*, p. 212.

<sup>355</sup> *Ibid.*

<sup>356</sup> Simon Harel, *op. cit.*

<sup>357</sup> Jean-François Létourneau, *Le Territoire dans les veines*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 199 p.

<sup>358</sup> Georges E. Sioui, *op. cit.*, p. 15-16.

*Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, dans et hors du texte. Il ne m'a pourtant pas été possible d'en faire une étude exhaustive. Un travail plus important, intégrant d'autres œuvres, littéraires ou artistiques, permettrait de mieux éprouver toutes les possibilités de ce concept appliqué à la littérature et plus précisément au roman, comme Jean-François Létourneau en a déjà fait l'exercice pour la poésie autochtone. De plus, afin de répondre à la suggestion de Guy Sioui-Durand pour l'étude de la « substance imaginante<sup>359</sup> » qui fonde l'imaginaire artistique du territoire américain, il serait pertinent d'ajouter au corpus des romans d'expression amérindienne allochtones comme il le suggère lui-même. Le critique et sociologue rappelle que depuis longtemps les littératures écrites francophones s'enrichissent de l'imaginaire des Premiers Peuples et que donc les écrivains autochtones et allochtones participeraient ensemble de cette « originale territorialité littéraire d'appartenance amérindienne au Québec qui a pris son élan dans les années 1990<sup>360</sup> ».

Finalement, j'ai exposé dans ce mémoire comment les écrivains et les intellectuels wendates ont une influence notable dans la constitution d'une institution littéraire des Premières Nations au Québec, en même temps qu'ils participent et sont soutenus par les infrastructures dominantes telles que le Conseil des arts et des lettres du Québec ou les salons du livre de Québec et de Montréal. Un travail plus complet de l'histoire de la littérature wendate reste encore à faire.

---

<sup>359</sup> Guy Sioui-Durand, 2006, *op. cit.*, p. 185.

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 186.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus principal

Fontaine, Naomi, *Manikanetish*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 140 p.

Picard-Sioui, Louis-Karl, *Chroniques de Kitchike : La grande débarque*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2017, 173 p.

### Corpus secondaire

An Antane Kapesh, *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu/Je suis une maudite sauvagesse*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 [1976], 212 p.

Assiniwi, Bernard, « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui », *Vie des arts*, vol. 34, no 137, décembre 1989, p. 46.

Paré, François, *Les littératures de l'exiguité*, Ottawa, Le Nordir, 2001 [1992], 230 p.

Sioui, Georges E., *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. À propos, 2018 [1989], 166 p.

Sioui-Durand, Yves, « Kaion'ni, le wampum rompu. De la rupture de la chaîne d'alliance ou "le grand inconscient résineux" », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 33, no 3, 2003, p. 55-63.

## Articles critiques et discours des auteurs dans les médias

Sur *Manikanetish*

Deglise, Fabien, « La voix de Naomi Fontaine contre l'indifférence », *Le Devoir*, 23 septembre 2017.

Dessureault, Matthieu, « Retour à ses origines autochtones », *Nouvelles*, Université Laval, 29 novembre 2017.

Désy, Jean, « Codes et voix Innues contemporaines », *Nuit Blanche*, no 149, 2018, p. 11-12.

Sur *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*

Hamelin, Louis, Louis Hamelin, « L'esprit de la prose », *Le Devoir*, cahier « Livres », samedi 3 et dimanche 4 juin 2017, p. F4.

Lahaie, Christiane, « Un genre aux sentiers qui bifurquent », *Revue XYZ*, no 132, novembre 2017, p. 84-85.

Parayre, Catherine, « Picard-Sioui, Louis-Karl. *Chroniques de Kitchike: la grande débarque.* », *Voix plurielles*, vol. 15, no 2, 2018, p. 249-250.

## Textes et entretiens

## Naomi Fontaine

Dezutter, Olivier, Fontaine, Naomi, Létourneau, François dir., *Tracer un chemin, Meshkanatsheu, écrits des premiers peuples*, Wendake, Hannenorak, 2017, 183 p.

Durand, Monique, « À moi la colère, à toi la lumière », *Le Devoir*, vol. 106, no 137, 20 juin 2015, p. A1-A10.

Guy, Chantal, « Naomi Fontaine : bons baisers de la réserve », *Le Devoir*, 13 mai 2011, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201105/13/01-4399063-naomi-fontaine-bons-baisers-de-la-reserve.php>>, consulté 22 novembre 2021.

Hamelin, Louis, « Naomi Fontaine, ou le regard neuf », *Le Devoir*, cahier « Livres », 23 avril 2011, p. F4.

Huberman, Isabella, « Garder nos yeux dans l'espoir, entrevue avec Naomi Fontaine », *Littoral*, no 11, automne 2016, p. 79-82.

Fontaine, Naomi, *Kuessipan*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017 [2011], 117 p.

———, « Préface de Naomi Fontaine », dans An Antane Kapesch, *Je suis une maudite Sauvagesse / Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, 212 p.

Tardif, Dominic, « Un livre vaut mille statistiques », *Le Devoir*, cahier « Lire », 7 septembre 2019, p. D24.

Cégep Édouard-Montpetit, « Le français vu par Naomi Fontaine », Les Premiers peuples du Québec, [vidéo], 15 novembre 2018, en ligne, <[https://www.youtube.com/watch?v=CImx\\_o6UvOI](https://www.youtube.com/watch?v=CImx_o6UvOI)>, consulté le 21 novembre 2021.

Louis-Karl Picard-Siouï

Armand, Nathalie, « Comment l'oralité s'écrit et s'inscrit de manière théorique et créative dans la narration? Écouter les mots pour que l'œil entende : la place de la parole dans l'écriture », *Littoral*, no 11, automne 2016, p. 29.

Huwenuwanenhs, Louis-Karl Picard-Siouï, *La Femme venue du Ciel, Mythe wendat de la création*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2016 [2011], 59 p.

Musée Huron-Wendat, *La Loi sur les Indiens revisitée / The Indian Act Revisited*, Wendake, 2009, en ligne, <<https://www.musee-mccord.qc.ca/fr/expositions/la-loi-sur-les-indiens-revisitee/>>, consulté le 13 octobre 2021.

Kwahiatonhk, « Louis-Karl Picard-Siouï », (Auteurs), en ligne, <<https://kwahiatonhk.com>>, consulté le 08 avril 2021.

- Picard-Siouï, Louis-Karl, Papillon, Joëlle, « "Il ne faut pas penser que les choses changent toutes seules". L'Institutionnalisation de la littérature autochtone selon Louis-Karl Picard-Siouï », *Voix plurielles*, vol. 18, no 2, 2021, p. 20-34.
- , *Les visages de la terre*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2019, 84 p.
- , « Préface », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 5-8.
- , « Mes racines, mon tronc, ma cime », *Urbania*, 01 septembre 2017, en ligne, <<https://urbania.ca/article/ville-de-la-semaine-wendake>>, consulté le 8 avril 2021.
- , *Au pied de mon orgueil*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011, 77 p.
- , *Yawendara et la forêt des têtes coupées*, Québec, Le loup de gouttière, 2005, 141 p.
- Télé-Québec, « Louis-Karl Picard-Siouï, créateur en marche », La fabrique culturelle, [vidéo], 25 juin 2021, en ligne, <<https://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/13447/louis-karl-picard-siouï-createur-en-marche>>, consulté le 6 décembre 2021.

#### Littératures autochtones et décolonisation

- Bacon, Joséphine, *Bâtons à message/Tshissinuatshitakana*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, 143 p.
- Bacon, Joséphine, Depelteau, Julie, « An Antane Kapeshe, *Je suis une maudite sauvagesse/Eukuan Nin Matshi-Manitu InnushKueu*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019 », *Nouveaux cahiers du socialisme*, no 24, 2020, p. 256-258.
- Beauclair, Nicolas, « Littérature amérindienne, éthique et politique : la poétique décoloniale de Joséphine Bacon », *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 43, no 1, 2018, p. 128-145.

- Cariou, Warren, « À l'extrême marge : la poétique autochtone en tant que résurgence du lieu », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 229-238.
- Caron, Élisabeth, « Écriture de l'intime et décolonisation dans *Béante* (2012), *Fruyer* (2015) et *Chauffer le dehors* (2019) de Marie-Andrée Gill », mémoire de maîtrise, Études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2020, 130 f.
- Chartier, Daniel, « La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21<sup>e</sup> siècle au Québec. Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire », *Revue japonaise d'études québécoises*, vol. 11, 2019, p. 27-48.
- , « La réception critique des littératures autochtones. Kuessipan de Naomi Fontaine », dans Dupuis Gilles et Ertler Klaus-Dieter (dir.), *À la carte. Le roman québécois (2010-2015)*, de Frankfurt am Main, Allemagne, Peter Lang, 2017, p. 167-184.
- Destrempe, Hélène, « Les pratiques de sociabilité comme facteur d'autonomisation de la littérature autochtone au Québec », *Quebec Studies*, vol. 53, 2012, p. 127-145.
- Dorais, Louis-Jacques, « Réinventer l'oralité? La danse de Makushan des littératures autochtones », dans *Littératures autochtones*, dir. Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, p. 17-30.
- Durand, Monique, « Carnets du Nord. Prise de parole », *Le Devoir*, cahier « Actualités », 6 août 2011, p. A1.
- Eigenbrod, Renate, *Travelling Knowledges: Positioning the Im/Migrant Reader of Aboriginal Literature in Canada*, Winnipeg, University of Manitoba, 2005, 274 p.
- Gatti, Maurizio (dir.), *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009, 307 p.
- , *Être écrivain amérindien au Québec, indianité et création littéraire*, Montréal, HMH, coll. « Les cahiers du Québec, littérature », 2006, 215 p.
- Gill, Marie-André, « *Eukuan Nin Matshi-Manitu InnushKueu/Je suis une maudite sauvagesse* d'An Antane Kapesh », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 156, 2019, p. 10-11.

- Harel, Simon, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 135 p.
- Henzi, Sarah, « Stratégies de réappropriation dans les littératures des Premières Nations », *Études en littérature canadienne*, vol. 35, no 2, 2010, p. 76-94.
- Highway, Tomson, *The Rez sisters*, Markham, Fifth House, 1988, 118 p.
- Kanapé-Fontaine, Natasha, *Bleuets et abricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2020, 84 p.
- Kapesh, An Antane, *Tanite nene etutamin nitassi?/Qu'as-tu fait de mon pays?*, Trad. en français de José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2020 [1979], 85 p.
- King, Thomas, « Godzilla contre le postcolonial », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 27-38.
- , *L'herbe verte, l'eau vive*, traduit de l'anglais par Hugues Leroy, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Compact », 2014, 448 p.
- Kwahiathonhk, « Joséphine Bacon », Auteurs, en ligne, <<https://kwahiathonhk.com/>>, consulté le 21 juin 2021.
- LaRocque, Emma, « Décoloniser les postcoloniaux », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Lamy, Jonathan, St-Amand, Isabelle (dir.), *Nous sommes des Histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018. P. 193-206.
- Létourneau, Jean-François, *Le territoire dans les veines*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 199 p.
- Létourneau, Jean-François, Sioui, Médéric, « L'enseignement des littératures des Premiers Peuples : de l'Histoire aux histoires », *Correspondance*, 2019, en ligne, <<https://correspo.ccdmd.qc.ca/document/lenseignement-des-litteratures-des-premiers-peuples-de-lhistoire-aux-histoires>>, consulté le 18 novembre 2021.
- Mcleod, Darrel J., *Mamaskatch, une initiation crie*, Montréal, VLB éditeur, 2020, 416 p.
- Morali, Laure, « Postface », dans *Bâtons à message, Tshissinuatshitakana* de Joséphine Bacon, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, p. 133-138.

- Mossetto, Anna Paola, « Nicole Brossard, Naomi Fontaine, L'univers et la réserve en assonance », *Francofonia*, « Femmes voyelles, écrivaines du Québec », no 62, 2012, p. 45-57.
- Okia-Picard, Yolande, *Les treize lunes d'Okia*, Wendake, Hannenorak, 2019, 106 p.
- Paré, François, « Préface », dans Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et créations*, HMH, Montréal, 2006, 215 p.
- Simonis, Yvan, Compte rendu de « Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale*, préface de Bruce G. Trigger, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, 157 p., annexe, bibliogr. », *Anthropologie et sociétés*, vol. 15, no 1, 1991, p. 145-145.
- Sioui, Éléonore, *Andatha*, Val-d'Or, Éditions Hyperborée, 1985, 76 p.
- Sioui, Jean, « Les témoins de la survie : les auteurs qui racontent la culture amérindienne », *Québec français*, no 162, 2011, p. 18-19.
- Sioui-Durand, Guy, compte rendu de « Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, Cahiers du Québec (collection littérature), Montréal, HMH, 2006, 215 p. », *Recherches sociographiques*, vol. 48, no 2, p. 183-186.
- , compte rendu de « *Place aux littératures autochtones* de Simon Harel », *Spirale*, no 261, 2017, p. 59-61.
- St-Amand, Isabelle, « Discours critiques pour l'étude de la littérature autochtone dans l'espace francophone du Québec », *Études en littérature canadienne*, vol. 35, no 2, 2010, p. 30-52.
- Trigger, Bruce G., « Préface », dans Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « À propos », 2018 [1989], p. XIII-XX.
- Willet, Gilles, « Georges E. Sioui (1989), *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale* », *Communications. Information Médias Théories*, volume 12, numéro 1, printemps 1991, p. 304-312.

## Enjeux des Premières Nations

Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador, « Le cas d’abus de pouvoir de la SQ : L’APNQL exige la tenue d’une enquête indépendante », 23 octobre 2015, en ligne, <<https://www.newswire.ca/fr/news-releases/les-cas-dabus-de-pouvoir-de-la-sq--lapnql-exige-la-tenue-dune-enquete-independante-536274631.html>>, consulté le 12 mai 2021.

Beaudoin, Gérald A., « Affaire Sioui », dans *l’Encyclopédie Canadienne*, 4 décembre 2017, en ligne, <<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/affaire-sioui-1990>>, consulté le 07 juillet 2021.

Beaulieu, Alain, « La création des réserves indiennes au Québec », dans *Les Autochtones du Québec. Des premiers contacts au Plan Nord*, [fichier PDF], Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 2013, p. 135-151.

Bordeleau, Jean-Louis, « Idle No More, cinq ans plus tard », Ici Côte-Nord, Radio-Canada, 12 décembre 2017, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1072629/mouvement-autochtone-idle-no-more-quebec>>, consulté le 15 février 2022.

Commission d’enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics : écoute, réconciliation et progrès, *Rapport final*, [fichier PDF], Gouvernement du Québec, 2019, 520 p.

Commission de vérité et réconciliation du Canada, *Honorer la vérité, Réconcilier pour l’avenir. Sommaire du rapport final*, [fichier PDF] Montréal et Kingston, McGill-Queen’s University Press, 2015, 599 p.

Ellis-Béchar, Deni, Kanapé-Fontaine, Natasha, *Kuei, je te salue, conversation sur le racisme*, Écosociété, Montréal, 2016, 156 p.

Gouvernement du Québec, « Portrait du Québec. Premières nations et Inuits. », en ligne, <<https://www.quebec.ca/gouv/portrait-quebec/premieres-nations-inuits/profil-des-nations/a-propos-nations>>, consulté le 8 avril 2021.

Havard, Gilles, *Empire et métissages. Indiens et Français dans les pays d’en haut, 1660-1715*, Sillery et Paris, Septentrion et Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, 2003, 610 p.

- Kumar, Mohan B., Tjepkema, Michael, « Taux de suicide chez les Premières Nations, les Métis et les Inuits (2011 à 2016) : résultats de la Cohorte santé et environnement du recensement canadien (CSERCCan) de 2011, *Statistique Canada*, [fichier PDF], no 99-011-X, 2019.
- Lainey, Jonathan C., « Les colliers de wampum comme support mémoriel : le cas de Two-Dog Wampum », *Les Autochtones du Québec. Des premiers contacts au Plan Nord*, [fichier PDF], Montréal, Presse de l'Université de Montréal, 2013, p. 91-111.
- , Jonathan C., « Le prétendu wampum offert à Champlain et l'interprétation des objets muséifiés », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61, nos 3-4, 2008, p 397-424.
- Marier, Jean-Sébastien, « 150<sup>e</sup> anniversaire de la confédération : les Autochtones ont-ils des raisons de célébrer? », 10 septembre 2015, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/738144/150e-confederation-canadienne-assemblee-premieres-nations-perry-bellegarde>>, consulté le 13 mai 2021.
- McCue, Harvey A., « Réserves », dans *L'encyclopédie canadienne*, 2018, en ligne, <<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/reserves-2>>, consulté le 03 mai 2021.
- Montpetit, Caroline, « L'histoire de l'Amérique, d'un point de vue huron-wendat », *Le Devoir*, samedi 11 et dimanche 12 avril 2009, p. F12.
- La Presse canadienne, « Lancement de la commission d'enquête sur les femmes autochtones tuées ou disparues », *Ici Radio-Canada.ca*, 3 août 2016, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/796026/autochtone-premiere-nation-assassinee-disparue-femme-bennett-commission-enquete-nationale-ottawa>>, consulté le 12 mai 2021.
- La Presse canadienne, « Idle No More: le blocus ferroviaire a pris fin », 6 janvier 2013, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/actualites/national/201301/06/01-4608686-idle-no-more-le-blocus-ferroviaire-a-pris-fin.php>>, consulté le 15 février 2022.
- Richer, Jocelyne, « Les Autochtones victimes de discrimination systémique, selon le rapport Viens », *La Presse Canadienne à Québec*, 30 septembre 2019, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/politique/quebec/563752/les-autochtones-victimes-de-discrimination-systemique-selon-le-rapport-viens>>, consulté le 12 mai 2021.

- Savard, Rémi, *La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2004, 218 p.
- Simard, Jean-Jacques, *La Réduction, l'Autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*, Québec, Septentrion, 2003, 430 p.
- Sioui, Georges E., « 1992. La découverte de l'Américité », dans Gérald McMaster et Lee-Ann Marin (dir.), *Indigena. Perspectives autochtones contemporaines*, Hull, Musée canadien des civilisations, 1992, p. 59-69.
- Sioui-Durand, Guy, « Le ré-ensauvagement par l'art. Le vieil indien, les pommes rouges et les chasseurs-chamanes-guerriers », *Captures*, [fichier PDF], vol. 3, no 1, 2018, 14 p.
- Sioui-Durand, Yves, « Résistance, reconstruction et autodétermination culturelle des indiens d'Amérique », *Inter*, no 122, 2016, p. 64-72.
- Vachon, André, « Colliers et ceintures de porcelaine chez les Indiens de la Nouvelle-France », *Les cahiers des dix*, no 35, 1970, p. 251-278.
- Villeneuve, Jean-François, « La colère d'An Antane Kapesh, toujours aussi pertinente 43 ans plus tard », *Espaces autochtones*, Radio Canada, 9 août 2019, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1251743/an-antane-kapesh-innu-litterature-essai>>, consulté le 9 juin 2021.

#### Sociologie de la littérature, étude des médias et héros problématique

- Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Trad. du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978, 488 p.
- Belleau, André, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, 1990, 178 p.
- Beudet, Marie-Andrée, Cambron, Micheline, Robert, Lucie (dir.), *La littérature comme objet social II*, Montréal, Nota Bene, 2019, 259 p.
- Chartier, Daniel, « Introduction. Penser le lieu comme discours », *Figura*, volume 34, 2013, p. 15-25.

- , *L'émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930*, Montréal, Fides, 2000, 312 p.
- Deleuze, Gilles, Félix Guattari, Kafka, *Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, 159 p.
- Dobrovsky, Serge, *Corneille et la dialectique du héros*, Paris, Gallimard, 1963, 588 p.
- Ferrer, Carolina, « Les Études littéraires à l'ère de la mondialisation : traces et trajets au prisme des nouveaux observables numériques », *Zizanie*, vol. 2, no 1, 2018, p. 76-101.
- Goldmann, Lucien, « Introduction aux premiers écrits de Lukács », dans Lukács, Georges, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1968, p. 156-190.
- Iser, Wolfgang, *L'acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Sprimont, Pierre Mardaga éditeur, 1997, 406 p.
- Lukács, Georges, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1968, 197 p.
- Morency, Jean, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, no 2, 2004, p. 31-58.
- Robert, Lucie, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.
- Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Folio essais, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2008, 319 p.
- Vaillant, Alain, « La culture du rire, entre sociologie et anthropologie », dans *La littérature comme objet social II*, sous la dir. de Marie Andrée Beaudet, Micheline Cambron et Lucie Robert, Beaudet, Marie-Andrée, Cambron, Micheline, Robert, Lucie (dir.), Montréal, Nota Bene, 2019, p. 9-28.

#### Autres références

Corneille, *Le Cid*, Paris, Gallimard, 1993 [1637], 234 p.

Falardeau, Pierre, Poulin, Julien, *Elvis Gratton*, [Vidéo], Québec, Association Coopérative de Productions Audio-Visuelles, 1981, 30 min 06 sec.

Kwahiatonhk!, « 10<sup>e</sup> Salon du livre des Premières Nations », communiqué, en ligne, <[https://kwahiatonhk.com/wp-content/uploads/2021/10/Communique\\_SLPN2021.pdf](https://kwahiatonhk.com/wp-content/uploads/2021/10/Communique_SLPN2021.pdf)>, consulté le 17 novembre 2021.

Kwahiatonhk!, Exposition *Le legs*, en ligne, <<https://kwahiatonhk.com/exposition-le-legs/>>, consulté le 17 novembre 2021.

McEvoy, Julien, « Un salon du livre pas comme les autres s'ouvre à Québec », Espaces autochtones, Radio Canada, 21 janvier 2021, en ligne <<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1390374/salon-livre-premieres-nations-louis-karl-picard-sioui-quebec>>, consulté le 18 avril 2021.

Monkman, Kent, site officiel, en ligne, <<https://www.kentmonkman.com/>>, consulté le 2 mars 2022.

Ondinnok, en ligne, <<http://www.ondinnok.org/fr/>>, consulté le 24 mars 2022.

Picard, Véronik, « Une 10<sup>e</sup> édition pour le salon du livre des Premières Nations », dans *Espaces autochtones*, Radio-Canada, mis à jour le 16 novembre 2021, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1840160/10e-edition-salon-livre-premieres-nations-kwahiatonhk-quebec>>, consulté le 11 mars 2022.

Rhéaume, Julie, « Le salon du livre des Premières Nations s'amorce », *Le Carrefour de Québec*, 18 novembre 2021, en ligne, <<https://www.carrefourdequebec.com/2021/11/le-salon-du-livre-des-premieres-nations-samorce/>>, consulté le 12 décembre 2021.

Site de la langue wendate, en ligne, <<https://languewendat.com/revitalisation/>>, consulté le 2 janvier 2022.